


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



(4 vols)

[illegible] e/16

[illegible]

LE PAYSAN PERVERTI,

OU

LES DANGERS DE LA VILLE;

HISTOIRE récente, mise au jour d'après les véritables LETTRES des Persones.

Par N. E. RÉTIF DE LA BRETONE.

Tome Premier.

Première Partie.

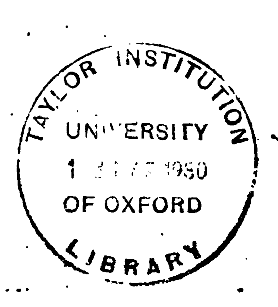


Imprimé À LA HAIE.

Et se trouve à PARIS,

Chés ESPRIT, libraire de S. A. S. Mgr le DUC DE CHARTRES, au Palais-Royal, au piéd du grand-escalier.

M. DCC. LXXVI.





PRÉFACE DE L'ÉDITEUR,

Adressée au LIBRAIRE.

Il m'a paru, Monsieur, que ces Lettres pourraient être de quelqu'utilité; non-seulement dans la Province, où les Particuliers un-peu aisés lisent à-présent; aussibien que les Habitans des Villes; mais encore à ces derniers eux-mêmes. Il est en effet très-ordinaire que les Parens établis, soit dans la Capitale, soit dans les autres Métropoles du Royaume, ignorent en partie le risque qu'ils courent en ne veillant pas avec assés de soin sur leurs Enfans. Cet Ouvrage pourra les éclairer.

On y verra un Jeune-homme doué de tous les talens & de tous les avantages que peuvent donner l'esprit & la figure, se perdre par ces avantages même: ce n'est point ici un exemple isolé, c'est ce qui arrive tous les jours. S'il est quelque Jeune-homme de Campagne qui

réüssisse dans les grandes Villes, ce ne sont guères que des Sujets fourbes, artificieus, hypocrites & bornés par les facultés de l'esprit. Ceux-là font quelquefois leur chemin & aux dépens du bonheur de la société : puisque ces Nouveaus-venus se jetant dans le monde dénués de tous, il faut qu'ils enlèvent aux autres ce qu'ils ont, par différens moyens qu'un eil philosophe peut suivre aisément. De-là ce mouvement pénible qu'éprouvent les Hommes, lorsqu'ils voyent des Parvenus. Ce sentiment n'est pas une aveugle jalousie ; c'est un instinct vrai, & fondé dans la nature. Il y a déja quelque temps qu'un Homme-d'esprit me disait, Qu'on ferait un très-bon Livre, intitulé, les Préjugés justifiés. *Je le crais : il n'y a pas une coutume, pas une loi, pas même un de ces abus généraux où donne toute une Nation, qui n'aient une cause raisonnable. Sans répéter ici les décla-*

lations contre le séjour des Villes, j'ôse avancer qu'il serait à-propos, non de l'interdire aux Habitans des Campagnes, mais de leur en montrer les desagrémens, comparés aux avantagès qu'ils abandonnent chés eux; & sur-tout de les bien convaincre, qu'une fortune faite à la Ville, est le gros lot d'une loterie; cent-mille y perdent, pour un qui gâgne.

Je ne me dissimule pas que les grandes Villes, les richesses, l'oisiveté même de certains Homes, sont une sorte de bien particulier pour le genre-humain. Les grandes Associations étendent les lumières, aiguisent le goût; les richesses font que certains Individus nageant dans l'abondance, & n'ayant aucune inquiétude pour les choses de nécessité, portent celles d'agrément au plus haut degré de perfection: l'abondance influe même sur le physic: la beauté de l'espèce se perfectione dans les Villes; & sans la débauche & ses suites,

on en verrait les plus frapans effets. Une famille de canpagne qui vient s'établir à la Ville, avec un teint rude, de gros bras, des yeus hagards & safranés, un son-de-vois raugue, &c, au bout de deus ou trois générations, donne des Individus au teint délicat, aux yeus bleus & doux, aux bras arrondis, à la vois harmonieuse (1). Le loisir est ce qui a produit tous les chefs-d'œuvres des Sciences & des arts, qui ne fussent jamais nés parmi des Villageois occupés à la charrue, à la pioche, & aux travaus abrutissans de la vigne. Aussi remarque-t-on que chés les Anciens, le peu de délicatesse qui excistait, ne se rencontrait que parmi les Bergers, oisifs par occupation, si l'on peut s'exprimer ainsi. Mais ces avantages ne sont que particuliers, & les inconvéniens les plus graves & les plus généraus les compensent. Je me propose de

(1) *Mais souvent cette perfectibilité est arrêtée par...... ce qu'on devinera.*

les détailler un-jour, dans un Ouvrage, auquel je travaille depuis longtemps.

J'espère, Monsieur, que cet Recueil aura quelque succès : Puissent les Seigneurs de Paroisse être frapés du RÈGLEMENT *qui le termine, & chercher à le réaliser dans leurs Terres ! l'État, les mœurs, & eux-mêmes y gâgneront.*

Je vous salue, Monsieur : Hâtez l'Impression, & priez Messieurs les Journalistes d'annoncer plutôt d'après l'intention que j'ai eu en recueillant ces Lettres, que d'après mon exécution.

POINT-DE-VUE DES VIII PARTIES.

I.re EDMOND, ou le PAYSAN, arrive à la Ville, & il y éprouve des desagrémens, qui ne tardent pas à cesser. Les Corrupteurs commencent à s'emparer de lui, & ses passions les secondent à-merveilles.

II.de Le Peintre maître d'Edmond lui fait épouser une Fille qu'il avait séduite : Les Corrupteurs tâchent de détruire dans le jeune Paysan toute idée d'honnêteté, qu'ils nomment préjugés de Village. Edmond déja corrompu séduit une Jeune-fille nommée Laurète : sa Femme en meurt de jalousie.

III.me Les Corrupteurs, & sur-tout un M. Gaudet, endoctrinent Edmond, en abusant des vérités de la physique. Edmond est amoureus de la Femme de son Maître, qui est vertueuse, & il ôse abuser de la bonté de cette Dame, pour lui déclarer sa passion. Il a une avanture avec une Coquète; & donne à son Frère une Fille qu'il a aimée. Il fait violence à la Femme de son Maître.

IV.me Edmond va à Paris, pour secourir sa Sœur qu'un Marquis a enlevée : Il se bat avec le Ravisseur : Il se corompt au point de consentir que ce Seigneur, dont il aime la Femme, entretienne sa Sœur.

V.me Edmond & sa Sœur donnent dans la plus crapuleuse débaûche.

VI.me Edmond veut se faire Comédien, Auteur, &c : Sa Sœur change : Il épouse une Vieille par intérêt, & il est accusé de l'avoir empoisonée; ce qui produit une étrange catastrofe.

VII.me Edmond est condanné aux galères; ses Parens meurent de douleur : Il en sort, & se punit de ses crimes en desespéré. Il tue sa Sœur.

VIII.me Mort d'Edmond. Moyens pris dans sa Famille pour éviter de pareils malheurs.

LE



LE PAYSAN PERVERTI,

OU LES DANGERS DE LA VILLE;

HISTOIRE récente, mise au jour d'après les véritables LETTRES des Personnages.

AVIS

TROUVÉ A LA TÈTE DU RECUEIL.

SI j'ai rassemblé dans cette liasse, tant de Lettres de différentes Persones, jointes à celles d'un Infortuné, qui m'a coûté bien des larmes, c'est dans la vue de mettre ma Famille, & tous les Gens-de-campagne, au fait des Dangers que la Jeunesse court dans les Villes. O mes Enfans! restons

dans nos hameaus, & ne cherchons point à sortir de l'heureuse ignorance des plaisirs des grandes Cités : le vice en donne le goût, l'irreligion excite à s'y livrer, le crime fournit les ressources, & la misère, l'infamie, le suplice des Scélérats en sont quelquefois les fruits. Profitez de la lecture de ces Lettres, où vous pourrez suivre toute la marche de la corruption qui s'enpare d'un cœur innocent & drait : Vous y verrez d'abord le jeune Paysan prospérer un-peu; perdre ensuite petit-à-petit ses bons sentimens, devenir libertin, criminel, & delà tomber dans l'infamie; y entraîner une malheureuse Sœur; la perdre tout-à-fait; se relever ensuite, pour retonber plus bas. Mes Enfans, un Père & une Mère rèspectables en sont morts de douleur, & toute sa Famille s'est vue plongée dans l'oprobre.... Le Malheureus se reconnut enfin, & il se punit.... mais ce fut en desespéré. Je l'ai vu, & mon cœur s'est brisé; car ce Malheureus, c'était mon Frère.

signé *PIERRE R.***

PREMIÈRE PARTIE.

NOTRE famille n'eſt point diſtinguée par les titres, ni par les grands biens; nous ſommes Paysans de Père en Fils: mais nos Ancêtres étaient un-peu plus riches que nous ne le ſommes. Ils ont fondé le village de *Villièrs*, vulgairement dit Villièrs-les-aulx, dans une étendue de terrein qui leur apartenait en propre: ils ſ'alièrent anciennement avec une Fille iſſue d'une branche de la noble Maison de *Courtenai*, établie dans nos cantons, où ſes Deſcendans par les Femmes, devenus ſinples Laboureurs, poſſédaient encore un franc-aleu de ce nom le plus libre du Royaume. Notre Mère était née *Bertro*, famille éteinte, mais dont la nobleſſe prouvée par titres juſqu'en 1200, va ſe perdre enſuite dans les comencemens de la Monarchie.

Depuis la fondation des Villièrs, nos Pères furent toujours Laboureurs. Ils cultivaient tranquilement leurs terres, lorſque la Religion-Réformée ſ'introduisit en France: ils l'enbraſſèrent; & ce fut cette démarche inconſidérée qui renverſa leur petite fortune: car lorſque la ſecte

eut du dessous ; ils se virent obligés de se disperser dans la province, & même pour la plupart de sortir du Royaume. Il vendirent à très-vil prix leur héritage de Villièrs, & depuis ce temps, nous n'y avons plus un pouce de terrein. Notre Bisayeul revint à la Religion Catholique, du temps des *dragonades ;* notre Grandpère & notre Père y ont été élevés, & nous la professons comme eux. *Pierre R***, notre Ayeul (dont je porte le nom) eut trois Enfans d'*Anne Cœurderoi*, parente du Président de ce nom au Parl. de B***, notre Père & deux Filles : ces deux dernières se laissèrent gâgner par deux Tantes, l'une réfugiée en Angleterre, l'autre en Prusse, qui étaient venues voir notre Ayeul en même-temps ; & celui-ci, qui ne voulait pas gêner la foi de ses Enfans, consentit qu'elles les enmenassent. Notre Père *Edme R*** (que Dieu l'ait en son sein) se maria pour-lors, avec une Fille bien aparentée, comme je l'ai dit, & que notre Ayeul avait choisie luimême, quoiqu'elle n'eût en dot que beaucoup de douceur, de vertu & de beauté ; *Barbe De-Bertro*, notre chère & bonne Mère, lui a donné quatorze Enfans : & cette bénédiction de Dieu fit songer à cet excélent Père, qui ne respirait que pour les siens, à procurer à quelques-uns d'eux un état à la Ville, à-

défaut du bien qu'il ne pouvait leur laisser à la campagne : ses intentions étaient bonnes (car il n'en eut jamais que de telles) ; mais la perversité du monde leur fit avoir un malheureus succès.

Un-jour que nos Parens parlaient de leur dessein avec un Huissier de la ville de V***, celui-ci les fit ressouvenir que notre Père avait été autrefois très-lié avec M. *C***, Notaire de V***, dont une des Filles avait épousé M. *Parangon*, Peintre à Au***; & il demanda lequel de leurs Enfans il prétendaient envoyer hors de la maison paternelle ? Notre Père fit venir *Edmond*, qui était mon puîné de deux ans, & qui portait son nom, comme moi celui de notre Ayeul : & quand l'Huissier l'eut vu, il dit à notre Père, en admirant l'heureuse phisionomie de cet Enfant : —Mettez-le chés le Gendre de M. C**; je vous garantis qu'il fera son chemin : ces mains-là sont faites pour manier quelque chose de plus délicat qu'une pioche & le manche de la charrue ; & je me trompe fort, s'il ne trouve pas un-jour à la Ville un établissement qui surpassera vos espérances : je parlerai à M.me Parangon, qui est actuellement chés son Papa, & qui est aussi bonne qu'elle est belle : poussez-le ; ce serait un meurtre de laisser chés vous un Jeune-homme comme ça—. Et l'ayant

questioné, il se confirma plus encore dans ce qu'il avait dit; car Edmond lui répondit juste & modestement sur tout.

Huit jours après, notre bon Père & notre bonne Mère alèrent à V*** chés M. C**, ancien Ami de notre Père, menant avec eux Edmond; car M.me Parangon, sur les éloges que l'Huissier avait fait de mon Frère, leur avait mandé de venir, pour parler à son Mari. Edmond fut donc présenté, non pas à la Dame, car elle était en affaires avec des Parentes, mais à M. Parangon, qui trouva l'Enfant à son gré, & l'accepta. M. C** promit aussi de le recomander, & fit beaucoup d'accueil à nos Père & Mère. Et quand ils sortirent, M.me Parangon & les autres Dames vinrent les voir passer; mais Edmond tout-hontéus, rougit, & n'ôsa jeter les yeus sur elles: on loua sa modestie, & une Demoiselle lui ayant donné un petit coup avec la main sur la joue, il devint comme une cerise; ce qui les fit toutes beaucoup rire: Et M.me Parangon leur dit: —Vous riez de sa timide innocence, & peut-être un-jour vous pleurerez de l'insolence audacieuse d'un Petitmaître—. Elle promit à nos Parens de s'intéresser à leur Fils; & pendant que notre Mère caressait M.lle *Fanchète*, la jeune sœur de cette Dame, & lui fesait de petits présens, elle s'informa à notre

Père du caractère d'Edmond. Le bon Vieillard lui conta comme cet Enfant était sensible, obligeant, quoique vif & peut-être enporté: —Il a seize ans (continua t-il), & est tel qu'était le jeune David, lorsqu'il gardait le troupeau d'Isaïe son père; car mon Edmond a aussi gardé le nôtre: ses passions sont encore calmes: & puissent-elles l'être longtemps! Ses organes ont une délicatesse exquise, comme on dit; c'est ce qui me fait croire qu'il réüssira: il aime la lecture, & il sait la sainte Bible par-cœur: & quant au latin, il l'entend fort-bien, & même un-peu le grec; M. le Curé dit, que c'en est assés pour ce que doit savoir un Peintre—. M.me Parangon fut très-contentede cette explication, qu'Edmond n'entendit pas, car il s'amusait à regarder le monde sur la porte de la rue; & nos bons Parens s'en revinrent pleins de joie du succès de leur démarche.

Tout-aussitôt on acheta ce qu'il falait pour équiper Edmond: notre vénérable Père & notre tendre Mère lui donnèrent leurs sages avis six semaines durant; au-bout duquel temps M. Parangon ayant écrit qu'on l'envoyât, il partit le 5 9.bre 1748. C'est-là où comence notre Correspondance; car il m'écrivit le jour même de son arrivée à Au**.

PREMIÈRE LETTRE.
EDMOND, à PIERROT R**, son frère aîné.

[Arrivée chés M. Parangon.]

Mon chèr Frère,

Je mets la main à la plume, pour te dire que nous sommes arrivés heureusement, *Georget* & moi; & que l'âne de notre Mère n'a aucun mal, quoiqu'il nous ait fait bien de la peine; car il a jeté notre Frère & mon bagage dans un fossé; mais notre Frère ne s'en ressent pas dutout, & rien n'est gâté. Et comme nous sommes arrivés trop tard, Georget couche ici, & demain matin il partira. O mon Frère! si tu voyais quel boulvari, & quel tapage, & quel remûment; & avec ça comme on est joyeus ici! tu serais tout étonné; car tout le monde y est brave, & la moitié ne fait rien; on joue, on se divertit, on boit, & les cabarets sont tout-pleins. Nous avons vu tout ça, parce que le bon M. *Parangon* nous a dit de nous aler promener un-peu par la ville, & un de ses Aprentifs nous a conduits tout-partout. Oh! comme les Eglises sont belles! si tu voyais! si tu voyais! il y a dans la Cathédrale, un Saint-Christofle, qui a pour bâton un chêne de bien cinquante

piéds de haut, qui ne lui vient qu'au menton : oh ! c'est curieus à voir ? Et-puis il y a une horloge bien haute, bien haute ; & au cadran il y a une boule qui marque les lunes ; quand il n'y en a point, elle est toute noire, & dès qu'elle comence, la boule devient un-peu dorée, &-puis plûs, &-puis plûs, jusqu'à ce qu'elle soit pleine, où elle est toute dorée ; &-puis elle diminue, elle diminue, & redevient toute noire : &-puis il y a des promenades plantées d'arbres, qui sont comme le tilleul qui est devant notre Eglise ; &-puis il y a une rivière ; &-puis des bateaux ; &-puis des coches ; &-puis des trains de bois flotés ; &-puis des moulins ; je ne saurais te dire tout ce qu'il y a.... .... (1). Je te dirai que comme j'écrivais mes deux autres páges, une Demoiselle, que je prenais d'abord pour M.me Parangon (car par malheur cette Dame n'est pas ici, & je ne le savais pas) cette Demoiselle donc est venue regarder pardessus mon épaule ; & elle s'est mise à rire, en disant : *Et-puis il y a, &-puis il y a ; &-puis son*

(1) Les points d'interruption ou de réticence ne sont pas pas dans les Originaus ; je les ai placés partout où le sens les demandait, avec d'autant plus de liberté, que lorsqu'Edmond fut plus formé, il les marquait lui-même. [*Note du Correcteur d'épreuves.*]

âne qui joue un rôle. Et elle a chuchoté je ne sais quoi à M. Parangon, qui est venu lire ma Lettre, & qui a ri, & qui m'a dit, qu'il m'aprendrait à mieux écrire que ça : & moi je n'en serai pas fâché, quoiqu'il m'ait rendu bien honteus ; car je sens bien que j'écris mal ; n'ayant jamais écrit de moi-même ; car quand j'écrivais mes versions de latin, M. le Curé me dictait, & ne me laissait rien faire de mon estoc. Mais je finis bien vîte, depeur que la Rieuse ne vienne encore regarder ; car j'entens M. Parangon qui lui dit : *Sa Lettre est naive ; mais elle n'est pas si bête.* Je suis, mon chèr Frère, Ton très-humble & très-obéissant serviteur & Frère,

EDMOND R**.

J'assure de mes respects nos chèrs Père & Mère & je fais bien des conplimens à nos Frères & Sœurs, ainsi qu'à *Marie-Jeanne.*

---

*II.*ᵉ 1 décembre.

Le Même au Même.

Edmond s'ennuie à la Ville, & il compare ce séjour avec celui des Canpagnes.

MON chèr Frère, je t'écris avant que tu m'ayes fait réponse, & c'est pour me soulager ; & pour te dire que ton sort

eſt bien différent du mien, & que je te porte envie, quoique je trouve ici des inſtructions que je n'avais pas chés nous: car comme j'ai du temps de reſte, à-cause que je ne ſais rien, je me ſuis mis beaucoup à lire dans la Bibliothèque de M. Parangon, où j'ai trouvé des Livres dont je n'avais jamais entendu parler. C'eſt les Œuvres de *Boileau*, les Comédies de *Molière*, & puis des Tragédies de *Racine* & de *Corneille*. J'ai lu ces Livres-là avec un ſi grand plaisir, un ſi grand plaisir, qu'ils m'ont fait paſſer ſur tous mes desagrémens d'ici. Les ſoirées après ſouper, comme il ne fait pas bon ſortir, & que je ne connais perſone, je prens un livre, & je lis tout-haut à la Cuisinière, qui me paraît prendre beaucoup de plaisir aux Tragédies, principalement à celles de l'Auteur qui ſe nomme *Racine*; une de ces Tragédies, intitulée *Bérénice*, la fit bien pleurer, & moi auſſi, un de ces jours. Mais ces amusemens-là ne peuvent pas durer toute la journée; & il ſ'y trouve des momens biens durs. Ah mon Pierre! tu vis ſatiſfait, toi, dans les lieux où nous ſommes nés, tu ês libre; tu ne te creuses pas la tête; tes travaux ne demandent que des bras & du courage. Et moi, obligé de ramaſſer toute mon attention pour ſaisir les principes d'un Art difficile, j'ai perdu

mon contentement & ma liberté. Je suis devenu comme un esclave; avili, rebuté dans une maison étrangère, on fait moins de cas de moi, que des animaux inutiles qu'on y nourrit pour s'en amuser. Pierrot! ô mon Frère! quel état! & qui m'y réduit donc! Tu t'en souviens; quand nous alions à l'École, sous Maître *Jacques*, j'eus le malheur d'aprendre à lire, à écrire & à jeter plus vîte que toi: J'avais toujours la plume à la main, je copiais les hymnes & les antiennes qu'on chante à l'Eglise; & là-dessus, nos pauvres Père & Mère (à bonne intention pourtant) me crurent fait pour devenir un Docteur; ils me mirent chés M. le Curé, pour aprendre le latin; & quand ils virent que je lisais tout courament un livre latin en français, ils ne se sentirent pas de joie, & me destinèrent à être Habitant des Villes, pour y faire-fortune, & devenir un-jour l'apui de nos Sœurs & de nos jeunes Frères: &-puis pour achever, cet Huissier de malheur me vit, & conseilla de me mettre chés le Gendre de M. C**: & j'y suis, Oh! la maudite facilité que j'eus donc là! Eh! que m'inporte à moi de *parvenir*, comme on dit, s'il faut me dégrader auparavans, & tacher par des occupations basses les plus beaus jours de ma vie! Car ce n'est pas ici comme chés-nous, mon

chèr Pierrot, où tout le monde met la main à l'œuvre ; ma Mère, mes Sœurs font les mêmes choses que les Filles-de-journée ; mon Père & nous, & les Garsons de-charue, c'est tout un. Mais ici, il y a des choses que les Maîtres ne font jamais, qui sont comme honteuses, & qui répugnent à toute Persone honête, par l'opinion qu'en donnent ceux qui les exigent des autres. Et on me fait faire de ces choses-là, quoique je sois Élève, & non Domestique ; parce qu'on voit que je suis doux & bonasse, & non pas fièr comme mes Camarades : Je mange à la cuisine ; on ma dit que ce serait pour jusqu'au temps où j'aurai perdu mon air villageois, & que je serai mieux habillé. Qu'a-t-il donc de si mauvais cet air ? & ne suis-je pas habillé à tous les jours, comme je l'étais chés nous les Dimanches ? Mais ces habits là ne sont pas *faits à la mode.* Outre leurs vices, ces Gens-ci ont le défaut de n'estimer qu'eux, & ce qui leur ressemble : c'est le moyen de ne se jamais coriger. Pour moi, je suis timide, *gauche*, comme ils disent ; mes Camarades sont éfrontés, eux ; & on trouve ça bien ici ; on y loue ce qu'on blâme chés nous, & l'on y blâme ce que tout honnête-homme a toujours loué. . . . . Mais c'est peut-être un bien pour moi de ce qu'ils m'eloignent un-peu d'eux ; Si tu

voyais comme on est sensuel & glouton, à la table du Maître en comparaison de chés nous ! chaque Persone consomme autant de viande que trois de nos Gens: on dirait qu'à la Ville on ne vit que pour manger; c'est un bien mauvais-exemple! Et si tu entendais les propos que l'on y tient ! si tu voyais les libertés que l'on y prend avec ces pauvres Filles qui ont abandonné leurs bons Parens & leurs pauvres villages, où tout est dans l'égalité, pour venir à la Ville passer leurs beaux jours dans la servitude & dans le mépris! Ce sont des apostrofes si dures, des conparaisons si méprisantes! il senble que ces pauvres Filles (& tous tant que nous sommes de Gens de village) soient d'une espèce audessous de l'humanité, & qu'il n'y ait pas plûs de pudeur à garder avec elles qu'avec les animaux. Je ferme les yeux sur toutes ces pauvretés, car elles me feraient trop de honte pour eux. Quoi donc, si ta Marie-Jeanne, cette Fille si aimable, si douce, si modeste, servait à la ville, un Faquin en exigerait des services bas, lui parlerait d'un ton, lui dirait, lui ferait des choses comme je vois qu'on en voudrait faire ici chaque jour à une bonne jeune Fille qui sert à la maison!.... O mon Frère (& je ne saurais m'en taire) quelle différence d'avec chés nous! Tout

le monde y eſt aſſis à la même table; les Garſons de travail entre nos Frères; les Filles à l'année ou au jour, à-côté de nos Sœurs, toutes ſervent ſans diſtinction; ce ſont des Aides, & non pas des Servantes: notre bon Père préside au-haut de la table; ce ſage Vieillard a le plaisir de voir ſes huit Filles & ſes cinq Garſons (car hélas! il ne faut plus me conter) les plus modeſtes & les plus actifs de toute la tablée: Il voit les Etrangers le regarder avec la même tendreſſe que le regardent ſes Enfans propres; écouter avec attention & reſpect ſes diſcours inſtructifs & amusans. Notre bonne Mère, pendant ce temps-là examine ſi rien ne manque, & ſi tout le monde eſt content; & quand elle a tout vu, & tout rangé, elle écoute auſſi, & plus attentivement que perſone.

Et-puis ſi tu voyais encore comme on fait ici aux Paysans qui viennent chaque ſemaine aporter les denrées néceſſaires! ils y ſont traités avec un mépris que je ne conçois pas, & qui me paraît marquer de la bêtise dans ces Gens de la Ville; car ces pauvres Villageois les déteſtent, & ſe vengent de leurs mauvaises-façons, en vendant le plus chèr qu'ils peuvent, & en tronpant de toutes manières ceux qui les mépriſent: & je crais que c'eſt un bonheur qu'ils ayent cette petite compen-

ſation là ; car ſans elle, je ſuis quasi ſûr qu'ils ne reviendraient plus fournir le marché.

Bien-loin donc, de rechercher les Gens d'ici, je ſouhaite que jamais ils ne me mettent de leur dangereuse ſociété. Tout me déplaît ; je m'ennuie, mon pauvre Frère ; je ſuis mal à-mon-aise, & dans une ſituation que je n'ai pas encore éprouvée ; ſans la lecture, je ne pourrais pas y tenir. En présentant mes reſpects à nos chèrs Père & Mère, dis leur que je pourrais bien tonber malade..... Non ; ne leur dis pas ça ; car ils ſ'inquièteraient peut-être, & ce ſerait un reproche que j'aurais à me faire : d'ailleurs, je veux encore eſſayer ſi je ne me ferai pas. Enbraſſe pour moi nos Frères & nos Sœurs : Dis ſur-tout à *Urſule* de ne pas m'oublier. Je te ſalue de tout mon cœur, & fais bien des complimens à ta chère Marie-Jeanne.

Ton Frère & Ami, &c.

M. Parangon m'a un-peu montré comme il falait écrire ; tu vois que j'ai tâché d'en profiter. Mais il montre bien durement, tant pour le deſſin, que pour la chose dont je te parle. Et quant à la Demoiselle qui ſ'eſt déja moquée de moi, elle ſ'en moque encore (1).

(1) Nous avons ſuprimé tous les complimens d'usage ; ainſi que les ſignatures. *N. de l'Edit.*

III.me

PIERROT à EDMOND.

[J'encourage mon Frère.] (1)

MON chèr Frère, je t'écris ces lignes, pour te faire savoir que j'ai reçu la tienne, en date du *premier* du courant; & en-même-temps pour te dire, que nous avons été charmés d'avoir de tes nouvelles; & que du-depuis que tu n'ês plus à S**, nous n'avons plus de divertissemens; & que ma Mère pleure tous les jours de ne te plus voir; & que nos Frères, nos Sœurs & moi, il nous semble qu'il y ait dix ans que nous ne t'avons vu. Il faut pourtant prendre courage, mon pauvre Edmond; car on dit qu'il n'y a que les commencemens qui coûtent: & quant à ce qui est de nous tous, nous voudrions bien que tu fûs ici; mais notre Père dit que ça n'est pas ton avantage; & ça nous console un-peu de ce que tu n'ês plus avec nous. Et pour ce qui est de ces Gens des Villes, il ne faut pas que ça t'étonne, ni te fasse peine: prens patience; car quand tu sauras ton métier de Peintre, tu ne dépendras plus de persone: C'est un bel &

(1) Ces *argumens* des Lettres sont tous de *Pierre R***, & se trouvent écrits de sa main sur le dossier des Originaus. [*Note de l'Editeur.*]

bon métier, malgré le proverbe, quand on y est habile : ton Maître est riche ; & tous les Seigneurs des Châteaux des environs veulent l'avoir ; & il a dit comme ça à notre bon Père, quand il lui parla à V***, qu'un Peintre de Portugal, qui se nommait *Avelar*, avait acheté les maisons d'une rue toute-entière dans la ville de Lisbonne, qui est comme une espèce de Paris ; & que ce Peintre avait fait changer le Proverbe ; car on disait dans la ville de Lisbonne, *Riche comme le Peintre Avelar* ; & qu'il n'y a que les Débauchés qui sont gueux & misérables : Or tu ne l'ês pas, toi, mon Edmond, ni porté à l'être, Dieu-merci. Porte-toi bien ; sois gaillard, & viens-nous voir ces fêtes de Noel. Ursule, & tous nos Frères & Soeurs te font bien des amitiés ; & Marie-Jeanne qui s'y joint, te remercie de ton bon souvenir.

Notre bonne Mère t'enbrasse : Elle me disait ce matin ces propres paroles : *Marque-lui, qu'il craigne le bon Dieu, qu'il soit sage ; & rien ne lui faûra.* Ne te gêne pas en m'écrivant ; car tu sais bien que c'est toujours moi qui retire les Lettres de la poste en alant à V*** pour le marché, & que je ne montrerai que ce qu'il faudra montrer.

IV.me
EDMOND, à PIERROT.

[Comme il était mal-méné: Il commence à parler de M.lle *Tiennète*.]

MON dégoût pour la Ville est encore augmenté, chèr Frère, depuis le séjour que j'ai fait chés nous; & j'ai besoin de me rapeler tout ce que m'a dit notre bon Père, ces fêtes de Noel, pour ne pas me décourager entièrement: l'ennui me sèche: & si ce n'était l'espérance que j'ai de vous voir aux fêtes de Pâques, je passerais fort mal mon temps, je crais. Je viens de demander la permission de partir le Samedi-saint à midi, & elle m'est accordée; mais s'il n'avait dépendu que d'une Persone qui est ici, je n'aurais pas eu cette satisfaction-là. Tu sais bien, mon Frère, que durant l'absence de M.me Parangon qui est à Paris, une de ses Parentes tient sa place & gouverne la maison: c'est une grande Fille, bienfaite, bien jolie; mais si haute, si vaine, si inpertinente, si prévenue en sa faveur, qu'à chaque coup-d'œil qu'elle laisse tonber sur vous, elle senble exiger une adoration. M.lle *Manon Palestine* (c'est ainsi qu'elle se nomme) dès les premiers jours, s'est avisée, parce que j'avais l'air bonasse (comme je te l'ai déja

marqué, & dit de bouche) de m'enplayer à des choses qui ne regardent point-du-tout la profession; je m'y suis prêté, & je lui aurais peut-être rendu des services plus bas encore; (car je ne sais ce que c'est que de refuser quelqu'un, & sur-tout une jolie Fille; le plaisir passerait la peine, si pour être obéie, elle ne fesait valoir que les droits de sa beauté). Et comme on s'accoutume fort vîte à la douceur de comander, je lui suis devenu nécessaire. Voila ses raisons pour s'oposer à mon départ. Le Maître a répondu, que mon Brevet(1)d'aprentissage n'étant pas encore passé, j'étais libre; & que d'ailleurs, il était bon que j'alasse encore chés mes Parens, pour leur dire si je goûtais mon nouvel état. Depuis que j'ai gâgné ma cause, elle ne me dit rien que de desobligeant; elle est la première Fille qui me fait apercevoir que ce n'est pas assés d'être jolie pour être aimable. Hièr, par-exemple, on lui fit présent d'un gâteau; elle en a donné aux deux anciens Elèves, en affectant de ne faire aucune attention à moi. Je suis très-peu sensible au plaisir de man-

(1) Ce mot de *Brevet* ne doit pas surprendre; les Peintres établis dans les Provinces tirent diffèrens services de leurs Elèves, & leurs font faire un Engagement pour plusieurs années. [*Note de l'Editeur.*]

ger du gâteau; mais, mon Frère, on n'en agit pas ainsi chés nous; on craindrait de mortifier, par le moindre oubli, jusqu'au petit Blaisot le Berger. Cette M.lle Manon!... je trouve cela dur!... Elle humilie tout le monde (qui lui déplaît, s'entend): si tu voyais comme elle en agit avec la Fille qui sert dans la maison! j'en rougis quelquefois pour elle. Mademoiselle crait audessous d'elle de se servir de ses mains; c'est toujours: *Tiennète, donne-moi ci; Tiennète, donne-moi ça.* Si l'on n'est pas assés pronpte, les noms de *bête*, de *sote*, d'*imbécile*, de *cruche*, ne sont pas épargnés. Je crais que le grand tort de la pauvre Tiennète, c'est d'être jeune & jolie autant que M.lle Manon, si elle ne la passe. Est-il possible (& j'en reviens toujours-là) qu'on ait si peu d'égards pour ses Senblables! Envérité, je ne le crairais pas, si je n'en étais témoin.

Je partirai donc à midi la veille de Pâques; j'irai vîte; viens audevant de moi jusqu'au bois de *Courtenai*, ou même à la *Provenchère*, afin que je jouisse quelques momens plutôt du plaisir de t'enbrasser. Mes respects à nos chèrs Père & Mère. Je songe à ce qu'Ursule m'a dit; fais lui voir cette ligne; mais en particulier, depeur que cela ne cause de la jalousie. Au plaisir de te voir, de vous voir tous, mon Ami.

V.ME
Le Même au Même.

[Bons sentimens qui n'ont pas assés duré.]

POUR bien sentir le bonheur d'avoir des Parens comme les nôtres, il faut en avoir été séparé quelque temps, chèr Aîné. Que je suis attendri! Je ne cesse depuis mon retour, de me retracer les bons avis qu'ils m'ont donnés, & de me rapeler les caresses qu'ils m'ont faites,... que vous m'avez faites tous. Je suis plus fort depuis que je les ai vus, & qu'ils m'ont apris mille choses sur la perversité des Hommes, dont ils m'ont assuré (& je le crais bien) qu'il aurait été plus nuisible qu'avantageus de m'instruire avant que je fusse à la ville. Je n'oublie pas nonplûs ce que vous m'avez tous dit, toi sur-tout, mon Pierre, & la chère Ursule: Il n'est point ici de Famille qui soit unie comme la nôtre : nous sommes quatorze Enfans, & il n'y en a pas un qui ne se sacrifiât pour les autres. Nous ne serons pas riches, mais nous nous aimerons; la portion du bien paternel que nous nous enlèverons mutuellement, ne vaut pas la milième partie du trésor que l'amitié nous donne dans un-chacun de nos Frères & Sœurs. Prenons courage, mon

Pierre ; les plus avancés en âge aideront les Cadets ; nous nous soutiendrons tous, comme les Enfans de ce Vieillard dont je lisais l'autre jour l'histoire: Il leur fit prendre un faisceau de petits bâtons, àpeuprès comme nos botes de *rouètes*, & leur dit de le casser ; aucun d'eux ne le put ; il le prit ensuite, lui, qui était vieus & mourant, & il cassa toutes les baguètes les unes après le autres. Belle leçon pour nous! Notre union, & le bonheur qu'elle nous procurera, est la plus douce espérance de notre bonne Mère; nous serions bien ingrats de ne pas lui donner cette satisfaction. Je crais pourtant que l'intention de nos chèrs Père & Mère aurait été mieux remplie, s'ils nous avaient tous emplayés aux travaux des champs: un maison comme la nôtre, aurait valu un hameau entier; nous n'aurions pas laissé un pouce de terrein inculte ; nous aurions amélioré les héritages déja cultivés, & nous aurions enrichi notre Père de la manière la plus honorable pour lui & pour nous : que te dirai-je, mon Pierre ? On m'aurait donné *Laurote*, cette petite Cousine du pays de ma Mère, comme on te donnera Marie-Jeanne .:. .: Mais tout cela n'est pas, & ne sera jamais pour moi ; il n'y faut plus penser.

Je suis toujours aussi mal avec M.lle

Manon: elle se plaît à me tourner en ridicule, à m'humilier en tout. Je lui pardonne pourtant; Tiennète m'en a donne l'exenple. Un-jour que cette Fille avait été bien grondée. j'entendis qu'elle disait à M.[lle] Manon: —Vous êtes ma Maitresse, & plus éclairée que moi; je crais que tout ce que vous me dites est pour mon bien; je vous en ai beaucoup d'obligation, & vous en aime toujours davantage—. Je fus surpris de ces sentimens dans une Fille de village qui n'a pas dix-huit ans, & qui parlait à une Jeunesse comme elle; je ne saurais m'enpêcher de regrèter qu'une Persone qui paraît si bien née & sortie de quelque chose, ait pu se résoudre à se dégrader par la servitude. Mais il faut profiter des exemples de vertu, de quelque part qu'ils nous viènnent. Cette réponse a je crais fait impression sur M.[lle] Manon; Tiennète en est mieux traitée, & moi, plus mal. Cette fierté naturelle que nous doit inspirer la qualité d'hommes, je ne puis m'enpêcher de la laisser voir; & cela révolte M.[lle] Manon: ce qui me surprend un-peu-moins, depuis que je m'aperçois que les Hommes des Villes, sans estimer ce qu'ils nomment le *beau-Sexe*, autant qu'on le fait chés nous, lui marquent cependant beaucoup plûs de déférence. Mais leurs véritables

tables disſpositions percent lorſqu'ils ſe trouvent avec des Femmes ſur leſquelles ils ont la ſupériorité de la fortune; ils ſe dédomagent alors avec usure de toutes les baſſeſſes où ils ſe contraignent devant leurs Égales.

Je trouve du plaisir à m'entretenir avec Tiennète : cette jeune Fille eſt la douceur même ; elle à du bon-ſens, & beaucoup de vertu. On m'a dit qu'elle en avait eu besoin pour résiſter aux attaques de mon Maître C'eſt M. *Loiseau*, qui eſt ſon pays, qui m'a donné ces lumières. Je ne pouvais en craire mes oreilles. Un Homme marié, avec une Femme ſi charmante (car je me rapelle bien de l'avoir entrevue à V···, quand nous avons été chés M. ſon Père pour me présenter, nos chès Parens & moi) oublier ainſi ſes devoirs;.... cela me paſſe Auſſi (& je te le dis dans le ſecret) il eſt Francmaſſon; de ces Gens qui voyent le Diable dans leurs Aſſemblées, ſous la forme d'un gros taureau noir (2). Mais l'on en fait bien d'autre ici !.... Pour revenir à Tiennète, cette jeune Fille eſt modeſte ; elle n'aime pas qu'on la recherche; je ſuis le ſeul de la maison dont elle voit l'aſſiduité avec plaisir, parce que je ne dis rien de libre, que je me plais

(2) Préjugé populaire, dans les canpagnes.

beaucoup dans la conpagnie de son pays M. Loiseau, & que lorsque nous sommes ensenble, j'ai la conplaisance de lire haut pendant qu'elle fait son ouvrage. Elle est fort sensible : hièr après souper, je lui lisais un livre, où se trouve l'Épître d'une certaine *Ariadne*, à un traître nommé *Thésée*, qui l'avait abandonnée dans une île deserte : aumilieu de ma lecture, je levai les yeux sur Tiennète, & je la vis toute en larmes. O mondieu! qu'elle était aimable comme ça! Envérité... Mais elle sert. Elle me fait quelquefois songer à Marie-Janne; ton aimable Maitresse est du même caractèrs que Tiennète. Que je te trouve heureus!... Crais-tu que si Laurote était moins jeune, elle vaudrait Marie-Jeanne? Mais ne m'en parle pas.

Je t'écris comme à bâtons-ronpus, & je quitte quand je n'ai plus rien à dire. Bonsoir, mon Pierre; aime toujours bien, Ton fidèle EDMOND.

VI.ME — 26 Mai, jour de la s.-Pèlerin

PIERROT, à EDMOND.

[Mes sentimens sur la servitude à la Ville.]

CELLE-CI, mon Edmond, est pour répondre à la tienne, qui me donne bien à penser; c'est ce qui fait que je n'ai pas

ôsé la montrer à notre Père, ni même à notre Mère. Car tu sais comme ils sont délicats sur l'honneur; & la fréquentation avec Tiennète ne leur ferait pas plaisir. Et tu sens bien que s'ils se sont oposés à l'inclination que tu commençais à té sentir pour notre cousine Laurote, & ça, parce qu'elle est de village, & qu'il te faut un établissement de Ville; ils s'éloigneraient encore bien plûs de tes sentimens, si tu alais t'enmouracher d'une Servante. Et tant s'en faut que je méprise persone, tu le sais bien; mais quand une Fille a servi dans les Villes, vois tu, mon Edmond, ça lui donne un mauvais chapeau; mon Père & ma Mère nous l'ont dit cent & cent fois; & par-ainsi, comme tu me l'as marqué toi-même dans une des tiennes, un bon Garson de charrue, une Moissonneuse dans nos quartiers, une Fille que l'on prend pour aider dans le mènage, nont rien à se reprocher; car ils sont comme les Enfans de la maison: mais, vertuguié! une Servante à la Ville, un Laquais à livrée, tous ceux-là que font des choses basses ou qui en souffrent, ça répugne, Edmond, ça répugne; parce que des Gens de cœur ne se ravalent jamais jusqu'à-ça. Je plains cette pauvre Fille-là, si tant est qu'elle soit de quelque chose, & il faut lui faire politesse;

mais point d'accointance trop forte. La M.[lle] Manon eſt une drôle de fille ! Mais que te font toutes ſes fierpeteries ? Quand M.[me] Parangon ſera de retour, tu n'auras plus que faire à cette Pimpète-là, qui ſe crait ſortie de la côte de S. Louis, & qui pourtant a la même ſouche que nous, par les *Quatrevaux* de Saintcyr, qui viennent de ceux de Nitri, & qui de tous tenps ſe ſont alliés à notre famille : nous ne ſommes qu'à *la quatre*, & on nous méconnaît déja ! Mais qu'eſt-ce que ça nous fait ? Quant à ce qui eſt d'Urſule, elle-ſe plaint que tu l'as oubliée : ſache qu'elle eſt la ſeule de chés nous qui ait vu ta Lettre, avec Marie-Jeanne, à qui j'en ai caché la fin. Nous t'enbraſſons tous-trois.

VII.me — 24 Juin. jour de la S.-Jean.

EDMOND, à PIERROT.

[Exemple dangereus.]

JE ne croyais pas, mon Frère, avoir donné lieu aux craintes que tu me montres ; je les regarde comme une nouvelle preuve de ton affection : mais tranquiliſe-toi ; Tiennète n'eſt pas dangereuse ; pour moi, s'entend : cette aimable Fille m'a jugé digne de ſa confidence. Elle aime ; elle eſt aimée : une démarche har-

die, que je n'ai pas aprouvée, l'a mise dans un état pour lequel elle n'est pas faite. Je vais te révéler son secret, parce que je sais qu'il n'en sera pas moins sûr quand tu le sauras. Ses Parens sont de la ville d'Aval**, où ils sont considérés; Tiennète a quité la maison de ses Père & Mère, à cause d'un Parti qu'on voulait qu'elle épousât, malgré la répugnance qu'elle témoignait; on ignore où elle est, comme tu penses bien. Celui qu'elle aime l'a suivie; mais sans exposer la réputation de M.lle Tiennète; il avait prié, dès auparavant la fuite de sa Maitresse, ses Père & Mère de le placer chés un Procureur de cette Ville-ci, pour y prendre une connaissance plus parfaite des affaires; & il n'y est venu que quinze jours après elle. Ces pauvres Amans se voyent tous les jours après souper, en ma présence: auparavant Tiennète se privait de ces entretiens-là: mais depuis qu'elle me connaît, nous sortons ensenble le soir, sous prétexte de prendre un-peu l'air, & nous alons à la place Saint-étienne, où M. Loiseau nous joint. Tiennète & lui se disent des choses si douces, qu'elles m'attendrissent le cœur, & qu'il me senble que je suis de moitié dans leur affection: aussi, je me trouve très-heureus de les faciliter; car leur tré-

quentation eſt honnête, & ils ne ſe disent pas un mot qu'ils ne puſſent lâcher devant leurs Pères & Mères. Par exemple, ſans moi, Tiennète n'irait pas aujourd'hui avec ſon Amant à l'Arquebuse, où l'on tire l'*oiseau :* c'eſt une très-jolie fête, où l'on voit toute la Ville, & ſurtout les Dames dans une parure très-brillante.

Quant à ce que tu me dis de notre parenté *à la quatre* avec Mlle Manon ; je ne crais pas qu'elle le ſache ; mais quand elle le ſaurait, ce ſerait tout de même. Ici les Frères & les Sœurs ſe regardent à peine comme Parens ; & à-moins qu'un Oncle n'ait pas d'enfans, & qu'on ne doive en hériter, il n'eſt qu'un Etranger pour ſes Neveus. J'ai vu même des Gens mariés, qui oublieraient qu'ils ont un Père, ſi tous les ans l'usage n'était pas d'aler ſe faire écrire chés lui le premier jour de Janvier. Juge de-là du cas que l'on ferait de ta parenté *à la quatre !*

Je te charge de dire à notre chèr Père, en l'aſſurant de mon profond reſpect & de ma filiale tendreſſe, que M. Parangon l'attend Jeudi prochain pour paſſer mon Brevet ; comme le temps de mon aprentiſſage ne courra que de ce jour-là, je le prie de ne pas différer. L'on voulait remettre juſqu'au retour de Madame Parangon ;

mais elle n'a pas encore sitôt fini les affaires qui la retiennent. Ainsi, on passera toujours le Brevet, d'autant que mon Maître le souhaite.

Embrasse pour moi tous nos Frères & Sœurs : dis à Ursule qu'elle a tort de se plaindre, & qu'elle est toujours présente à ma pensée : Je suis & serai toujours pour elle, comme pour toi, le plus affectionné des Frères.

VIIIme — 15 Août, Jour de la Vierge.

Le même au même.

[On commence à le flater, & il y prend goût.]

DEPUIS que mon Brevet est passé, M.lle Manon commence à s'humaniser un-peu avec moi ; elle daigne me parler, & quelquefois elle me sourit. Malgré la connaissance que j'ai de son caractère, je ne me sens que trop de penchant à oublier tout le mal, pour n'en voir que le bon : je la trouve chaque jour plus jolie. Chés nous, les Filles n'ont pour elles que la beauté de leur visage & de leur taille ; celles qui sont laides, le paraissent tout-à-fait ; les gentilles ne le sont qu'à-demi : mais à la Ville, les charmes se multiplient : sans te parler d'une blancheur apétissante, qui ne se trouve presque jamais à

la campagne, l'on profite ici de la beauté de la chevelure & de tout le reste : je n'ai jamais entendu louer la main dans notre Village ; ici une belle main a son prix ; un piéd mignon, caché dans un sabot ou dans une chaussure grossière, n'est pas remarqué chés nous ; ici l'on n'oublie rien pour faire briller cet avantage, & celui d'une jolie jambe. Je n'ôse quasi te dire qu'on laisse deviner une gorge éblouissante ; qu'on se serre à s'étouffer, pour se se donner une taille plus fine ; qu'on fait usage de petites mignardises, de petites agaceries, de petites feintes, de petits regards endessous, capables de démonter l'Homme le plus rassis. Toutes les Femmes, chés nous, se parent de même ; à la Ville, chacune fait choisir la façon de se mettre qui lui siéd davantage ; une Laide même fait si bien s'atiffer & faire sortir tout ce qu'elle a de passable, que dans les commencemens de ma demeure ici, je concluais en moi-même que toutes les Femmes y étaient jolies ; & ce n'est que depuis quelque temps, que je parviens à en faire la différence.

Pour revenir à Mlle Manon, elle a dit à Tiennète, que je commençais à me former, & que je ferais un jour un beau Garson. Ensuite elle lui a fait mille questions adraites, pour savoir si je lui en con-

tais. Tiennète a dit, que non, & que j'étais un Garſon bien ſage, qui ne m'occupais qu'à lire à tous mes inſtans de loisir. M.lle Manon a répondu que c'était bien; & que j'avais tort de craire qu'elle m'en voulait. — O mon Dieu, Mademoiselle, a répondu Tiennète, il ne le crait pas; il ne parle jamais de vous qu'en bons termes : eſt-ce que quelqu'un vous aurait dit qu'il ſe plaint de vous ? — Non, non : . . . je le trouve ſeulement trop timide; . . . on dirait qu'il me crains : . . . dites-lui que ſ'il me parlait, je ne le mangerais pas—. Tiennète n'a pas manqué de me raporter tout cela.

Dans l'après-midi, M.lle Manon était ſeule dans la ſalle, quand j'y ſuis deſcendu pour aler à l'atelier. Elle eſt venu regarder mes deſſins : comme elle aprend auſſi, & qu'elle eſt beaucoup plus avancée que moi, elle m'a bonnement donné quelques avis. Il n'eſt rien qui ait tant de pouvoir ſur mon cœur, que les douces paroles & les bonnes-manières : J'étais tout-hors de moi, lorſque, par-hasard, ſon piéd a posé ſur le mien : Cela n'a duré qu'une ſeconde; elle a rougi, en me diſant : —Vous aurais-je fait mal—? Je n'ai rien répondu; mais j'aurais voulu dire: *Non, Mademoiselle; vous m'avez bien-plutôt fait plaisir.* Nous avons enſuite un

peu causé. M.lle Manon m'a dit que lorsque je vins de mon Village, elle ne m'avait pas trouvé si bonne-mine qu'àprésent; que mon air gaûche me fesait paraître sot; qu'elle m'avouait avec plaisir qu'elle s'était trompée: —La parure de la Ville, a-t-elle ajouté, ces beaux cheveux que vous ne négligez plus, l'aisance que vous acquerez, vous rendent tout autre, & vous donnent . . . un air. . . . . mais un air . . . séduisant. Vos sourcils fournis & bien arqués prêtent de la vivacité à ces grands yeux, . . . qui, pourtant . . . n'expriment encore que de la timidité: votre néz est aquilin, un-peu long, & ne vous dépare pas; mais ce sont ces lèvres! je n'en ai point encore vues . . . de si vermeilles; quelle fraîcheur! (Elle y a porté le doigt, & tout mon visage est devenu comme ces lèvres qu'elle venait de louer: elle a souri, avec une grâce! . . . inconnue chés nous, mon chèr Pierrot.) —Vous êtes bien fait (a-t-elle continué) quoique votre taille ne soit pas encore pleine: . . . quand vous êtes arrivé (continuait elle toujours) qui aurait pu deviner la finesse de cette jambe, sous vos guêtres crotées? . . Edmond crayez-moi, vous alez faire un joli Cavalier—. Oh! Pierre! je ne l'aurais jamais crue si bonne. Quel plaisir elle m'a fait! Au

Village, on ne ſait pas tourner une ſeule de ces jolies choses-là : Et-bien qu'on ſe faſſe connaître qu'on ſ'eſtime, & qu'on ſe le dise quelquefois, jamais on ne ſe loue. Je commence à m'apercevoir, que par-tout les défauts ſont compenſés par des qualités, & le mal par le bien. J'étais loin de m'ennuyer avec Mlle Manon, qui venait de poser ſa main ſur la mienne, quand M. Parangon a paru. Elle l'a retirée bien-vîte; mais il l'avait vu; il nous a regardés d'un air ſombre & grimaud, en me disant d'aler travailler dans notre atelier.

Je commence à me faire à la Ville : tout ce qui m'y avait déplu, ne demande qu'à être vu d'un certain côté : mais je crais pourtant, que ſi les Filles de notre Village avaient un-peu de l'art de celles des Villes, on ſerait encore plus heureus chés nous. Je voudrais bien qu'on mît notre chère Urſule en aprentiſſage ici, comme elle le desire, & comme nous en avons parlé : elle eſt jolie; & je penſe que quand elle aurait les manières & ce qu'on apelle dans le beau-monde, *les grâces*, elle l'emporterait ſur les Demoiselles qui paſſent pour les mieux de la Ville d'Au***, & qu'elle pourait y trouver un Parti ſans comparaison plus avantageus qu'à S**. Preſſe là-deſſus nos chèrs Père & Mère : j'y ſuis doublement intéreſſé; & parce que

c'eſt l'avantage de ma Sœur, & parce que ce me ſerait ici une agréable compagnie, qui me ferait éviter le danger des mauvaises. Je ſuis en attendant ce plaisir de ta part, ton meilleur Ami, &c.

IX.me
M. PARANGON, au P. D'ARRAS, *Cordelier.*

[On ſe propoſe de tromper Edmond par un moyen bien-criminel.]

JE vous prie, mon Père, de recevoir au nombre de vos Pratiques, un Jeune-homme de campagne que j'ai pour Elève depuis ſept à huit mois: j'ai des raisons pour le mettre en d'auſſi bonnes mains que les vôtres. *Cela* eſt ſimple & droit, ſans être ſot: J'ai des vues que je me hâterai de remplir, tandis que *Cela* conſerve encore ſa naïveté campagnarde; je connais un-peu ces eſpèces-là; vous en êtes le maître tant qu'ils ne ſont pas au-fait; mais ſi vous attendez qu'ils ſoient dégourdis, c'eſt pis cent-fois que nos Jeunes-gens des Villes: comme leurs lumières ont ſuivi les ténèbres, ils connaiſſent le mal & le bien; deſorte qu'ils vous échapent ſans eſpoir de retour. Au-reſte, ce que je veux faire pour lui (ſauf le *retentum* qu'il ne ſaura jamais) eſt un avantage réel, qui, j'en ſuis ſûr, conblera

de joie un bon homme de Père, & une très-bonne femme de Mère qu'a ce Garson; ils sont chargés d'une Famille nombreuse; parconséquent leurs Enfans ne seront pas riches; une bonne dot les flatera. Sons cela, je suis trop honnête pour abuser de la confiance qu'ont en moi ceux qui me donnent leurs Enfans pour Élèves. Je demeure avec l'assurance que vous me seconderez, chèr Père, Votre, &c.

X.me Réponse.

[Comme on s'y étoit pris pour s'emparer de l'esprit d'Edmond]

LA jolie Cousine & M. Gaudet m'avaient déja prevenu; j'accepte: envoyez ici demain matin à huit heures; votre petit Campagnard sera bien récalcitrant, si je n'en viens pas à bout.

La manière dont l'ami Gaudet m'a raconté que vous vous y étiez pris avec le jeune Campagnard est très-philosophique, & marque que vous & la petite Cousine avez tous-deux une parfaite connaissance du cœur humain. Comment donc! vous l'avilissez; vous le faites manger à la cuisine, afin qu'il se mette naturellement fort au-dessous de vous: M.lle Manon l'a rebuté, l'a mortifié, pour qu'il sentît davantage le prix de ses bontés quand elle en aurait! Ma-foi!

pour une Fille de dix-neuf ans c'eſt l'entendre ! & la Jeuneſſe d'aprésent a bien raison de craire qu'elle a plûs d'eſprit, de ſens & de maturité que les Vieillards d'autrefois. Je vous ſeconderai ; mais ne m'ayez qu'une obligation médiocre ; ce ſera vous qui aurez tout fait.

Je viens de recevoir le Portrait : Je trouve que vous avez embelli la petite Perſone, & que vous l'avez peinte précisément comme elle crait être : c'eſt une nouvelle marque de votre talent ſupérieur ; vous voyez par l'air que l'on prend, la phisionomie que l'on veut avoir. Vos deux petits tableaux ſont délicieus ; c'eſt un présent que j'ai deviné que notre Gardien voulait faire, & que je lui fais, moi, ſachant combien je l'oblige par là : je vous dirai cela quand nous nous verrons (& ce ſera bientôt, car ma deſſerte finit Dimanche). Une Dame qui les examine tandis que j'écris, desirerait, à certaine partie, ce quelque chose que vous ſavez ; j'obſerve que toutes les Femmes ont ce goût-là, même en peinture ; c'eſt pourtant bien aſſés qu'on trouve ce *quelque chose* dans les réalités. Le ſecret inviolable ſur ces Tableaux & le Portrait ; celle à qui on les deſtine ne pourra les laiſſer voir, & vous faire honneur d'un ſi beau travail, qu'autant qu'on ignorera la main dont ils viennent : elle a une Maman qui

est la complaisance même ; tout ce qui est donné, c'est un cadeau de la Maman, & toutes-deux y trouvent leur conpte ; le Mari chérit une Maman si bonne, & lui rend ce que les Galans ont donné à la Fille ; ainsi le présent est double. Une chose qui doit vous flater, c'est que M. Gaudet trouve vos mignatures si bien, qu'il les veut multiplier par son heureus burin.

Adieu, chèr Parangon : ne m'épargnez jamais dans tout ce qui vous regardera, même indirectement ; un service que vous me fournissez l'occasion de vous rendre, est un vrai plaisir que vous me faites.

P. S. Et cette chère Moitié, quand reviendra-t-elle ? Je la croyais un Ange ; mais elle est Femme, je le vois à son goût pour la Capitale.

XI.me — 29 Août, jour de notre Fête paroissiale.

PIERROT, à EDMOND.

[Je conseille dans celle-ci comme un Homme sans expérience.]

MON chèr Frère : Voici une journée où nous aurions bien desiré de t'avoir : A dîner, mon Père nous a tous fait ranger autour de lui, & nous a donné sa bénédiction, & double à moi, pour que je te la rende, comme par la présente, je te la rens de tout mon cœur, mon chèr

Edmond. Et-puis notre Mère nous a fait nos parts de gâteau ; & comme elle tenait le tienne pour la donner aux Pauvres, elle s'est mise à pleurer. Et notre Pere lui a dit : Femme que vous êtes, votre Fils est-il donc au milieu des loups & parmi des Assacins, que vous le pleurez ? alons, du courage ! il faut se priver de ses Enfans pour leur bien ; & je conpte aussi mettre Ursule à la Ville-. Et notre bone-Mère s'en est alée dans la chambre du four, où elle a cogné ses larmes & essuyé ses yeux ; mais toute la journée ils ont été rouges. Il faut que je te dise, que ta Lettre m'a tiré d'une grande peine : je craignais, malgré tout ce que tu m'as dit, que cette Tiennète ne te donnât dans la vue, & que tu n'alâs t'en enmouracher. Qu'elle soit tout ce qu'elle voudea, elle sert à la Ville, & elle a donné du chagrin à ses Père & Mère, qui ne savent ce qu'elle est devenue, ça n'est pas bien. Mais M.lle Manon, c'est différent ! & son amitié, si elle en prend pour toi, pourrait te mener loin : que sait-on ?... J'ai montré ta Lettre à notre Mère cet après-midi, & ça l'a un-peu remise ; & elle a dit, qu'elle aimerait bien un aimable Bru comme ça.... car elle a vu M.lle Manon à V···, quand tu y fus avec nos bons Père & Mre. Mais il faut être hon-

nête,

nête, & ne point trop t'émanciper; tu vois bien que M. Parangon n'aimerait pas çà. Plus longtemps ne saurais t'écrire, mon Edmond, malgré le contentement que j'y trouve; car j'ai de l'orge à *entasser*, & de la semence à préparer pour nos seigles que nous enblaverons ces jours-ici. Adieu, mon Ami; fais-moi toujours par de tes petites affaires; ça me garantit de l'ennui de ton absence. Toute la Famille t'embrasse de tout son cœur; mais Ursule & moi, ainsi que Marie-Jeanne, un-peu plus affectionément encore.

Samedi 6 Septenbre. *XII.me Réponse.*

[On voit par celle-ci que la Ville l'a déja bien changé. Il comence à parler de M.lle Edmée]

MONDIEU! que ta Lettre m'a fait de plaisir! Je l'ai montrée en partie à Tiennète; elle a pleuré à-chaudes-larmes avant de voir son article; & quand elle l'a vu, elle a pleuré plus fort; elle m'a dit qu'elle espérait un-jour regâgner l'estime d'un aussi honnête Garon que toi. C'est bien doux, mon Pierre! & ce que tu dis est bien dur!.... Mais c'est par un bon motif, & Tiennète elle-même t'aprouve d'après cette idée-là. Parlons d'autres choses.

A tout-moment je me perds dans les *mœurs* de la Ville (*mœurs*, ça veut dire usages, conduite, façons-d'agir) : Qui l'aurait pensé ?... O mon Frère, ce n'est qu'à toi que je veux découvrir ce mistère... Je ne sais par où commencer.... Hièr, M. Parangon & M.lle Manon.... Oh ! c'est bien mal ! Je n'aurais pas cru que M. Manon... Enfin donc, hièr, j'alais chercher quelque chose dont j'avais besoin audessus de la chambre de M.me Parangon : cette chambre n'est jamais ouverte ; cependant je crus y entendre la voix de M.lle Manon ; la curiosité, un certain penchant que j'ai à me trouver où elle est, me firent aprocher, & prêter l'oreille. Je fus bien sot quand j'entendis aussi M. Parangon. J'alais me retirer ; mais une chose singulière me retint ; c'était comme s'il l'eût embrassée. Je ne pus résister à la tentation de regarder par le trou de la serrure ; & j'aperçus, oui, mon chèr Frère, j'aperçus mon Maître qui tenait dans ses bras une Jeune-fille, dont je ne voyais pas le visage, mais qui ne pouvait être que la Cousine de sa Femme, puisque je venais d'entendre sa voix. Tout ce qu'il y a, c'est qu'elle avait une robe que je ne vis pas à M.lle Manon dans la journée. Elle paraissait d'abord le rebuter ; j'entendais qu'elle disait, mais fort

bas, & d'une voix que je ne diſtinguais pas bien, Que M.me Parangon était ſur le-point d'arriver, & qu'il falait commencer à ſe contraindre. (*Commencer*, ai-je dit en moi-même! M. Parangon ne ſ'eſt pas rendu à cela, aucontraire: & comme ils ont changé de place, je n'ai plus rien vu; mais je n'ai pas entendu que celle qui était-là ſe défendît.

Je me ſuis retiré. J'étais tout je-ne-ſais-comment. Je ſuis deſcendu dans la ſalle: j'ai voulu me mettre à deſſiner; je ne feſais rien-qui-vaille: j'ai été me diſſiper dans le jardin; tout m'y déplaisait: j'ai paſſé dans la cuisine auprès de Tiennète qui rentrait, & qui m'a paru fort échauffée. J'étais ſi décontenancé, qu'elle ſ'en eſt aperçue; elle m'a demandé ce que j'avais? J'ai répondu un peu-mauſſadement, —Rien. —Vous avez au moins de l'humeur (1)? —Ah! Tiennète! —Un ſoupir! —Moi, ſoupirer! —En rougiriez-vous? —Oui, j'en rougirais, ſi..... —Mais vous êtes bien ému, Monſieur?... quelques rebufades, peut-être?..... Edmond! qu'eſt-ce que cela au prix de ce que je ſouffre! —Mais je n'ai rien. —Tenez, ce que vous fait M.lle Manon

(1) Je mets ces traits — aulieu des *dit-elle, ai-je répondu*, &c. de l'Original. [*Note du Correcteur.*]

vous tiênt au cœu : mais il y a quelqu'un qui le sait, & qui fera cesser tout cela. —Peu m'importe, si ce que j'ai vu—.... Tiennète ne m'a pas compris: M.lle Manon l'a apelée, & je suis sorti. Cette Fille est la prudence même; elle en fait beaucoup assurément; néanmoins elle ne dit rien; elle n'aime ni à médire, ni à pénétrer les secrets des autres... Voila que M.lle Manon me fait apeler aussi : J'en reste là pour aujourd'hui; demain, je reprendrai.

Suite. Dimanche matin. 7 septenbre.

Je continue de me confesser à toi, mon Pierre. M.lle Manon est bien fourbe! (suposé que ce soit-elle qui fût avec M. Parangon, comme je te le contais hièr.) Croirais tu qu'elle m'a fait cent-fois plus d'amitiés que jamais ? Comme elle est hardie! Il est vrai qu'elle n'a garde de se douter que j'aye des soupçons, & que j'aye rien vu ni entendu : mais elle sait, elle, ce qu'elle a fait : & je crais, moi, qu'une Fille comme elle (si elle est coupable; car on peut se tromper) devrait craindre qu'on ne lût dans ses yeux ce qu'elle a dans l'âme, & de voir dans ceux des autres les reproches qu'elle mérite: aumoins voila ce que j'apréhenderais à sa place. Mais bast! c'est le plus loin de sa pensée! Ce ne sont que cajoleries & prévenances,

hum! la Scélérate! (si c'était elle) : il faut avoir de l'honneur, pour y résister! Je me sais bon-gré de t'écrire tout; cela me retiendrait dans la suite, si j'étais tenté d'être assés lâche pour aimer une Fille qui n'est pas sage) si c'était elle, tu entens bien). Elle vient de me dire tout-à-l'heure, que M. Parangon la mène tantôt à un *Aport* (1), dans un hameau à une lieue de la Ville, nommé *Saintloup-en-Vaux*, où tout le monde se rend aujourd'hui pour se divertir : elle a ajouté, que je pourrais m'y trouver, les chercher, & les aborder, comme si je les rencontrais par-hasard. Mais je me propose bien de n'en rien faire. J'irai cependant à l'*Aport*; Tiennète m'a prié de l'y mener, afin que M. Loiseau puisse s'y trouver, sans qu'elle manque à la réserve qu'elle s'est prescrite. Nous alons partir; j'achèverai ma Lettre ce soir.

10 heures du soir.

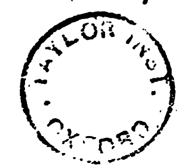
Oh! que voici bien des choses à t'aprendre, mon Pierre! Nous venons de l'Aport : je n'ai jamais vu de si jolie fête : Représente-toi une Ville entière, Grands & Petits, se divertissant à la campagne.

---

(1) On nomme aussi de petites Foires aux Fêtes des Paroisses de village, où l'on va se régaler, danser, &c.

Comme je te l'ai dit, Vaux est à une lieue de la Ville; c'est sur le bord de la rivière qui coule au nord, au-bout d'une belle prairie; on n'y peut descendre qu'à piéd, à-cause d'une coline du côté de la Ville, dont la pente est trop raide: au midi, coule un fort ruisseau, qui sort du piéd des côteaux voisins; ses bords sont garnis de saules & de peupliers, qui font le plus agréable ombrage qu'on puisse voir. C'est-là qu'on trouvait, d'un côté, des danses règlées, ou champêtres; de l'autre, des tables où règnait la joie, & toutes sortes de jeux. Ce spectacle, nouveau pour moi, m'a comme enivré: je suis resté quelque temps inmobile, comme si mon âme n'eût plus été que dans mes yeux. Pour me tirer de mon extase, M. Loiseau m'a fait remarquer Mlle Manon qui dansait: je me suis caché dans la foule, pour la voir sans être vu. O Pierre! il ne faudrait pas qu'une Trompeuse, une ... (suposé que ce que j'ai vu soit vrai, & que ce fût elle qui fût dans la chambre) il ne faudrait pas qu'une Fille de ce calibre-là pût avoir tant de grâces, & qu'elle pût tout séduire!..... Et voila comme il est tant d'Hommes à qui la tête tourne!..... Je crais que quand elle a eu fini, j'aurais été la joindre, comme elle me l'avait dit, si je n'avais entendu derrière moi

le son d'un hautbois : je me suis retourné; j'ai vu un groupe de jeunes Vignerones de la Ville qui alaient danser en rond. Tiennète & Loiseau y ont couru, & m'ont entraîné. Ces Filles ne voulaient pas permettre à des Garsons qui les suivaient, de danser avec elles; une sur-tout, mise avec plus de goût que les autres, s'y oposait absolument, en disant qu'*ils étaient ivres.* Elle m'a intéressé; je me suis aproché pour la voir de plus près. Non, il n'est pas possible de se rien figurer de plus joli : l'*Albane* n'aurait pas imaginé des yeux plus doux; le divin *Raphael* n'eût pas créé une tête plus parfaite; *Véronèse* n'égalerait pas les œillets & les roses de ses belles joues : & si pourtant ce sont les plus grands Peintres. Elle se nomme *Edmée* : c'est une Brune *piquante* (comme on dit ici) d'environ seize ans, timide comme le sont les Filles de chés nous; vive, enjouée avec ses Compagnes comme on l'est à la Ville. On voit à sa gaîté, que son cœur est encore insensible; à la douceur de ses regards, à son embarras quand un Jeune-homme lui parle, à l'aimable rougeur dont ses joues se colorent, qu'elle ne le sera pas longtemps. Je lui savais un gré infini d'avoir arraché sa main de celle d'un Rustaud qui s'en était grossièrement saisi : Ces Paysans des



Villes ont dans leurs manières, un certain composé de la rusticité des Champs & des façons libres de la Ville, qui les rend tout-à-fait rebutans : chés nous, du-moins, la modestie & la retenue dérobent une partie de la grossièreté ; la hardiesse de ces Gens-ci la montre toute-entière, & ils en font gloire. Tiennète s'est mêlée avec ces Jeunes-filles ; son habit, presque pareil au leur, l'en a fait agréer ; ensuite elle a su les tourner avec tant d'adresse, qu'elle a obtenu que M. Loiseau & moi nous serions de leur rond. Je n'ai pas manqué de me mettre à-côté de l'aimable Brunète ; j'ai lu dans ses yeux qu'elle alait changer de place, & je me suis efforcé de la retenir, en employant les termes les plus honnêtes. Sans-doute je n'aurais pas réussi ; mais une Sœur d'Edmée qui m'entendait, a pris la parole, pour lui dire : *Eh mondieu-seigneur, Edmée, ce Monsieu ne va pas te manger ! & quand tu ne ferais pas tant la mijaurée, ça n'en serait que mieux.* La charmante Edmée a baissé la vue, & m'a laissé prendre sa main sans résistance. Bientôt la danse s'est animée, & elle a si bien opéré, que cet enjoûment qui m'a paru faire le fond du caractère d'Edmée, s'est échapé comme en dépit d'elle. Nous avons ensuite dansé des sauteuses, & j'a-
vais

vais le plaisir... oh quel plaisir!... de l'enlever dans mes bras. Tiennète, pour reconnaître la complaisance que les Jeunes-filles avaient eue de nous recevoir parmi elles, les a priées de se rafraîchir avec nous. Toutes ont accepté de fort bonne grâce; mais nous avons eu une peine infinie à gâgner Edmée; elle ne se rendait pas même à ce que lui disait sa Sœur, grosse réjouie fort apétissante, & qui ne se fesait pas presser. De ma vie je n'ai fait un plus agréable repas. Je me suis aperçu que trop de façonage déplaisait à Edmée; j'ai ménagé son petit humeur, ou, comme on dirait ici, sa *chatouilleuse délicatesse*, en partageant mes attentions à toutes ses Compagnes: mais, sans afectation, j'étudiais dans ses yeux pour deviner ce qui lui fesait plaisir, & je la servais avec une espèce de nonchalance & de distraction; ce qui a fait son effet; car elle s'est un peu aprivoisée quand elle a cru que je n'avais point de préférence pour elle. Après le goûter, Tiennète & Loiseau les ont régalées d'une Bourguignote, danse vive & légère, qu'on ne connaît guère à Au** ni chés nous, mais qui est familière dans le Morvant. Ma foi, les Contredanses de la Ville, les Menuets, les Passepiéds, les Matelotes, les Allemandes (1) ne sont rien

Ce n'est pas des Allemandes actuelles non encore

auprès de cela, quand on danſe comme Tiennète & Loiseau. Mais nous nous en ſommes repentis; la foule nous a entourés; M. Parangon & M.lle Manon ſont venus comme les autres: cette dernière m'a fait ſigne en m'apercevant; je n'ai pu me diſpenſer de m'aprocher d'elle, & j'ai obſervé que la jeune Edmée me ſuivait des yeux: c'eſt ce qui a fait que je me ſuis tenu ſur mes gardes, & dans une grande réserve, en parlant à M.lle Manon. Heureusement pour moi M. Parangon n'a pas vu notre entretien d'un bon-œil; il eſt venu l'intérompre, & M.lle Manon n'a pu cacher ſon dépit: ſa mauvaise-humeur eſt retonbée ſur Tiennète (dont tout le monde louait les grâces & la modeſtie, quoiqu'elle fût mise en Morvandaise: mais c'eſt qu'elle était ſi jolie!...) elle lui a demandé, qui lui avait permis de venir à l'Aport? M. Parangon a répondu pour elle que c'était lui. M.lle Manon ſ'eſt mordu les lèvres & nous a tourné le dos. J'en ai été charmé, ainſi que Tiennète & Loiseau; nous nous ſommes hâtés de rejoindre Edmée & ſes Conpagnes. Tous ces Ruſtauds que nous avions d'abord vus auprès d'elles, y étaient revenus. J'ai demandé à la Sœur d'Edmée. Si c'étaient ce Garſons qui les avaient amenées à l'Aport? — *Nous*

---

en usage alors qu'il ſ'agit ici, mais d'une acienne danſe figurée qu'on apelait *l'Allemande*.

n'avons pas besoin qu'on nous amène (m'a-t-elle répondu) ; *nous venons bien toutes-seules : nous les connaissons, parce qu'ils sont de la petite rue Saintgermain ; mais nous n'avons jamais fait de partie avec des Hommes da.* Cela m'a fait plaisir. J'ai proposé à Tiennète de nous éloigner de la foule, & de nous amuser avec ces Jeunes-filles à de petits jeux. Nous nous sommes esquivés de ces Importuns, qui venaient de boire copieusement ; & dans un endrait écarté, le plus joli du monede, nous avons joué à *M. le Curé.* Tu sais ce que c'est : Oh ! mon Pierre, quel plaisir j'ai eu ! Je m'étais bien donné-de-garde de me laisser nommer Curé ; c'est Loiseau qu'on a pris à mon refus ; & il a falu que la jolie petite bouche d'Edmée me tutoyât. Toutes les foit qne j'avais à répondre, c'était elle que j'apelais : partagée entre la crainte de mettre un gage, & la timide pudeur qui l'empêchait de me dire un mot trop familier, elle hésitait, rougissait ; mais avec tant de grâces !... Pierrot, Pierrot ! je n'y pouvais tenir..... Mais je n'y étais pas encore. On a rendu les gages ; & moi, j'en avais mis tant & tant ! ... On m'a commandé mille choses ; je n'en souhaitais qu'une : Enfin mes desirs ont été satisfaits. C'était à la Sœur d'Edmée à m'ordonner : *De trois choses en ferez-vous*

une? Une, volez l'air: deux, prenez la Lune avec les dents: trois,... ma foi, je ne sais que trouver.... *embrassez Edmée.* Il m'a pris comme un éblouissement à ce mot; en te l'écrivant, mon cœur bat encore; tous mes membres tremblotaient de plaisir en me levant; en pressant la taille d'Edmée, en colant ma bouche sur ses joues, plus douces & plus vermeilles que la feuille de rose, mon cœur se fondait. Ah! quelle agréable haleine! c'est comme le souffle des premiers *solaires* (1) du printemps... Elles n'a plus ôsé lever les yeux sur moi tout le reste du temps qu'a duré le jeu. Cette honte-là, mon Frère, ajoute bien au charme de la beauté... Oh! le joli jeu, le joli jeu pour l'amour!

Cependant il se fesait tard; le soleil qui commençait à tomber, nous annonçait la fin d'une journée si belle, & l'heure de retourner à la Ville. Nous partons; mais comme nous atteignions le sommet de la coline, les Rustauds nous ont acostés pour nous insulter. J'étais entre Edmée & sa Sœur, à qui je venais d'aider à monter: un d'eux est venu par-derrière me donner un coup sur la nuque. Je ne suis pas querelleur; mais qui me cherche, me trouve. J'ai doucement quitté le bras

(1) Zéphires, ou vents du midi.

d'Edmée, & j'ai cherché des yeux le Brutal qui m'avait frapé: je ne voulais pas lui faire beaucoup de mal; je l'ai saisi ferme; & puis après l'avoir secoué un moment, je l'ai envoyé tomber à quelques pas de moi sur le gason qui borde le chemin: il s'est relevé si pesanment, & si peu d'aplomb, qu'il est retombé, & a roulé du haut de la coline en bas, aux huées de deux mille Persones. Ses Compagnons ont voulu le revenger: c'est dans ce moment que j'ai vu l'aimable Edmée s'intéresser à moi; elle a employé pour les retenir les plus douces paroles, & quasi les larmes. Je souriais de ses craintes, mais elles me fesaient tant de plaisir, tant de plaisir! ... Comme ces Gens étaient pris de vin, Loiseau & moi nous n'avons pas eu de peine à leur faire suivre l'un après l'autre la même route qu'à leur Camarade. Nous en avons été débarrassés par-là, & nous avons achevé tranquilement notre chemin. Mais admire mon étourderie! en arrivant à la Ville, la foule nous a séparés, (& peut-être est-ce un tour de la Sœur d'Edmée, car elle avait dit un mot à celle-ci qui aprochait de cela) je n'ai pas eu la précaution de leur demander la rue où elles demeuraient, de-sorte que je ne sais plus où retrouver ma charmante Brunète: mais la Ville n'est pas immense.

Tiennète m'a beaucoup badiné sur ma mal-adresse, & Loiseau m'a félicité sur mon goût (mais il crayait que j'avais demandé la demeure) : il trouve à la jeune-fille autant de mérite que de beauté. Sa Maitresse a renchéri sur ces éloges : & puis tous-deux se regardaient... Envérité, ces Jeunes-gens-là s'aiment bien !... Je le savais deja, mais je ne sens tout-à-fait comme ils doivent être heureus, que depuis que j'ai vu Edmée.

XIII.me — 8 septenbre, jour de la Vierge.

PIERROT, à EDMOND.

[Je lui fais quelques remontrances.]

Celle-ci est pour répondre à ta longue Lettre, mon Edmond. En lisant le commencement, je suis resté comme une pierre. O seigneur ! cette D.lle Manon ! C'est une vipère que cette Fille-là (suposé, comme tu dis, que ce soit elle) ! Et dans ce cas, il n'y faudrait pas plûs songer qu'à ta première chemise : J'avais pourtant cru que c'était quelque chose pour toi ; mais ça pourrait bien être moins que rien : il faudra pourtant voir encore, auparavant de lui dire tout-à-fait *abrenuntio Satana* (comme on dit au batême). Tu as beau-faire, je n'aime pas Tiennète ;

quand on va drait, on ne se cache pas; il y a quelque chose là-dessous. Pour cette gentille Edmée, dont tu parles tant, ça ne me plaît pas autant qu'aurait fait M.lle Manon, vois-tu, mon Ami: ne va pas t'attacher sans bien savoir ce que c'est; il faut viser au solide; c'est-là mon mot, à moi: Par-ainsi, qu'elle soit d'Honnêtes-gens, & qu'elle ait des espérances, je t'apuierai; sinon, *nescio vos.* Ne va pas trop vite en besogne: fais l'amour comme ici; on se fréquente quelquefois quatre à cinq ans avant de s'avoir, & on n'en est guères plus familier pour ça; on cause au Père & à la Mère plus souvent qu'à la Fille; & ça fait bien; on aprend le mènage avec eux, & on profite de leurs conseils; aulieu que de Jeunesse à Jeunesse, on ne dit que des balivernes. Je te dirai qu'on parle de nous marier, Marie-Jeanne & moi cet hiver: c'est tout comme il plaîra à notre Père & à notre Mère, & aux siens. Je crais que j'aurai une honnête & une aimable Femme: ainsi jesuis content. Ursule parle de-temps-en-temps à notre Mère pour aler auprès de toi; mais je ne le conseille pas, que je ne te voye plus fixe & plus au-fait. Je n'aime pas ta bataille de *Vaux;* ça sent le petit Freluquet: chés nous, en pareil cas, les Gens raisonnables parlent, & ne font pas rouler du haut-en-bas d'une montagne: si tu les

avais blessés, & qu'ils t'eussent fait un bon procès!... C'est peu de chose: mais ça fait du bruit: on dirait ici, *Edmond R*** s'est battu avec des Gens ivres; il l'était aparemment aussi?* Le bel honneur. Mais pour ne pas finir fâché, je vais te faire écrire deux mots par notre bonne Mère.

Mon Edmond; je t'envoie des chausses de filoselle avec les culotes, deux vestes & l'habit de baracan, pour te faire brave les dimanches & fêtes: mon Pierrot me conte tout, & me dit qu'il se presente un bon Parti pour toi, si tu ês sage: il faut l'être, mon enfant: Je t'enbrasse de tout mon cœur.

Ta Mère BARBE DE BERTRO.

Je n'ai rien dicté, & tout ça est d'elle; car, vois-tu, mon Edmond, j'aurais cru manquer au respect, & faire comme un sacrilége en y mêlant du mien. Adieu; aime ton Frère autant qu'il t'aime.

Ursule & Marie-Jeanne t'embrassent, ainsi que toute la Famille.

XIV.me

EDMOND, à PIERROT.

[Scélératesse de la part de son Maître: Edmond fait connaissance avec le P. D'Arras.]

Il faut se défier de ce qu'on entend à travers une porte, & de ce qu'on voit par le trou de la serrure, chèr Aîné: C'est ce

que nous disait maître *Jacques*, notre Recteur-d'École, comme il t'en souvient; & ce mot était plein de sens; j'en suis la preuve. Ce matin M.lle Manon m'a dit, que Mme Parangon devait arriver dans deux jours. Elle n'avait pas besoin de m'assurer que cette nouvelle lui fesait plaisir; sa joie paraissait sur son visage & dans ses yeux. Elle a ajouté, mais d'un air de confiance & de vérité auquel je n'ai pu m'enpêcher de me rendre, qu'elle alait enfin être délivrée des persécutions de M. Parangon: (*persécutions!* ça m'a pourtant donné à penser); qu'elles ne demeurerait plus chés lui, & qu'elle ne serait plus obligée de déguiser ses sentimens à quelqu'un qui les menait. Elle m'a regardé, tout en prononçant ces derniers mots, d'une manière si bonne, si douce, si obligeante, que j'en ai rougi de plaisir; & M.lle Manon a baissé la vue, en rougissant aussi. Puis elle a continué de parler, en ces termes: —Je ne vous cacherai pas, Monsieur (& c'est la première fois qu'elle m'apelle *Monsieur*), qu'il m'a falut bien de la force, pour résister aux attaques de mon Cousin; (ces maudites *attaques* & ces *persécutions* ne me plaisent pas); il m'a quelquefois mise dans... de... certaines... positions..... si nous avions été surpris, l'on aurait cru...: Mais, grâces à

Dieu, je m'en suis tirée, avec un-peu de ruse, de-manière à me tranquiliser sur des choses qui m'ont toujours fait peine. J'aurais bien quitté la maison avant le retour de ma Cousine; mais de *puissantes considérations* m'en ont empêchée; il aurait falut dire les raisons de ma démarche à ma Mère, à ma Sœur, & peut-être à ma Cousine elle-même; & suposé que je les eussent tues, ont les aurait devinées, car M. Parangon est connu: & vous sentez quel effet céla aurait produit dans le monde, & dans un mènage où la desunion est à-tout moment sur-le point d'éclater: il faut que ce soit ma Cousine, pour y tenir. Vous alez la voir; c'est une Femme charmante, respectable quoique dans la première jeunesse; vertueuse sans affectation, cachant sous l'aparence de l'enjoûment, les chagrins... qui dévorent son cœur; si bonne, qu'on ne saurait la connaître sans l'adorer; si tendre, qu'elle paraît l'Amitié persônifiée.... c'est ma meilleure Amie, je vous assûre. (O mon Pierre, si ce portrait n'est pas flaté, quel bonheur pour moi de demeurer dans une maison gouvernée par une si digne Femme! &-puis, si c'est sa meilleure Amie, ce n'était donc pas *elle*.... tu sais bien!) M. Parangon ne la mérite pas (a poursuivi Mlle Manon). Si vous saviez tout!..

(Ici elle a caché ſon visage dans ſes mains, & je crais qu'elle a ſoupiré); cette Tiennète... (a-t-elle repris). —Je ſais, Mademoiselle (ai-je dit), qu'il a fait à Tiennète des propositions... —Oui: mais ce que vous ne ſavez pas, Monſieur, c'eſt qu'il a ſéduit cette pauvre Fille, & qu'il l'a tirée de chés ſes Parens à leur inſu; ce ſont de pauvres Gens, mais ils n'auraient pas ſouffert une pareille infamie: il fut la recevoir à ſon arrivée, & la logea à l'Image *Saintjacques*, où elle fit ſemblant de ne pas le connaître: ils paſſérent la nuit enſemble, avec toutes les précautions néceſſaires pour ſauver les aparences. Cette Fille trompe néanmoins ſon Corrupteur; ce Loiseau, qui la ſuit par-tout quand elle ſort, eſt le Favori. (Je n'ai pu cacher ma ſurprise, chèr Aîné; Tiennète ne m'a pas conté ſon hiſtoire de cette manière). Elle en écoute deux, & je crais, les dupe également. (O ciel! cela ſerait-il vrai)!... Si vous pouviez un moment douter de ce que je vous dis, il ſerait aisé de vous en convaincre par vos propres yeux —J'accepte la proposition, Mademoiselle (ai-je répondu); car j'aime à voir le vice démaſqué. —Croyez, Monſieur (a repris M.lle Manon), que ſans de fortes raisons, je ne détruirais pas cette pauvre Fille dans votre eſprit; je compte

d'ailleurs absolument sur votre discrétion : aprenez qu'aujourd'hui je dois aler voir ma Mère, & que le temps de mon absence sera mis à profit. Entendons-nous ensemble; je vous demanderai à M. Parangon pour me donner le bras jusques chés nous, & vous ne sortirez pas d'ici. Voila la cléf de mon cabinet à coucher; vous vous y introduirez adraitement, & de là vous verrez.... des choses qui vous étonneront, & qui m'ont indignée, un-jour que le hasard m'en rendit témoin, bien malgré moi—.

Ici notre conversation a été interrompue par l'arrivée de M. Parangon; & je suis venu sur-le-champ te l'écrire, de crainte d'en oublier quelques chose. J'acheverai tantôt.

. . . .

Je viens d'avoir un entretien avec Tiennète: j'ai beaucoup parlé de M.lle Manon; elle me répondait peu de choses: je continuais toujours; à la fin je crais qu'elle s'est impatientée, car elle m'a dit: —Mondieu ! que j'aime votre manière de voir ! si tout le monde l'avait, nous serions heureus, ou tranquiles au-moins : hièr encore, que de jolies choses ne m'avez-vous pas dites d'Edmée ! aujourd'hui c'est M.lle Manon : une autre penserait que vous êtes inconstant dans vos inclina-

tions ; moi, je vous félicité, & je dis que vous voyez tout en beau—. J'ai senti le reproche, & je n'ai pu me défendre d'un peu de honte ; mais j'ai fait comme les Gens des Villes, je l'ai cachée sous un air délibéré. J'ai reparti, que *Mademoiselle* valait bien Edmée par la gentillesse ; que je ne connaissais pas cette dernière ; qu'il me serais peut-être impossible de la retrouver, puisque toutes mes recherches avaient été jusqu'alors inutiles ; & que la première était d'un caractère qui tous les jours me revenant davantage. Oh ! si tu avais vu comme Tiennète a rougi, mon chèr Pierrot ! Se douterait-elle que M.lle Manon sait tout, & qu'elle m'a tout dit ? Elle a rougi, elle est coupable ; on ne rougit pas pour ce que j'ai dit, sans des sujets extraordinaires. J'ai toujours continué à parler de M.lle Manon : Tiennète l'a louée : elle ne l'aime pas ; & elle la loue ! mon Pierre, c'est qu'elle la craint.... Il est pourtant bien beau de louer ceux qu'on n'aime point ! il y a bien des Gens qui ne s'y plieraient pas, quelqu'intérêt qu'ils y eussent. Tiennète a fait plûs ; elle s'est attendrie, en me disant : —Je ferais tout pour *Mademoiselle* ; je la connais aussi-bien que vous : mais *Madame* revient .... je regreterai toujours *Mademoiselle* ..... oui, je l'aime, & je le prouve

rai—. Je ne sais qu'en dire : je remets à porter mon jugement, lorsque j'aurai vu ce que j'attens. M.lle Manon vient me chercher ; elle va partir.

. . . .

O Pierrot ! Pierrot ! comme le monde est fait !... Eh-bien, mon enfant, j'ai tout vu ; mais absolument tout ce qu'on peut voir. Nous sommes sortis M.lle Manon & moi : M. Parangon est alé chés son Ami le Médecin, un Francmasson, & l'un des meilleurs Biberons de la Ville. Je suis vite rentré : j'ai couru au cabinet : j'ai refermé la porte-vitrée à la cléf, & j'ai tiré le rideau. Une bonne heure s'est passée avant que j'entendîsse persône. Enfin l'apartement de M.me Parangon s'est ouvert, & je me suis trouvé à portée de m'éclaircir. J'ai d'abord aperçu M. Parangon : le cœur me batait comme si ç'eût été M.lle Manon ou Edmée que j'alais voir avec lui. Je formais cent projets, sans m'arrêter à aucun ; car tantôt je me promettais de détruire l'erreur de Loiseau ; tantôt je prenais la résolution de garder le silence. Enfin Tiennète a paru : je ne l'ai reconnue qu'à ses habits, parcequ'elle avait le visage couvert.... Je crois qu'effectivement, elle n'accorde des choses si honteuses à M. Parangon, que malgré elle ; car j'ai vu bien des dificultés,

& j'ai même entendu comme pleurer. Cependant, où eſt donc la néceſſité de ſe proſtituer de la ſorte ? O Loiseau ! pauvre Loiseau ! comme on abuse de ta bonne-foi !..... Cependant il y a là-dedans du mic-mac, qui me paraît inconcevable..... Je ne ſerai plus jamais témoin de pareille ſcène ; celle-ci fesait ſouffrir l'humanité ; j'y ai trouvé quelque chose de révoltant de la part de M. Parangon : cependant il a falu tout eſſuyer, car je ne pouvais ſortir de ma cachète ; & de bon-cœur j'aurais maudit ma curiosité, ſi ce n'eſt que cela m'aprend à connaître ceux qui m'environnent, & m'enpêchera par-la-ſuite d'être la dupe de leur grimaces.

Dès que je me ſuis vu libre, j'ai couru prendre l'air dans le jardin des Cordeliers, nos Voisins. Je m'y promenais en rêvant : un Religieus, qu'on nomme le P. *D'Arras* (& qui eſt mon Confeſſeur) eſt venu m'acoſter. C'eſt un Homme à la fleur de l'âge, qui me paraît conſommé dans la piété ; ſa converſation eſt toute édifiante : il m'a montré de l'amitié, m'a fait mille offres de ſervices, & cela, avec une politeſſe qui me mettait à mon aise avec lui ; on aurait dit que je l'aurais obligé en acceptant. Il s'eſt beaucoup informé de notre Famille, de nos moyens, de mes talens naturels, & de

ma façon-de-penser; il a paru très-satisfait de la manière dont je lui ai répondu, & m'a fait promettre de le voir souvent, plutôt comme Ami, que comme Père spirituel. Sa conversation m'a remis du baume dans le sang, & je me suis trouvé soulagé.

En le quittant, je suis venu auprès de Tiennète. Oh! la masque! elle était d'un tranquile, d'un sens-fraid..... c'est une chose bien incrayable, comme les Femmes savent feindre!.... Pauvre Loiseau!.... Ma-foi, je ne sais plus que penser de toutes ces Magiciennes-là (car elle le font par le sort qu'elles jètent sur leurs Amoureus). Si M.lle Manon était fausse comme cela!.... Il n'y a qu'Edmée, dont un je ne sais-quoi me dit qu'elle est comme elle m'a paru.... Je suis pourtant fâché de l'avoir trouvée à *Vaux*; car je sens qu'elle m'enpêche d'abandonner tout-à-fait mon cœur aux espérances que M.lle Manon semble vouloir me permettre, dans le cas où je m'en rendrais digne.

Voila bien des nouvelles, mon Pierre, & des choses dont il n'y a point d'exemple chés nous. J'embrasse ta chère Future, ainsi qu'Ursule, & tous nos Frères & Sœur. Il me faudrait un habit noir, outre l'habit de couleur que j'ai reçu; la décence veut que l'on se mette en noir ici

en

en beaucoup d'occasions ; comme, par-exemple, la ſemaine dernière, que la Fille d'une Princeſſe ſouveraine du cercle de Suabe en Allemagne mourut de la petite-vérole, à l'âge de trois mois, la Cour a pris le deuil pour trois jours ; & les Gens comme-il-faut d'ici ne l'ayant ſu que le dernier jour, l'ont pris trois heures pour aler à la promenade de l'Arquebuse ; & ſi j'avais eu un habit noir, j'y aurais mené M.le Manon. Je te remercie de l'argent que tu m'as envoyé pour m'acheter des boucles ; j'en ai pris de fort propres, & du dernier goût ; je te renvoie celle de cuivre, que tu as la bonté de trouver aſſés belles pour toi. Toutes les fois que je penſe à Pierre R**, je me dis que j'ai le meilleur des Frères.

XV.me

Le P. D'Arras, à M.lle Manon.

[Il parle d'un Ami d'Edmond bien dangereus !]

M. Gaudet vous dira que je voulais vous parler hièr, Mademoiselle ; mais je ne pus avoir cet avantage, parce que l'ordre me vint de partir pour *Saintbris*, que je dois deſſervir durant un-petit voyage du Curé, & la maladie du Vicaire. Voici ce que je voulais vous dire.

Êtes-vous bien ſûre de vos diſpositions

en faveur du jeune R** ? Le secret sera-t-il inpénétrable ? en-un-mot, ce Jeune-homme sera-t-il heureus ? Ces questions vous surprennent ; mais elles sont fondées : en voyant Edmond, j'ai senti que la synpathie, ce penchant irresistible dont on ne peut rendre raison, m'entraînait vers lui ; c'est la plus tendre amitié qu'il m'inspire ; ainsi je veux le servir en vous servant. Je sais tout ce que vous valez, ma Belle, & c'est un motif déterminant : mais aussi, Edmond a des préjugés : réüssirons-nous assés tôt à les détruire ? Le tenps presse. Vous savez comme je pense : j'aprouve tout ; vos raisons seraient les miennes : mais prenez-y garde ! Edmond n'est pas un sot ; je l'ai pénétré : Vous me direz que c'est tant mieux. Oui, pourvu que la résolution que vous m'avez témoignée dernièrement soit aussi solide, aussi durable, qu'elle m'a paru sinçère. Ne vous préparez pas des regrets, ni à moi non-plûs : je serais au desespoir de tronper Edmond dans le sens que je l'entens ; car s'il est heureus, il ne sera pas tronpé.

XVI.me Réponse.

[O Serpent rusé !]

L'INTÉRÈT que vous inspire Edmond m'a flatée plûs que vous ne sauriez l'ima-

giner; il eſt fait pour être aimé; tout le monde aura mes yeux & mon cœur quand il ſ'agira de cet aimable Jeune-homme. Et vous me demandez ſi ma résolution eſt ſolide! Ah! D'Arras, eſt-ce vous qui me faites cette queſtion? Elle eſt ſacrée, cette résolution, elle eſt inviolable, crayez-en l'amour & l'honneur.... qui m'eſt plus chèr que jamais. Que les derniers ſàcrifices m'ont coûté, quoiqu'ils fuſſent légers en conparaison des autres!... Je méritais cet affreus ſuplice.... Edmond ſera heureus, ſi ma tendreſſe & ma fidélité peuvent y contribuer. Quant à la fortune, dont vous ne parlez pas, les arrangemens ſont tels, que vous demanderiez de la modération.... mais Maman & ma Sœur le veulent abſolument. Soyez tranquile; ſeulement guériſſez le préjugé, de-peur d'accident. Je crains furieusement cette *virtuose* de Tiennète; ces Filles-là, qui ſe ſont fait un ſyſtème de vertu qui les accomode, ſont pour les autres d'une ſévérité ſans égale. Ce que vous ſavez, a réüſſi; j'y répugnais; *il* (1) l'a voulu; & malgré le ſuccès, je m'en repens. Toujours des....mon cœur les nomme: vous penſez autrement, vous atres; à-la-bonne-heure, ſi votre ſyſtème eſt vrai. Mais j'ai peine à me le perſuader. Adieu, cher

(1) M. Parangon.

Père : vous avez tant de qualités, sur-tout avec vos Amis, qu'il est inpossible de ne pas vous pardonner bien des défauts.

Non signée (1).

XVII.me

EDMOND, à PIERROT.

[Arrivée de M.me Parangon : Comencement d'une passion bien malheureuse.]

CHèr Aîné : Je t'écris, dans un moment où toute la maison de mon Maître se livre à la joie. M.me Parangon vient d'arriver de Paris. C'est une Brune claire, dont le tour de visage est parfait ; elle a ses yeux d'une douceur à laquelle on ne saurait se refuser ; la bouche un-peu grande, mais apétissante comme on n'en vit jamais ; les dents blanches, petites & serrées ; la taille, audessus de la médiocre, libre, bien dégagée, & mieux prise que ne l'ont ordinairement les grandes Femmes. Mais ce portrait n'est qu'une esquisse grossière ; il faut la voir, pour sentir ce que tout cela vaut : il n'est rien en elle qui n'ait un charme particulier ; sa jambe fine, son piéd mignon, son sein, une main admirable, tous ces apas senblent avoir en elle un prix qu'ils n'ont que bien inférieure-

(1) Pierre a mis ces deux mots à la fin des Lettres dont l'Originale n'est pas signée.

ment chés les autres Beautés. Ce qui m'a charmé pardessus tout, c'est son sourire; il reünit tout ce que j'ai vu d'enchanteur dans celui d'Ursule, qui l'a comme tu sais, & dans celui de M.lle Manon, d'Edmée & de Tiennète. Ajoute à cela; qu'elle est d'une blancheur éblouissante, & que sa peau est d'une finesse & d'un satiné sans pareil.

Elle a demandé à nous voir tous les uns après les autres: Mes Camarades & Tiennète m'ont précédé; ils ont reçu chacun un présent; Tiennète, un beau collier, avec des boucles à pierre; L'Algarde, le plus ancien des Élèves, une belle tabatière; Tintoret une jolie canne à la mode. J'étais jalous de l'accueil qu'elle leur fesait, & je restais tout-honteus derrière les autres. Elle a baisé deux fois Tiennète, en l'apelant sa *bonne amie:* j'en ai rougi d'indignation. Mais je ne saurais te tracer un tableau fidèle de ce qu'elle m'a paru en caressant sa Cousine; c'était une Déesse, je crais, & M.ne Manon me paraissait mille-fois plus aimable entre ses bras qu'auparavant. Enfin, mon tour est venu; je me suis aproché d'un air si timide, si décontenancé, qu'elle en a paru frapée. Elle m'a donné le temps de me rassurer, en disant à son Mari: —Voila sans-doute le jeune Élève—? M. Parangon a repondu, qu'oui: & qu'il était

fort content de moi. Mlle Manon n'a pas manqué d'apuyer ces éloges, & je lui en ai de l'obligation. —C'est mon Protégé, a repris l'aimable Dame, & je veus qu'il me fasse honneur—. Elle m'a présenté un Livre magnifiquement relié, en me disant, qu'elle voulait seconder le goût décidé qu'on lui avait mandé que j'avais pour mon art. Elle même l'a ouvert; & j'ai vu une anple collection de dessins, copiés d'après les plus grands Maitres, tels que Raphael, Michel-Ange, le Corrége, le Titien, Vinci, Buonaroti, l'Albane, les Caracci, Lebrun, Lesueur, Boucher, Vanloo, &c. Je ne saurais te dire, mon Pierre, conbien je suis sensible à ce beau don, que la main qui me l'a fait me rend encore plus précieus.

Après s'être prêtée à l'enpressement de sa maison, elle s'est montrée sur la porte; & tout aussitôt la salle a été renplie de Voisins. Oh! comme elle est aimée! Mondieu! le bel éloge, que d'être aimée de tout le monde! Chacun senblait revoir une Fille, une Sœur adorée; les jeunes Filles, une Conpagne, une bonne amie. J'en étais inmobile d'étonement & de satisfaction. Enfin on s'est retiré, pour la laisser reposer, & je suis demeuré seul auprès d'elle avec Tiennète; Mlle Manon étant alée porter à sa Mère & à sa Sœur cent

jolies choses que sa Cousine avoit destinées pour elles.

A-présent, mon Frère, je me demande comment une Femme si charmante n'a pas toute la tendresse de son Mari ? Il est vrai qu'elle a été bien-longtenps absente ; mais on dit que les chagrins y ont eu autant de part que les affaires. Oh ! que n'a-t-il mes yeux !... Je sens, en m'occupant d'elle, un feu dans ma poitrine, une joie, un plaisir, avec des mouvemens..... Quel plaisir de la voir tous les jours, d'être à-portée d'exécuter quelques-uns de ses ordres ! plûs la chose serait pénible, plûs j'y trouverais de délices. Et cela me fait conprendre comment nos premiers Parens s'occupaient avec plaisir & sans peine dans le Paradis-terrestre ; Adam pensait pour Ève, Ève pensait pour Adam comme je pense pour elle, & ils travaillaient l'un pour l'autre. Mais où en étais-je ?

Tiennète aidait M.me Parangon à se deshabiller ; & moi je demeurais là... (Je ne sais pas envérité, comme j'ai été capable de cette indiscrétion !) —Eh-bien, ma Tiennète, a-t-elle dit, sans paraître songer à moi, vous m'avez tant desirée ! me voici—. Tiennète lui a baisé la main, sans répondre un mot ; & j'ai vu rouler des larmes dans ses yeux. (C'est qu'elle a des remords ; elle n'est pas encore accoutumée au vice, vois-tu : ah ! elle en doit

bien avoir!) —Ma pauvre Tiennète (a continué ma belle Maitresse)... j'y suis insensible à-présent... Je ne l'aurais pourtant pas cru.... je suis un inprudente.... je le connaissais.... je ne devais pas... Si j'en suis fâchée, ce n'est qu'à cause de celle.... Tiennète a soupiré; ses regards se sont tournés vers moi. M.me Parangon paraissait plongée dans une rêverie profonde; dont elle est sortie tout-à-coup pour m'adresser la parole. Elle m'a dit, à ce que je crais, des choses fort obligeantes, mais que j'entendais à-peine, tant le son de sa voix portait de trouble & d'émotion dans mon âme: tout en me parlant, elle cherchait quelque chose; elle m'a présenté une fort belle montre-d'or, en me demandant, si je la saurais monter? Et sur ma réponse, elle m'a montré; ensuite elle m'a prié de la garder, ajoutant: —C'est de la part de quelqu'un qui vous estime que je vous offre ce présent—. J'ai répondu: —Madame, ce me sera la chose la plus précieuse que je puisse posséder, aussi longtenps que je pourrai me rapeler que c'est de vous que je l'ai reçue—. Ensuite, je me suis retiré. Je soupçonnerais presque M.lle Manon de m'avoir fait ce cadeau, si je ne craignais de trop donner à mon amour-propre.

Eh-bien, qu'en dis-tu, mon Pierre? Envérité,

Envérité, je crais que Mme Parangon est le seule Femme tout-à-fait méritante que j'aye encore vue. Admires-tu cette douceur, cette tranquile modération? Elle fait accueil à tout le monde; elle caresse Tiennète; elle fait tout, & elle l'apelle, *ma pauvre Tiennète!* Elle s'accuse, & dit que c'est sa faute à elle-même. Eh! l'autre n'expire pas de honte à ses piéds! elle ôse la regarder! oh! je m'anéantirais, moi, je m'enfoncerais cent piéds sous terre. Femme aimable, vous méritez une courone, un cœur.... vous méritez un Homme digne de vous.

Je ne me sens plus si pressé du desir de retrouver Edmée; & M.lle Manon me paraît moins jolie: les Femmes de nos Cantons me senblent moins que rien, toutes les grâces sont auprès de *Colète C***...

Adieu, chèr Pierrot: tu ne fus jamais si tendrement aimé de Ton EDMOND.

XVIII.me

PIERROT, à EDMOND.

[Je continue de donner dans l'erreur.]

JE te fais réponse à la hâte, mon chèr Frère; & je te dirai premièrement, que je t'avais toujours bien dit, que ta Tiennète ne valait pas ce que j'ai trouvé hièr, & que je suis charmé que tu n'ayes pas été

bien sûr de ce que tu crayais avoir vu de la Mlle Manon : & je ne saurais te cacher, que je suis surpris que tu ailles tant louanger Mme Parangon, qui est femme ; c'est tout ce que je te passerais si elle était fille, ou bien veuve ; il n'y a rien là pour toi, entens-tu, mon Edmond, & je ne te conseille pas de t'aler tant mettre son mérite dans l'esprit ; c'est à son Mari à s'occuper de ça ; si il ne le voit pas, tant-pis pour lui. Je te dirai encore, qu'il me paraît que tu ês un-peu girouète en amitié ; aujourd'hui celle-ci, demain celle-là ; & que ton humeur change tant-soit-peu. Mais je suis pourtant bien charmé que tu te fasses à la Ville, & je crais même que tu ne t'y feras que trop ; & comme tu ês pour y vivre, il vaut mieux que tu l'aimes que de la haïr : mais ne laisse pas effacer de ta mémoire les avis de notre Père, & ne prens pas toujours exemple sur ça que tu vois, & *garde-toi de toi-même ;* j'ai entendu dire à Gens sages & anciens, que nous sommes nos plus dangereus ennemis. Sois prudent, & choisis celle qui t'assortira la mieux, de M.lle Manon ou de Mlle Edmée ; tu ês jeune, & beaucoup trop pour le mariage, vu que tu n'as point encore un état : mais pourtant, si l'occasion se présente, & qu'elle soit bonne, ça t'aiderait plutôt

dans la *Portraiture*, que ça ne te reculerait, à-cause des moyens qu'une Femme à son aise te donnerait. Par ainsi, songe à la conduite, à-la famille, au bien; tout ça est important; & pourtant le dernier l'est le moins des trois, quoiqu'il le soit beaucoup: Pour à mon égard, je trouve tout ça dans Marie-Jeanne, avec la gentillesse pardessus, quoique tu méparles un-peu de nos Paysanes; je te souhaite une Femme tout-comme elle; ou, pour te montrer mon cœur, je souhaite que M.lle Manon te prenne à gré: nous connaissons sa famille; elle est honorable, & il y a du bien; tu monteras, aulieu de descendre, & pourtant consulte encore; & dès que tu seras décidé, tu me le manderas, & je parlerai à nos Père & Mère; & l'on mettra Ursule auprès de toi. Nous t'embrassons tous; mais à l'exception d'Ursule, il n'est aucun de nos Frères & Sœurs qui t'aime autant que P. R**.

Je suis bien charmé de la bonne rencontre du P. D'Arras, & je t'ai réservé ce compliment-là pour la fin. J'ai lu l'endrait de ta lettre où tu parles de lui à notre bonne Mère; elle en a été toute joyeuse; elle t'enjoint de bien profiter des avis de ce bon Religieux, & se recommande à ses bonnes prières.

XIX.me

29 septenbre, matin.

EDMOND, à PIERROT.

[Il se défend mal, & se laisse pénétrer.]

GIROUÈTE, moi, chèr Aîné! mais, non, je ne le suis pas du-tout. Faut-il donc fermer les yeux, & s'enpêcher de penser? J'ai trouvé Tiennète jolie; M.lle Manon intéressante & jolie; Edmée intéressante, aimable & belle; M.me Parangon plus belle, plus intéressante, plus aimable, plus jolie, & respectable par-dessus tout cela, en-un-mot mot une Femme parfaite. Elle n'a peut-être rien de plus mignon dans les traits que les trois autres; car Tiennète est bien mignone; M.lle Manon l'est aussi, & de plus elle a un je-ne-sais-quoi qui parle aux sens, & qui rapelle son Buveur, comme on dit; Edmée a la plus belle chevelure brune, un air séduisant de jeunesse & d'ingénuité si touchant, si touchant!... Mais dans M.me Parangon les attraits sont plus dévelopés; elle a cette aisance & ces grâces que donne l'usage du monde, sur-tout le séjour à la Capitale, & dont on n'a pas d'idée chés nous, mais qui se font sentir, dès qu'on les voit; ajoute à cela que ses vertus font encore plus d'impression sur moi que ses charmes. Si la belle Edmée possédait tout cela, tu ne me verrais pas indécis comme

je le ſuis.... mais je ne l'ai vu qu'une fois, & j'en ſuis bienaiſe; je ne chercherai pas même à la voir davantage, afin de vous donner la ſatiſfaction de m'attacher à M.lle Manon, pour laquelle je vois bien que vous panchez. D'ailleurs, je ſens un plaisir que je ne ſaurais exprimer, lorſque je ſonge que par-là je ſerai le Cousin de M.me Parangon.

Je n'ai point de répugnance pour le mariage; aucontraire, malgré ma jeuneſſe, il me ſemble qu'il me faut cet état pour être heureus: mais, en venant ici, je ne me ſerais pas imaginé qu'il en ſerait ſitôt queſtion: cela ſ'agence, je ne ſais comment. Je te dirai, qu'aujourd'hui M. Parangon m'a familièrement entretenu de ſa Cousine, & qu'il ſ'eſt aſſés clairement expliqué au ſujet du mariage, pour me donner à entendre qu'il avait des vues ſur moi. Depeur néanmoins de faire une bévue, j'ai répondu vaguement; je lui ai représenté, que j'étais encore bien jeune, & ſans état, & qu'on n'eſt pas Artiſte, pour prendre les premiers principes d'un Art; que je commençais une carrière longue & difficile, & dont il n'était pas ſûr que j'atteigniſſe le but. Il m'a répondu, qu'il présageait tout ce que je ſerais unjour, & qu'il en était content. Que veut dire tant de prévenance, de zèle &

de bonté ? D'un côté, je me dis que je ne suis pas d'un mérite assés *saillant*, comme on dit ici, pour mériter ce compliment-là, & que ma fortune n'est pas assés anple, pour qu'on me jéte à la tête une jolie Fille, sans qu'il y ait de secrètes raisons, que je ne saurais comprendre : de l'autre, j'imagine qu'on m'aime, parce que je tâche d'être officieus, complaisant, apliqué ; que jamais je ne raille persone, & que je dissimule les mauvais procédés de mes deux Camarades : on me flate (& je crais m'en apercevoir moi-même) que je les surpasse : M.me Parangon le pense, ainsi que M.lle Manon, qui vient souper ici tous les jours, depuis qu'elle n'y demeure plus; mais cette dernière me loue trop pour que je la craye, & j'ai fait attention que M.me Parangon en est comme honteuse ; elle ne l'aplaudit pas, elle qui paraît si bien disposée pour moi en toute autre occasion...

Le soir.

On m'a intérompu à la moitié de ma Lettre ; M.me Parangon a voulu que je fusse son émule dans une copie d'un petit tableau de *Boucher*, qu'elle voulait faire; j'ai travaillé toute la journée sans interruption, mais je ne suis pas content de moi.

Deux-fois de suite M.lle Manon m'avait demandé mon bras pour aler à la promenade, & je l'accompagnais avec beau-

coup de plaisir. Aujourd'hui, M.me Parangon, avant qu'on sortît de table, m'a donné une commission pressée : je me suis levé sur-le-champ, tant j'avais hâte de lui obéir. A mon retour, je l'ai trouvée seule ; elle m'a reçu d'un air ouvert & riant, en me disant qu'elle ne sortirait pas, & si je voulais lui faire compagnie ? J'ai tout en rougissant balbucié quelque chose qu'elle n'a pas compris, ni moi non-plûs ; j'étais hors de moi, tant je me trouvais flaté. Elle s'est assise, & m'a fait mettre à-côté d'elle, en me donnant un Livre, qu'elle m'a prié de lui lire. Comme j'alais commencer, Tiennète est entrée, & s'est placée auprès de sa Maitresse pour m'écouter. Je n'ai pu me défendre d'une réflexion que voici : *Comment une M.me Parangon, si vertueuse, qui connaît cette Fille, ne la renvoie-t-elle pas ? & pourquoi la souffre-t-elle à ses côtés ? Il faut être bone ; mais je ne crais pas qu'il soit bien d'être faible, & de tolérer le vice.* Le livre qu'on venait de me donner, a pour titre, *Lettres du Marquis de Roselle.* Je lisais rapidement ; il semblait que l'Auteur eût puisé tout ce qu'il disait dans mon propre cœur. Mais comme j'ai été surpris, quand j'ai vue que cette *Léonore* n'était qu'une fourbe ! j'ai regardé Tiennète à la dérobée. Nous en étions au milieu de

la I.re Partie ; l'on m'a dit de cesser de lire. Nous avons causé sur notre lecture : M.me Parangon a montré les sentimens les plus honnêtes & les plus délicats : à mon grand étonnement, Tiennète ôsait dire comme sa Maitresse ; elle-avait l'éfronterie d'en étaler que je n'aurais pas crus moins beaus, si je n'avais connu le Sujet. Ensuite je ne sais à quel propros elle a été parler d'Edmée : elle a découvert ce qu'était cette aimable Fille, & je vais t'en faire part.

Edmée Servigné est fille d'un Vigneron aisé, qui peut donner à chacune de ses deux Filles un assés bon mariage. La Cadète (c'est la jolie) a reçu une éducation beacoup meilleure que son Aînée, ayant été élevé aux Dames de *la-Providence* depuis l'âge de six ans, jusqu'à quinze. C'est ce qui fait qu'elle vit fort retirée, & qu'elle ne se mêle guères aux jeux & aux divertissemens de ses Pareilles ; parce que dès qu'elle s'y trouve, elle les oblige d'éloigner les Garsons de leur connaissance, que leur grossièreté lui rend insuportables. Cette Jeune-persone est fort instruite, sait faire mille petits ouvrages, & ne se trouverait pas déplâcée parmi d'*honnêtes-gens* (comme on dit ici, en parlant des Riches); aulieu qu'elle le paraît beaucoup avec ceux de sa condition : Ce-qui n'est peut-être pas avantageus pour

elle (a remarqué Tiennète), & lui fait mener une vie fort trifte; elle mériterait quelqu'un qui l'affortît–.

Effectivement, mon Frère, voila une charmante Fille ! & je regrète bien qu'il faille y renoncer. Je veux prendre quelque temps encore pour me décider, depeur de me préparer un long repentir ; & toi-même, tu ne voudrais pas que j'agîffe avec précipitation.

Mes refpects à nos chèrs Père & Mère, &c.



XX.me

Le Même au Même.

[Ce qu'était d'Arras : Converfation fingulière avec une Jeune-perfone.]

Je me fuis promené hièr après-dîner plus de deux genres avec le bon Religieus dont je t'ai parlé, mon Pierre. Je ne faurais te raporter le centième des amitiés qu'il m'a faites; nous voila, je penfe, amis pour la vie, & il me l'a plusieurs fois affuré. Ce n'eft pas des ces Dévots fcrupuleus, qui défendent tous les plaisirs, & qui ne déridents jamais; il permet qu'on f'évertue un-peu, & lui-même fe prête à de petites parties honnêtes. Par-exemple, après notre promenade, nous avons goûté dans le jardin du Couvent, avec deux ou trois de fes Amis, & quelques Religieus,

que le P. D'Arras a vu passer, & qu'il a apelés. Il est fort considéré dans la Maison, où les Supérieurs le laissent agir à sa fantaisie. Il est d'une bonne famille, & jouit d'une pension assés forte, qu'une Sœur unique, richement établie, lui paye exactement; il ne l'employe qu'à se faire aimer de tout le monde; aussi les meilleures Maisons de la Ville lui sont-elles ouvertes; ce qui n'est pas une petite preuve de son mérite. Il m'a dit qu'il voulait me former, & me procurer de bonnes Connaissances. Tu vois que c'est un grand bonheur pour moi de lui avoir plu. M.me Parangon, à laquelle il a parlé de moi, ne me paraît pas fâchée que je sois en liaison avec un Homme comme lui, si capable de me donner de bons conseils.

Je suis moins décidé que jamais entre M.lle Manon & la petite Edmée. Si l'une me tient plûs au cœur, l'autre convient mieux à mon avancement dans le monde. La dernière me montre toujours plûs d'inclination, & s'est même assés ouvertement expliquée, pour que je puisse, sans présomption, croire qu'elle pense à moi. Je ne dois, ni ne veux rien te cacher, mon Ami.

Hièr, M. Parangon enmena sa Femme souper en ville. En partant, il dit à Tiennète, que si M.lle Manon venait, elle la priât de rester, & que je lui tiendrais com-

pagnie à ſouper. Effectivement, lorſque j'eus quitté le P. D'Arras, je la trouvai. Elle me dit en riant, qu'elle m'attendait avec beaucoup d'inpatience; qu'il était près de ſept-heures, & qu'elle avait aprébendé que je n'en fiſſe autant que mes deux Camarades, qui ne devaient pas ſouper à la maison. Elle ajouta qu'elle alait faire un tour dans le jardin, en attendant l'heure de ſe mettre à table; & elle me tendit la main, pour que je l'acconpagnaſſe. Il commençait à faire ſonbre. Nous causames d'abord de choses indifférentes, en marchant: après avoir parcouru quelques alées, Mademoiselle Manon ſ'aſſit ſur un eſcalier de gason; je me mis à-côté d'elle, & nous eumes cet entretien: —Que le Ciel eſt ſerein! cette autone eſt la plus belle que j'aye encore vue. —Oui, Mademoiselle, il fait le plus beau-temps du monde. —Il ſemble que les étoiles ayent une lumière plus étincelante & plus vive qu'à l'ordinaire? —Oui, Mademoiselle. —*Oui, Mademoiselle?*... mais ſavez-vous, Monſieur, que vous ne répondez pas bien, & que je quêtais un conpliment? eſt-ce que vous n'en ſavez pas faire? —Pardonnez-moi, Mademoiselle: Par-exemple, lorſque, vous m'avez parlé de la beauté des étoiles, il m'eſt venu en penſée de vous dire.... —De me

dire? —De vous dire.... —Eh-bien? quoi donc? —Que le feu de vos yeux eſt plus brillant & plus doux que le feu dont elles brillent. —Envérité, vous l'avez penſé? —Oui, Mademoiselle, & je n'ôsais le dire. —Mais ces choses-là ſe disent, ſur-tout dans un tête-à-tête; elles ſe disent ſans difficulté..... Il eſt bien d'autres choses, lorſqu'on eſt ſans témoins, que l'on peut ſe dire encore.. Je vaudrais être votre Confidente. Voyons; communiquons-nous tous nos petits ſecrets: mais peint de réserve; je n'en veux point avoir pour vous; à-condition que de votre côté, vous ne m'alez rien cacher. Avez-vous aimé? Aimez-vous?... Je crais que vous rougiſſez? alons point de honte: la ſenſibilité ne deshonore pas un bon cœur; & puis, ſongez que votre ſincérité ſera la meſure de la mienne. —J'aimerais ſi...—Eh-bien, ſi? —Si je crayais l'être. —Je ne vous crais pas fait pour être rebuté. (Sa jolie main ſe jouait dans les boucles de mes cheveux, en disant ces mots flatteurs.) Celle qui vous a touché n'eſt pas malheureuse, & ſi je la connaiſſais, je lui parlerais en votre faveur. —Vous êtes bien bonne, Mademoiselle. —Mais je crairais l'être pour elle. Vous me l'alez nommer? —La nommer! —Oui. —Mais..... —Vous n'ôsez? —Je crains... —Que

craignez-vous? de lui manquer? —Il est des choses... —Desabusez-vous; on ne manque jamais à une *Fille*, en disant qu'on l'aime, le lui dît-on en face... Elle est bien? —Oh!... charmante. —Sa taille? —Comme la Beauté doit l'avoir. —J'entens; elle est d'une taille avantageuse, sans être colossale. Brune? blonde? Ni l'un ni l'autre peut-être? —Il est vrai; ses beaux cheveux (je me suis arrêté en regardant les siens, qui sont cendrés)... —Est-elle riche? —Plûs qu'il ne faut, pour que j'ôse m'élever jusqu'à elle. —Vous n'êtes pas anbitieus! Avez-vous remarqué jamis qu'elle prît à vous quelqu'intérêt? —Je ne m'en flate pas. —Mais il ne faut pas être si modeste! —Lorsqu'on se connaît, l'on a toujours peur de s'abuser. —Faut-il donc nous réduire à la nécessité de vous dire crûment que l'*on vous aime*? de vous répéter, l'*on vous aime*? Un Amant assés boûché pour nous réduire-là, mériterait... Cependant, c'est un grand défaut que la présomption; un Amant présomptueus... oh! je le déteserais: l'aimable retenue a des charmes si doux!.... pourvu néanmoins qu'elle n'excède pas les bornes. Par-exemple, je voudrais qu'un Amant (si j'en avais un) à quî je ferais des questions... avec... une sorte d'opiniâtreté; de ces questions, là,... singulières,

je voudrais qu'il devinât que je ne suis pas guidée par une frivole curiosité... Voila Tiennète qui vient nous avertir ; après souper, nous reprendrons notre conversation ; & je vous ferai à-mon-tour, des confidences un-peu plus claires que les vôtres-.

Quand nous avons été rentrés, j'ai vu le contraste le plus complet ; M.lle Manon était d'un enjoûment qui la rendait mille fois plus aimable ; Tiennète, d'un triste assés maussade, qui redoublait à chaque fois que la première me parlait à l'oreille. Cette Fille mangeait avec nous ; elle a quitté la table de bonne-heure pour aler sur la porte, où elle n'a pas été longtemps ; elle est revenue avec M. Loiseau, que Mademoiselle Manon a reçu fraidement, quoiqu'auparavant elle eût accoutumé de lui faire bon-accueil, lorsqu'il venait me demander. J'étais surpris qu'il restât, malgré l'air d'ennui qu'elle ne prenait pas la peine de lui déguiser ; dans ces cas-là, moi, je fuis à toutes jambes. Enfin, impatientée, poussée à-bout, elle m'a prié de lui donner la main pour retourner chés elle. M. Loiseau se disposait à nous suivre ; elle l'a durement prié de s'en dispenser. Il m'a paru tout interdit. Nous alions nous éloigner ; mais nous-nous sommes aperçus que Tiennète était sortie : il a

falu l'attendre. Pour-le-coup, j'ai trouvé M. Loiseau bien indiscret de ne pas nous laisser; il voyait notre dépit (car je commençais d'en montrer), & paraissait n'en tenir-compte. Nous espèrions pourtant de nous en défaire à-force de duretés, lorsque l'arrivée de M.me Parangon a renversé tout notre petit systême. Elle s'était trouvé indisposée, & avait quitté la table pour venir se mettre au lit. Elle a prié M. Loiseau de remener sa Cousine; & moi, j'ai couru chercher quelques cordiaus dont elle m'a dit qu'elle avait besoin.

Tiennète était auprès d'elle quand je suis revenu; elle n'a rien voulu prendre, & m'a paru fort tranquile, assés même pour que je continuasse la lecture du livre que j'avais commencé la veille. En achevant, j'ai lâché sans réflexion, & tout machinalement, *Ah! qu'il est heureus!* Elles ont souri toutes-deux; & Tiennète a dit; —*N'est-il pas vrai, Madame, que ce serait dommage!* —*Oui, mon Amie, je t'en assure—!* a répondu M.me Parangon. *Mon Amie!* Envérité je ne conçois pas plûs cette Dame que Tiennète! seraient-elles d'accord, pour.... Non; cela est impossible... Cependant, j'entens sourdement courir à mes oreilles un certain bruit, *Que Madame Parangon ne peut plus souffrir les caresses de son Mari; qu'elle*

voit d'un grand tranquile, une autre jouir de ses droits; que les desordres de M. Parangon... je ne sais quoi, des choses où je n'ai rien compris, *l'ont aliénée.* Mais, dans ce cas là, M.me Parangon ne serait donc plus cette Femme vertueuse, digne de tant de respect... (mon cœur dément cette idée, & se soulève contre) & Tiennète serait aussi à plaindre que coupable? Le temps éclaircira tout.

Je reviens à t'avouer, d'après ce que Madame Parangon & Tiennète ont dit ensuite (car elles ont parlé d'Edmée), que je me trouve moins décidé que jamais. Mademoiselle Manon est bien aimable! si tu savais qu'elle était séduisante, qu'elle avait de grâces, en me parlant dans le jardin! Et-puis, cela ferait plûs de plaisir à nos chèrs Père & Mère & à toi... Je sens pourtant que j'aimerais mieux Edmée: mais cela ne mène à rien, & quand on est à la Ville, il ne faut songer qu'à s'avancer... Oh! si Madame Parangon était à la place de l'une ou de l'autre, que je serais bientôt déterminé!

XXI.ME

Le Même au Même.

[On s'empare de son esprit.]

MA-FOI, mon Pierre, je n'ai pas le temps de respirer; & je ne pourrai m'en dédire;

dédire, je craîs? Il n'y a plus de doute; M.lle Manon me trouve à son gré; M. Parangon, qui me paraissait si fraid, si bourru, prend mes intérêts avec feu: Je suis (dit-il) un Parti sortable pour la Cousine de sa Femme; il se propose de cultives avec soin mes dispositions, & de me dévoiler de bonne-heure tous les secrets de son Art. Mais pour te faire mieux conprendre tout cela, je vais te raporter mot-à-mot, les entrétiens que j'ai eus avec tous-les-deux.

Tu sais que M.lle Manon devait me faire à son tour confidence de ses sentimens, & tu te rapeles que nous ne pumes renouer notre entretien après souper. Hièr, dans l'après-midi, M. Parangon me dit, que je me tînsse prêt à sept heures, parce que j'irais avec lui souper en ville. Je fus surpris, autant que tu le peux craire, d'une aussi rare faveur: je le fus davantage encore, & bien agréablement, lorsque je me vis chés la Mère de M.lle Manon, qui m'accueillit comme si j'avais été son Enfant. Après les premières politesses, M. Parangon passa dans une autre chambre avec la Mère & une Sœur aînée; de-sorte que nous sommes demeurés seuls M.lle Manon & moi. Jamais elle ne m'avait paru si jolie: sa parure avait quelque chose de coquet, & de recherché, qui lui séyait

à-merveilles; je ne pouvais la regarder sans admiration; mais je gardais le silence: elle se taisait aussi, & nous nous regardions tous-deux. Pour la première-fois, j'ai vu dans ses yeux une pudeur timide, & sur son visage un modeste enbarras. Au fond de mon cœur, je lui ai dit: —Belle Manon! ah! que vous méritez à-présent l'hommage que vous paraissez n'exiger plus—! Notre silence a duré; mais longtenps. Elle l'a ronpu la première, & m'a dit d'un ton affectueus: —Vous paraissez rêveur, Edmond? & moi, je crais envérité que je partage votre rêverie!... Vous soupirez! voudriez-vous me dire quel est l'heureus Objet de ce soupir!... Vous ne répondez rien! —Aparenment, Mademoiselle, que l'on ne trouve pas d'expressions, quand on sent trop. —Du sentiment! Il est bien doux, Edmond, d'en éprouver de tendre; plus doux de le faire naître; délicieus pour des Amans de le savourer ensemble.... Alons, causons. Que me direz-vous? —Mais, si je l'ôsais, c'est moi qui devrais vous le demander. —*Si je l'ôsais!* vous vous tenez trop loin des Gens, Edmond—! (Je me suis aproché; elle a souri, comme si ce n'eût pas été cela qu'elle voulait dire). —Eh! pourquoi donc hésiteriez-vous à me faire des questions? —Eh! bien, puisque vous m'enhardissez, ... je

crais que c'eſt vous qui me devez une confidence. —Mais vous me le rapelez !... ſongeriez-vous encore à cette folie ? —Sageſſe ou folie, elle m'intéreſſe. —Ah ! que je vous aime comme ça ! ... Eh-bien tenez, vous voila comme je vous desirais.... —Si j'ai ce bonheur, ſatiſfaites donc mon ardente curiosité, Mademoiselle ? —Si vous m'en preſſez bien fort, je pourraï devenir indiſcrète. (Je lui ai baisé la main). Eſt-ce ainſi que vous preſſez ? . . . plûs de retenue. (Je ſuis devenu rouge, & j'ai craint de l'avoir offenſée), Je vois bien qu'il faut ſe rendre (a-t-elle repris). . . . Cependant, il eſt juſte que les choses ſoient égales entre nous; vous m'intérogerez, comme je fesais, & vous devinerez à-demi-mot : Alons, commençons. —Mademoiselle, quel eſt votre ſecret ? —Edmond ! —Oui, de quelle nature eſt-il ? —Mais, dois je répondre à cela ? —Oui, & ſincèrement. —Eh-bien, je crais que c'eſt.... de l'amour. —Vous crayez ? cela n'eſt donc pas ſûr ? —Suposez-le ſûr. —Vous aimez ? —J'aime. —Beaucoup ? —Beaucoup. —Un Homme ? —Un Jeune-homme. —Qu'il eſt heureus ! —Ceci n'eſt plus une queſtion, & je ne ſaurais y répondre—. (J'ai gardé le ſilence durant quelques minutes ; puis j'ai repris :) —Con-

naît-il ſon bonheur ? —Il le devrait. —Vous avez daigné le lui aprendre, ſans-doute ? —Oui, mais depuis peu de temps. —Comment a-t-il reçu cette précieuse aſſurance—? (elle a été un-moment ſans répondre) : —Lui ſeul pourrait le dire. —Douteriez-vous d'être aimée ! ah ! vous êtes faite pour tout ſoumettre à vos charmes ! —Depuis que je le connais, je me défie de leur pouvoir. —Seriez-vous conſtante ? —Juſqu'au tonbeau. —Comment l'aimez-vous ? —Pour lui-même. —Eſt-il le premier qui règne ſur votre cœur ? —Mais, vous faites-là des queſtions.... Eh-bien, oui ; ce qu'il m'inſpire, je ne l'éprouvai jamais. —Eſt-il jeune ? —De mon âge. —Sa figure ? —Trop bien. —Son air ? —Eſt très-bien, & deviendra charmant. —Son eſprit ? —Il en a ; mais on n'en connaît pas encore tout le brillant. —....Je ne ſaurais deviner. —Vous vous découragez bien vîte ! —Où trouver cet Amant ſi parfait ? —*Parfait !* je ne dis pas cela ; mais qu'il eſt pour le devenir. —Eh-bien, cet Amant donc, mérite-t-il ?... —Oui, Monſieur, il mérite les ſentimens qu'il m'inſpire ; il eſt digne.... je regrète tous les momens de ma vie où je ne l'ai pas connu. —Ah ! Mademoiselle ! vous me rendez jaloux de ſon bonheur. —Aveu-

gle ! pourquoi le seriez-vous ? —Eh ! où est-il, tandis qu'on lui fait un sort si glorieus ! —Auprès de moi—.

Chèr Pierrot, mes yeux se sont troublés, & je n'ai plus distingué les objets ; j'ai senti sous mès doigts la main de Manon, & mes lèvres l'ont pressée ; je suis tonbé à ses genoux, ébloui, tout hors-de-moi. Ma charmante Maîtresse s'est baissée ; sa jolie bouche s'est aprochée de ma joue, en me disant : —Relève-toi, mon Ami : oui, c'est toi que j'aime, c'est pour toi, qu'en ce moment, M. Parangon sonde les dispositions de ma Mère, pour la porter à t'accepter pour Gendre. —Quel bonheur ! me suis-je écrié ! Ah ! je ne vais plus m'occuper que de vous ! Quelle joie pour mes Parens ! que ma Mère aura de plaisir à vous nommer sa Fille—! Et tout-de-suite, j'alais lui montrer la Lettre où tu me le dis, quand M.me sa Mère, M.lle sa Sœur & M. Parangon sont rentrés. Ils avaient tous-trois l'air un peu pensif ; cependant les deux Dames m'ont fait mille caresses, sur-tout la Mère. Durant tout le repas M.lle Manon était fort rouge, & elle n'a presque pas ouvert la bouche ; elle n'ôsait me regarder qu'un instant, & comme à la dérobée. Lorsqu'on a quitté la table, il était près de dix heures ; nous nous som-

mes disposés à nous en-aler ; & comme nous étions sur-le-point de sortir, M.me Palestine a tiré d'une armoire de très-belles manchètttes, brodées par M.lle Manon elle-même, dont elle m'a fait présent : c'est un ouvrage admirable : je ne savais comment la remercier.

En revenant, M. Parangon m'a demandé ce que je pensais des Persones chés quî nous avions soupé ? J'ai répondu que c'était de bien aimables Dames ; que M.me Palestine était une femme respectable, qui m'avait rapelé ma Mère ; que M.lle Manon était une jolie Fille comme ma Sœur Ursule, & que M.lle Claudon, Sœur aînée, me paraissait d'un bon caractère & d'une humeur fort douce. —Eh-bien (a-t-il continué), vous leur convenez aussi : je considère vos Parens, & je veux vous regarder comme si vous étiez mon Fils ; j'ai résolu de vous donner à Manon. Vous demeurerez chés votre Bellemère après votre mariage ; vous y serez comme chés vos Père & Mère de S**, en un-mot comme Garson ; je redoublerai mes soins pour vous former ; vous pourrez vous livrer sans inquiétude à l'étude de notre art ; au moyen de l'aisance où ce mariage va vous mettre : car Madame Palestine, qui vous regarde déja comme l'apui de sa vieilesse, fera très-

bien les choses; elle est riche, & sa Fille aînée qui est d'une santé chancelante est décidée pour le célibat, vous aurez tout un jour Sans d'aussi grands avantages, quelque bonne volonté que je me sente pour vous, je ne me presserais pas: mais il faut saisir l'occasion aux cheveux, lorsqu'elle se présente;... à-moins... que ce ne fût pas votre sentiment— J'ai remercié M. Parangon de ses bontés; j'ai dit que Madame Palestine & Mademoiselle sa Fille me fesaient beaucoup d'honneur, & que je tâcherais de m'en rendre digne. —S'il est ainsi, je vous répons de tout (a repris M. Parangon) ma Femme, à quî j'ai communiqué mon projet, m'a fait quelques objections... Mon Enfant, les Femmes sont comme cela; elles vous accueillent; vous sourient; vous les crayez bien portées pour vous; & tout-d'un-coup vous vous apercevez que vous ne tenez rien. Par-exemple, n'est-il pas vrai que vous auriez pensé que ma Femme desirait votre bien? & cependant elle s'y opose: il n'est pas jusqu'à cette bonne pièce de Tiennète, devant quî j'ai parlé, qui n'ait dit son avis: *Notre Cousine peut trouver un Parti considérable, un Homme-de robe, un Mèdecin, que sais-je?* —Cela ne me surprend pas, Monsieur (ai-je répondu); vos bontés pour moî sont si grandes....

—Laissons-là mes bontés : puisqu'il faut vous le dire, Mànon vous aime, & je sers son goût, qu'elle a combatu longtemps ; cette pauvre Enfant me craignait. L'Innocente ne me connaissait guères ! Je vois loin ; vous êtes un bon Sujet ; vous surpasserez un-jour, si vous travaillez, tel qui se crait fort audessus de vous : voyez à Paris les *Vanloo*, les *Boucher*, les *Vernet*, & beaucoup d'autres, comme ils sont recherchés des Grands... Je vous donne une Femme chàrmante, qui vous aime ; je lui donne un Mari qui ne pourra s'empêcher de l'aimer, & qui fera son chemin. Tenez, mon Garson, il faut s'aimer quand on se marie ; Madame Parangon ne m'aimait pas ; je l'aimais, moi, de la meilleure-foi du monde : à-la-longue, je me suis aperçu que j'aimais tout-seul ; ma-foi, je suis devenu fraid comme un marbre, & je me déplais dans cet état-là, je m'y déplais on ne saurait dire combien... J'ai élevé cette petite Manon ; j'ai vu cela tout jeune ; je m'y suis attaché comme un Père à sa Fille, & je crais faire son bonheur en vous la donnant. Est-ce que ma Femme n'a pas quelquefois été jalouse sur elle ? mais jalouse, au-point qu'elle pensait des choses... Elle a reconnu la fausseté de tout ; néanmoins je crains qu'au-fond elle ne l'aime pas.

—Je

—Je crais, Monsieur, que vous ne rendez pas justice à Madame votre Femme; j'ai vu l'accueil qu'elle a fait à Mademoiselle Manon, &c... —Pauvre Crédule! vous y êtes! les Femmes! elles se caressent pour se mieux déchirer; elles s'embrassent, & voudraient s'étouffer. Mais en voila trop là-dessus; gardez le secret jusqu'à ce que nous soyons sûrs: car nous n'avons affaire qu'à des Femmes, dont l'esprit, vraie girouète, tourne à tout vent. Si elles venaient à se dédire, il ne faudrait pas qu'elles pussent se vanter de nous avoir refusés; avec ma Femme sur-tout & sa digne Confidente, *motus*. J'instruirai vos Parens; écrivez-leur de votre côté.

Nous nous sommes alors trouvé à la porte. Madame Parangon & Tiennète lisaient en nous attendant. Sans qu'on nous questionnât, M. Parangon a menti à sa Femme. Mon Pierre, quoique je sache à-présent qu'elle n'est pas aussi portée pour moi que je le crayais, je n'ai pu m'enpêcher de me dire intérieurement: Peut-on mentir à une Femme si aimable! je ne veus jamais avoir de secrets pour la miene.

Oui, me voilà bien décidé; Mademoiselle Manon est ce qu'il me faut. Parle-s-en à nos chèrs Père & Mère, & fais leur entendre qu'il n'y a plus rien qui les doive empêcher d'envoyer Ursule à la Ville. Mademoi-

selle Manon l'aura bientôt mise au-fait des usages & des modes ; elles deviendront amies, & notre union en sera plus heureuse. Nous pouvons être mariés à-peu-près-tous-deux dans le même temps, chèr Aîné. Je t'enbrasse bien tendrement.

P. S. Le P. D'Arras m'a donné la connaissace d'un bien aimable Homme nouvellement arrivé de Paris, & qui se nomme M. *Gaudet* : il est Graveur, très-habile dans son art, quoiqu'assés jeune, & fort riche ; il m'a pris en amitié, sur la recommandation du Père, qui commence, comme tu vois, à effectuer la promesse qu'il m'a faite de me produire.

XXII.me

PIERROT, à EDMOND.

[Par ignorance, j'aide à le pousser dans le précipice.]

Je te fais réponse bien-vite, mon pauvre Edmond, pour te dire ; que te voila enfin au point où je te souhaitais. Que le Seigneur bénisse nos mariages à tous-les-deux, & que nos Prétendues soient en sa sainte-garde. Et quant au bon P. Religieus, notre bonne Mère & moi nous sommes bien contens de la connaissance que tu en as faite ; & de celle qu'il t'a fait faire ; & nous crayons qu'il atti-

rera sur toi les bénédictions de Dieu; & en voila deja un bon commencement. Et quant à la chère D.lle Manon, elle doit bien t'ôter de l'esprit toute remenbrance des autres; & il m'a semblé, à moi, en lisant tes deux dernières, que j'aurais voulu que Marie-Jeanne fut un peu comme ça: mais ça n'est pas la mode ici que les Filles disent aux Garsons de si jolis petits mots, & puis ci, & puis ça, si gracieusement, qu'il me semble que mon oreille en est chatouillée. On a reçu chés nous deux mots de M. Parangon, où il mande ce qu'il a fait pour toi, & notre Père, après les avoir lus à notre Mère, nous a fait tous assenbler pour nous les lire aussi; & il m'a dit après souper de lire dans la Bible le chapitre du mariage d'Isaac avec Rébecca; & pendant que je lisais, nous avons vu qu'il essuyait ses yeus. Et puis ensuite nous avons fait la prière comme de coutume, & à la fin, il nous a donné sa bénédiction à tous, & se tournant vers Ursule, qu'il veut t'envoyer ces jours ici, il l'a chargée de te porter celle qu'il lui donnait une seconde-fois pour toi. Nous avons été tout-attendris, & nous avons pleuré de joie; & puis nous nous sommes tous embrassés, & nous avons été l'un après l'autre embrasser notre Père & notre bonne Mère. Ils ne partiront que dans huit ou quinze jours

pour aler faire la demande, à-cause de nos vendanges. Tu auras soin de venir audevant d'Ursule, que je conduirai aprèsdemain jusqu'à Saintbris. Je te dirai le reste de bouche. Nous t'aimons tous de notre cœur; aime nous de même, & sur-tout.

Ton Frère PIERROT.

XXIII.me — 10 Octobre.

M. GAUDET, à M.lle MANON.

[Voici le vrai Corrupteur d'Edmond qui paraît.]

CONVENEZ, charmante Cousine, que vous aviez besoin de mon secours? Qu'aurait fait D'Arras? les Gens de sa robe ont toujours quelques scupules. Je ne manquerai pas de me trouver à votre grand jour; mais il ne faut pas que je paraisse avant, à-cause de la belle Parangon. Le [jeu]ne-homme est son protégé, elle fait tout; elle éclairerait de-près toutes nos démarches. Je suis fort content du Prétendu; il y a de l'étofe; mais il m'a bien l'air de ces Fripons, qui ne doivent conserver de leur amour que les ailes. En honneur, vous pouvez le tromper un-peu, sans tous ces petits scrupules que vous m'avez montrés; il ne sera pas longtenps en reste. Quant au préjugé en question, j'ai déja commencé à le combatre: mais ces Gens de campagne y tiennent furieuse-

ment ! Sans cela je vous dirais, *Suivez plutôt l'amour que la prudence.* Je suis bien surpris qu'en montrant un rayon de miel à ce Jeune-affamé, il n'ait pas fait comme Jonathas : les Français ne sont aparemment pas si gourmands que les Juifs. C'était-là pourtant le *tranquilisatif* le plus sûr.... Si nous pouvions lui faire-faire quelques mois séjour à la Capitale, vous en profiteriez pour passer le tenps critique dans la retraite ; mais vous trouvez ce séjour-là trop dangereus pour la fidélité.

Papa Parangon a pris le sage parti, & son voyage est bien pensé. Les choses pressent, vous navigez entre Caribde & Scilla.

P. S. J'aprens que D'Arras a eu la bonhommie de dire mon nom à votre Prétendu : recommandez un silence absolu à ce dernier sûr vos affaires : laissez-moi le soin de lui découvrir notre parenté, quand il en sera tenps ; je le ferai de-manière à ne rien gâter.

XXIV.me

Le lendemain, 10 h. du matin.

EDMOND, à PIERROT.

[Beaus commencemens d'un côté ; porte-de-derrière ménagée de l'autre.]

URSULE est arrivée ici, mon Ami, à dix heures du matin. Au plaisir que j'ai ressenti en l'enbrassant, il ne manquait

que ta présence. Pourquoi donc n'est-ce pas toi qui l'as amenée ? Je m'attendais à te voir à Saintbris, & j'étais prêt à partir, quand Ursule & notre jeune Bertrand sont entrés chés M. Parangon : Je t'avoûrai même que j'ai été bien surpris que nos sages Parens ayent mis en route Ursule & Bertrand : qu'eussent fait ces deux Enfans, si des Mal-intentionés les avaient attaqués dans le bois de *la-Fée* (1), au fond de ce valon, où les Hommes ne passent jamais sans quelque terreur (2) ? Mais ils sont arrivés sains & saufs, dieu-merci. Mme Parangon était seule dans le salon, c'est elle qui les a reçus. Notre Ursule s'est aprochée en rougissant ; elle a demandé son Frère, sans me nommer. L'aimable Dame à laquelle elle s'adressait, n'a pas voulu jouir de son embaras ; certains traits qui nous sont communs, & qu'elle a remarqués dans ma Sœur, l'ont mise au-fait tout-d'un-coup ; elle a dit à Tiennète de m'avertir. Lorsque j'ai paru, je l'ai trouvée assise à-côté de ma bonne Maitresse, qui lui disait les choses les plus flateuses. Ursule s'est levée vivement, elle s'est jetée à mon cou,

(1) Ou *la-Fâe*, comme on prononce par corruption.

(2) Il s'y est commis plusieurs assacinats, entr'autres un dernièrement, en 1772.

& m'a enbrassé deux-fois, avant que de me dire ûn seul mot. —On voit bien (a dit en souriant M.me Parangon) que M.lle n'aime point du-tout son Frère. —Ah! Madame, a répondu bien sérieusement l'Innocente, après mon Père & ma Mère, il n'est persone au monde qui me soit aussi chèr. —Vous êtes fatiguée, mon aimable Fille a repris M.me Parangon; venez dans la chambre où vous coucherez; Tiennète, montez avec nous: (& voyant qu'Ursule regardait si je les suivais) —Il faut quitter pour un instant ce chèr Frère; nous ne tarderons pas à l'apeler—.

Un accueil si flateur pour mon sang, m'a pénétré plûs que toutes les bontés que jusqu'à présent M.me Parangon à eues pour moi. Au-bout d'une demi-heure, Tiennète est venue me dire, que je pourais monter: M.me Parangon nous a laissés ensemble, en disant qu'il falait que nous nous dîssions tous nos petits secrets. Effectivement, ma Sœur en avait à me confier que je n'attendais pas. Après m'avoir assuré de l'amitié de notre respectable Père & de notre bonne Mère, de la tienne, de celle de nos Frères & Sœurs, Ursule m'a fait part de l'entretien qu'elle venait d'avoir avec M.me Parangon, & voici comme elle me l'a raconté: —Après que nous avons été montées ici, Madame m'a

renouvelé ses caresses, & m'a témoigné que je lui avais fait un plaisir infini de venir en droiture chés elle. — *Je vous regarde* (a-t-elle ajouté) *comme un présent que le Ciel m'envoie ; c'est moi qui veut ici vous servir de mère & de sœur : accordez-moi les sentimens que vous venez de m'inspirer, & ce jour sera un des plus heureus de ma vie. J'ai le cœur sensible ; aimer est un besoins pour lui : mais une moitié du genre-humain m'est interdite, puisque je suis mariée ; & mon sexe ne m'avait encore offert que cette Fille.... Tiennète,* (a-t-elle dit en s'intérompant) *asséyez-vous auprès de nous.... Vous voyez cette Fille, elle n'est pas tout à-fait ce qu'elle paraît ; je l'estime ; c'est ma Compagne, ma consolation, ma seule Amie ; faites-en aussi la vôtre ; elle le mérite. Mais je vous avertis que nous la perdrons bientôt ; je l'aurais regrètée seule ; nous la regrèterons ensemble : mon âme n'aime à s'unir qu'à des âmes pures comme les vôtres, Filles aimables.... Ma belle Ursule, vous n'irez pas chés celles avec qui l'on se propose de vous faire vivre ;... non, vous n'irez pas ;... il faut me le promettre. Laissez-moi l'arbitre de votre sort ; que l'amitié la plus tendre en dispose... Vous êtes suprise sans-doute, de la chaleur que je montre, avant de vous connaître : je ne m'arrête pas moi-*

même à en pénétrer la cause ; il me suffit que je la sens, que je vous aime, & que je vais vous regarder comme l'égale de ma jeune Sœur Fanchète, que j'aime bien tendrement. Vous pouvez compter sur la durée de mes dispositions à votre égard... A-présent, parlez à votre tour ; j'attens que vous m'expliquiez vos sentimens-. —Je suis confuse, Madame, de tant de tant de bontés (à répondu notre Ursule) : tout mon desir est de les reconnaître, & toute mon ambition de m'en rendre digne ; vous obéir sera ma loi-. Je ne sais pas (a continué ma Sœur) ce qu'une reponse si simple a eu de charmant pour cette Dame ; elle s'est écriée, en regardant Tiennète : *Son esprit répond à ses attraits.* Elle m'a embrassée ; & sur-le-champ, elle vous a fait apeler-.

Je suis resté muet, chèr Aîné, à ce discours d'Ursule. Il me plonge dans un caos où je ne puis rien débrouiller : Tiennète estimable ! l'amie, la consolation de sa Maitresse ! Je le vois, M.me Parangon est la dupe de cette Fille : elle ignore les nouveaus égaremens de son Mari ; elle ne parlait que des anciens, lors de ces mots entrecoupées, que j'avais d'abord crus si clairs. La vertu sera-t-elle donc toujours la dupe de l'hypocrisie ! Que ma Sœur soit l'amie de M.me Parangon ; c'est un bonheur qui m'enchante ; elle n'en

peut jamais trouver une plus vertueuse, ni avoir une plus respectable Protectrice : mais être l'amie de Tiennète !... Oh ! quel abîme, que le cœur féminin ! Mais considère, je te prie, comme un malheureux panchant suffit pour nous dégrader ! Sans les faiblesses de Tiennète, Ursule devrait s'honorer d'être son Amie : Sans un goût excessif, non pour l'amour, mais pour les Femmes, M. Parangon n'aurait point de défauts essenciels : mais c'est ce goût déplacé, mal-règlé, qui l'engage dans des parties-de-table, donc M. Gaudet assure qu'il ne se soucie pas, dans la débauche du vin, & qui le porte au jeu qui l'ennuie ; c'est ce goût, mais dépravé, qui le rend insensible aux attraits de son incomparable Épouse... Oui, mon Frère, tout épris que je suis de M.lle Manon, si sa Cousine était fille, & que j'ôsasse prétendre... Mais tu m'as défendu ces idées-là. Je reviens à ce qu'elle a dit à ma Sœur

C'est avec le plus grand étonnement, que je vois que M.me Parangon ne veut pas qu'Ursule demeure avec ma Prétendue. (Il est vrai qu'elle ne sait pas en quels termes j'en suis avec M.lle Manon). Cependant, je la voudrais laisser maitresse ; & je suplie nos chèrs Père & Mère de ne s'oposer à rien de ce qu'elle paraîtra desirer. Desobliger M.me Parangon ! je crais que

j'aimerais mieux mourir... un si bon cœur! une si belle âme!... C'est aussi ce que j'ai dit à notre Sœur; il suffira qu'elle rende de fréquentes visites....

[Comme M.me Parangon ne veut pas absolument que Bertrand s'en retourne aujourd'hui, malgré la représentation que je lui ai faites qu'il avait une voiture, je n'achèverai ma Lettre que ce soir.]

à dix heures du soir.

Les Femmes sont singulières! montrez-leur de la déférence, de la soumission, ou simplement de la confiance, elle en abusent! Ce matin M. Parangon venait de partir pour la campagne, lorsque ma Sœur est arrivée (j'avais oublié de te le marquer); parconséquent il ne l'a pas vue. Étant redescendu sur les 11 heures, après t'avoir écrit, j'ai trouvé M.me Parangon dans le salon. —Nous avons là-haut, m'a-t-elle dit, la plus jolie Villageoise qui soit dans le monde: Quand elle s'est présentée, j'ai cru voir la taille dégagée des Nymphes de la Mythologie; le son harmonieus de sa voix, ses yeus modestement baissés, son embarras, la candeur qui brille dans tout ce qu'elle fait & dans tout ce qu'elle dit, m'on frapéé comme je ne le fus jamais. Les deux entretiens que nous avons eus ensemble, m'attachent à elle pour toujours. Tiennète la pare; vous alez la voir; les habits de l'aimable Ursule sont simples

& sans éclat; mais comme elle les embellit-! Je n'ai pu m'enpêcher de répondre: —Madame, ces derniers mots sont aussi ce qu'un jour on disait de vous à Tiennète. —Vous me rendez pour Ursule mes complimens... Il est une chose que je voudrais bien exiger de vous: On ignore que votre Sœur soit ici? —Exactement, Madame. —M'accorderez vous ce que je vais vous demander? —Moi, Madame! vous avez la bonté d'oublier que vous pouvez tout commander. —Edmond, vous avez été élevé au Village, & je veux craire que ce n'est pas là une des ces phrases qui ne signifient rien, comme à la Ville; ainsi je la prens au piéd de la lettre, & vous remercie. —Madame, ai-je repris, daignez vous souvenir toujours, qu'exécuter vos ordres est pour moi.... —Il ne faut pas (a-t-elle intérompu) que M. Parangon sache que votre Sœur est ici, ni qu'il la voye; il ne faut pas que persone le sache après nous, c'est-à-dire, vous, Tiennète, & moi; persone absolument. J'exige cela de vous. (J'étais tout interdit, & ne répondais rien: elle a continué:) Dès demain, elle ira chés une Tante qui m'aime tendrement: ce sera pour Ursule une nouvelle Amie, dont je ne serai point jalouse; mais je le serais de toute autre: vous m'entendez bien? Prévenez vos Parens

là-dessus : Ursule est à-moi ; elle vient d'y consentir ; elle est à moi-seule, & à vous s'entend : elle va dîner là-haut avec votre jeune Frère, & vous ici avec moi ; nous passerons l'aprèsmidi auprès d'elle ; mais je veux la dérober aux regards de toute la maison. Alez la voir un moment, & revenez vous mettre à table—.

Voila du surprenant, de l'étrange, chèr Aîné ! Moi, qui comptais que ma Sœur alait assurer mon mariage avec Mlle Manon, en gâgnant son amitié, celle de sa Mère... Mais il n'y a pas de sens ! Et-puis, je serai marié, je verrai ma Sœur, & je pourrais la cacher à ma Femme ! Il faudrait, pour cela, que nous vécussions dans une Ville inmense comme Paris. Et pourquoi tout ce mystère ? Envérité toute femme est femme, & Madame Parangon comme une autre..... Mes doigts ont tremblé, en écrivant ces derniers mots ; il me semble que je blasphème un Être plûs qu'humain. Effectivement, ce qu'elle venait de dire à Ursule, l'empire qu'elle à déja pris sur son esprit, tout cela me confond, m'étonne, & m'interdit le murmure. En entrant auprès d'Ursule, j'ai trouvé qu'elle avait les yeux rouges comme si elle venait de pleurer ; cependant elle m'a paru fort enjouée. Elle m'a dit en me prenant la main : —Mon Frère, en venant

ici, je ne pouvais contenir la joie que je ressenrais à chaque pas qui m'aprochait de toi : j'ignorais pourtant un autre bonheur qui m'attendait, & que tu m'as préparé, sans le savoir. Mon Ami, tù m'as ouvert deux cœurs qui ne sont pas difficiles à connaître... en un moment, le mien s'est trouvé à l'unisson... (Elle s'est arrêtée un-peu en me regardant : & puis elle a repris :) Edmond, tout ce que Madame vient de te dire, est raisonnable; il ne faut pas hésiter ; car je te dirai, que nous sommes bienheureus tous-deux, d'avoir trouvé une aussi vertueuse Amie... Sans elle, la Ville... ce qu'on en dit... les Hommes.... les Femmes.... tout me ferait peur—. (Et regardant notre jeune Frère) : —Va, mon chèr Bertrand, retourne au Village, & ne soit pas tenté de le quitter; tu n'aurais pas le même bonheur qu'a notre Edmond : je te suivrais, j'abadonnerais toutes les espérances qu'on me fait concevoir, si je n'avais trouvé un bon Guide, qui ne desire que l'avantage d'Edmond & le mien : la Dame d'ici est une protectrice pour moi, que j'aime déja comme ma Mère. —Est-ce un charme, me suis-je involontairement écrié ! la Sœur, le Frère, tous-deux ont les mêmes yeux, le même cœur—! .... Tiennète était derrière moi; elle á servi, & s'est mis à table avec Ursule &

notre Bertrand, en m'avertiſſant que l'on commençait à dîner dans la ſalle. J'y ſuis deſcendu.

Dès que mes Camarades ont eu repris leurs occupations, Madame Parangon m'a conduit auprès de ma Sœur. Nous y étions à-peine, que Tiennète eſt montée nous dire, que M.lle Manon venait d'entrer. M.me Parangon ſ'eſt troublée; Urſule a rougi; elles ſe ſont regardées. Après un moment d'indécision, la première m'a dit d'aler entretenir ſa Cousine, & de l'engager à paſſer dans le jardin, ſous le prétexte du beau tenps qu'il fait, tandis qu'elle, ma Sœur & Bertrand ſortiraient pour ſe rendre chés M.me *Canon* (c'eſt le nom de la Tante dont elle m'avait parlé) où j'irais les joindre, dès que je ſerais libre. J'ai volé auprès de ma chère Prétendue. Tu n'as point d'idée de la peine que j'ai reſſentie d'être obligé d'user de déguisement avec elle, & de lui cacher ma Sœur; ſur-tout dans de certains momens, où elle me montrait tant de tendreſſe, de confiance, d'attachement, qu'il n'y eut jamais rien de tel.... Oh! je l'aime à-présent pour la vie, mon Pierre. Elle m'a cru ſeul, & m'a la première proposé de faire un tour dans le jardin. Nous nous ſommes aſſis auprès d'un treillage, où l'on a laiſſé les plus belles grapes de muſcat.

Manon, durant notre entretien, les regardait d'un air d'envie. Elle a quitté ma main; elle ne me répondait qu'à-bâtons-rompus. Qu'avez-vous (ai-je dit en souriant)? —Ne voyez-vous pas que je les desire? —Et que desirez-vous? —Ne pas me deviner—! Elle a lancé sur les grapes un coup-d'œil vif & baissant aussitôt les yeux, je les ai vus mouillés de larmes. Je me suis levé sur-le-champ, & j'ai cueilli les plus beaux raisins, que j'ai mis dans son tablier. Elle ne pouvait cacher son air de satisfaction; à chaque grape que je lui donnais: —Encore, me disait-elle j'en veux encore-. Elle en a dévoré deux plutôt qu'elle ne les a mangées; mais elle a voulu que je reçusse de sa main chaque grain de la troisième. Pour les autres, elle ne s'en est plus souciée, & m'a prié de les ôter de devant ses yeux. Je voyais bien un peu de singularité, mais je trouvais un plaisir infini à me prêter à tout cela. Nous avons ensuite causé, comme tu vas voir.

—Mon Cousin est en campagne (m'a-t-elle dit). —Oui, il est parti ce matin. —Sait-on où il est alé? —Je l'ignore, Mademoiselle : mais Madame... (*Elle m'a vivement intérompu*). —Madame l'ignore aussi. —Que nous importe son voyage (ai-je dit en riant)? auprès de

vous,

vous, quelqu'autre chose doit-il m'occuper? —J'aime ce que vous dites-là, Edmond: mais en parlant du voyage de mon Cousin, je ne voulais vous parler que de vous: c'eſt chés vos Parens qu'eſt alé M. Parangon. Nous ſerons heureus; je commence à le craire: je n'avais pas encore ôsé me livrer à cet eſpoir: mais le ſecret que vous avez gardé, aſſure nos projets. Défiez-vous de ma Cousine: Madame Parangon eſt ſingulière, capricieuse; elle n'à que ce défaut; elle ſerait parfaite ſans lui: M. Parangon & moi nous voudrions bien que, ſ'il était poſſible, elle ne ſût notre mariage que le jour même. —Je m'y ſoumets (ai-je répondu): mais cependant pourquoi nous cacher d'elle? je ſais qu'elle vous aime? —Je le crais auſſi... mais... elle a quelquefois des idées particulières... Faut-il vous le dire? J'ai quelques torts avec elle, & je l'avoue à mon Ami... Ah! que ne vous ai-je connu plutôt!... Je vous aime ſicèrement; que le ſecret de nos cœurs ne ſoit qu'entre vous & moi; ſ'il était connu d'un Tièrs, quelqu'il ſoit,... vous m'entendez bien, quel qu'il ſoit,... vous me perdriez... Dans quelques jours, nous ferons tout l'un pour l'autre; & vous ſentez que ſous ce point-de-vue, il n'eſt perſone au monde que vos intérêts touchent comme moi

Ainsi, crayez à l'amour pur, héroïque; mais ne crayez pas à l'amitié desintéressée. —Puisque je vous adore, ma belle Maitresse, d'où-vient tous ces discours, qui portent le trouble dans mon esprit? —Que ce baiser le dissipe. Edmond! ah si votre cœur était comme le mien, un mot pourrait nous assurer à-toujours notre estime mutuelle... Mais vous n'avez pas assés vécu. Ne pourra-t-on donc jamais trouver dans le même Objet, votre innocente candeur, & l'exemption des préjugés.... fondés, je le veux bien;... mais fondés... fondés sur des chimères, après tout, quand... Infortunée! —Vous, infortunée! vous qui me rendez si heureus, vous ne le seriez pas!... chère Manon!... —Il faut vous l'avouer, Monsieur, vous n'avez pas le premier remué ce cœur qui vous adore uniquement aujourd'hui. —Mais vous m'aimez? —Plûs que ma vie. —Autrefois, avant de sortir de mon Endrait, cet aveu m'aurait peiné; mais aujourd'hui, dès que vous m'aimez *uniquement*, c'est tout ce que je veus. —Quel heureus augure?... Vous ne seriez donc pas jalous, de ce que... un attachement (bien différent de celui que j'ai pour vous).... —Depuis que vous m'aimez? —Je serais une indigne. —Non. Puisque vous m'aimez seul aujourd'hui, je me trouve

le plus heureus des hommes. —Eh-bien, mon chèr Amant; plus de secrets pour vous ;... je veux ne vous devoir qu'à vous-même: aprenez ... mais auparavant, vous alez recevoir un serment que je ne violerai jamais: Je jure... Ah! quand le voîle sera déchiré..., m'aimerez vous encore? —Je vous le jure à mon tour (ai-je répondu) par ce qu'il y a de plus sacré. —C'en est fait—, (a-t-elle repris)...

En ai-je dû croire mes yeux, chèr Frère? Manon, la fière Manon m'a paru vouloir se mettre à mes genous! Je n'ai vu ce mouvement que comme l'éclair; je l'ai retenue dans mes bras; je l'ai mise sur un banc de gason; & j'ai pris une posture faite pour moi, non pour elle. Ses bras se sont enlacés autour de mon cou: —Tu m'aimes, m'a-t-elle dit: répète-le moi sans-cesse: à-force de l'entendre, je me persuaderai peut-être... mon Épous,... sois mon Ami,... un Ami tendre, indulgent: pardonne une erreur ... que j'abhore—...

Nous en étions-là, quand nous avons entendu marcher du côté de la porte. Je me suis levé; j'ai vu le P. D'Arras, qui s'avançait du côté du treillage. Il était venu de Saintbris tout-exprès pour nous voir. Manon & moi nous avons été à sa rencontre. Il a paru charmé de nous trouver ensemble. Je crais que M. Pa-

rangon, en passant, lui aura fait part de notre mariage, sous le sceau du secret; car il nous a donné de très-belles instructions sur les devoirs des Époux. La manière dont nous l'écoutions lui a paru d'un bon augure; il a glissé quelques louanges fort délicates à Mademoiselle Manon; elle en rougissait néanmoins avec grâce, & pour me cacher son trouble, elle m'a prié d'aler lui cueillir une fleur fort belle pour la saison, qui subsistait encore à quelque distance. Je ne sais ce qu'elle a demandé au bon Père; mais comme je me raprochais, j'ai entendû qu'il lui répondait: *Il ne le faut pas absolument.* Ce sera quelques cas-de-conscience qu'il décidait. Manon m'a quité presqu'aussitôt; le bon Religieus est alé à vêpres, & moi j'ai couru chés la Tante de Madame Parangon.

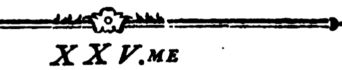
J'ai trouvé ma Sœur & sa nouvelle Protectrice seules d'un côté, Bertrand avec la bonne Dame Canon de l'autre, qui s'entretenaient paisiblement. On m'a dit que j'avais fait attendre longtemps. J'ai répondu que le P. D'Arras était venu nous joindre dans le jardin. Cette réponse a paru satisfaire. —Eh-bien, mon chèr Edmond, m'a dit la bonne Dame Canon, comment vont les progrès? —Ils sont lents, Madame. —Pas en tout, mon Enfant: mais prenez garde au pot-au-

noir ! chacun a ses vues : *Quand le Chat a méfait, il met de la cendre dessus. Le Moineau fait son nid dans ceux des Hirondelles. Le Coucou pond son œuf dans le nid de la Verdière. Qui nous flate, nous veut tromper. La défiance est mère de sûreté.* M'entendez-vous ? —Très parfaitement, Madame ; tout ce que vous dites-là est bien vrai ; car ce sont des Proverbes. —Écoutez ma Nièce, c'est une brave Femme ; entendez-vous ? écoutez-la... Ma-foi oui ! à dix-huit aus, un Garson comme vous s'aler brider ! Il fait beau voir marier les Enfans ! Alez, Femme est marchandise trompeuse : *Qui n'en a point, s'en point ; & qui en prend s'en repent.* J'ai été Femme (car on ne l'est plus à mon âge), & je les connais ; elles vous *gourent* ces pauvres Hommes ! Hum ! les Serpens ! Tenez, j'en ai connu, & j'en connais encore-... Heureusement, Madame Parangon & ma Sœur l'ont intérompue en s'aprochant, sans quoi j'alais encore essuyer un déluge de Proverbes. Il paraît que le secret de mon mariage a transpiré, qu'on en a bien parlé depuis l'arrivée d'Ursule, & qu'on le desaprouve. Ce qui me console, c'est que notre Sœur ignore qu'il doit se faire si promptement. Cependant j'éprouve une peine bien sensible, c'est que Madame Paran-

gon voit que je déguise avec elle. Cette penſée-là me tourmente. Cependant j'attendrai le retour de M. Parangon, avant que de rien hasarder.

Voila bien des nouvelles, mon chèr Pierrot; & nous ne ſommes pas aubout. Je prévois des tracaſſeries. Mais je ſuis bien décidé.

P.S. Urſule eſt reſtée chés Madame Canon, où Mme Parangon veut qu'elle demeure.



XXV.me

EDMOND, à PIERROT.

[Fineſſe de M. Parangon.]

COMME je vois par tes Lettres, qu'on ne ſe ſert plus de nos préambules ordinaires, *Je vous écris ces lignes*, & autres; par-ainſi, je les ſuprimerai des miennes.

A-peine, mon chèr Edmond, étais-je de retour chés nous; après avoir conduit Urſule & Bertrand juſqu'au-deſſus de la coline, que nous avons vu arriver ton Maître, le bon M. Parangon, qui eſt venu lui-même pour preſſer notre Père & notre Mère, de partir dès demain avec lui, à l'effet d'accomplir ton alliance avec Mademoiselle Manon: Vous aurez un ban dimanche, & diſpenſe des deux autres, pour être mariés de mardi en-huit. Et c'eſt ce qui fait, mon chèr Frère, qu'à leur inſu je

t'envoye celle-ci par Georget, afin que tu les surprennes, en alant au-devant d'eux, jusqu'aux bois. Notre Père sera à cheval, & notre Mère sera sur sa monture ordinaire; car les chevaux qui ont mené Ursule dans la voiture couverte seraient trop fatigués, n'arrivant que ce soir; si-bien que notre Mère pourrait être incomodée durant quatre lieues qu'il y a sans villages, si je n'y avais pourvu: je te dirai donc que j'ai fait faire un berceau de coudriers & de jeunes charmes, avec des branches de vignes garnies de fruits que j'ai coupées; & ce berceau est à la corne bois de la *Provenchère*, tout-justement à l'endrait jusqu'auquel je te reconduisis, quand tu fus demeurer à la Ville: car du-depuis, cet endrait-là m'a toujours causé comme un attendrissement qui me fait peine & plaisir tout-à-la-fois. Demain dès le matin, j'y ferai porter une jolie petite collation; & ceux qui l'auront portée s'en-iront, dès que tu seras arrivé, par un autre chemin; & toi, tu te tiendras assis à l'entrée du berceau; & lorsque notre Père, notre Mère, & M. Parangon aprocheront, tu joueras sur ta flûte cet air que notre Mère aime tant. Ils seront bien surpris; je ferai l'étonné comme les autres; & quand ils verront tout ça, ils auront bien de la satisffaction, & ils feront dans ces pauvres campagnes un agréable repas.

Mon chèr Frère, je n'ai qu'un regret, c'eſt de ne pouvoir être témoin de ton mariage. Il faut que je gouverne la maison en l'abſence de notre Père, que je veille au vin nouveau, & que j'avance la ſemaille des blèds; nous ſommes dans le temps de l'année le plus à mènager, comme tu ſais bien; puiſque ſi on laiſſe échaper un beau jour, on n'eſt pas ſûr de le ratrapet. Mais en ma place, j'ai obtenu de Marie-Jeanne qu'elle ſerait à la noce; & ſon Père & ſa Mère l'ont bien voulu, parce que je n'y vas pas, & qu'on ne pourra faire aucun diſcours dans le pays ſur ſon compte. Tu auras auſſi tous nos Frères & Sœurs en état de faire le voyage; mais, à l'exception de Chriſtine & de Marianne, ils ne partiront que l'avant-veille de ton beau jour: notre Père a nommé nos Frères Georget & Bertrand; & outre nos Sœurs Chriſtine & Marianne, Brigite, Marthon & Claudine: il ne reſtera donc avec moi, qu'Auguſtin Nicolas, & le petit Charlot, avec Babète & la petite Cathiche, qui ſont fâchés, on ne ſaurait dire combien; ils vont flater notre Mère, ils pleurent, ils emploient toutes leurs petites manigances; ils ont même été prier M. Parangon, qui a bien voulu intercéder pour eux. Mais notre Père, de ce regard un-peu ſévère que tu connais bien, a tout-d'un-coup fait ceſ-

ſer

ser tout ce trémoussement-là ; nous irons tous reconduire notre Père & notre Mère jusqu'à mi-chemin, là tout justement où est le berceau, à l'exception de Georget, qui s'est offert à garder la maison à ma place : tu sais qu'il est la bonté même, ce pauvre Georget. S'il faut te le dire, mon Edmond, malgré leurs *justes* & leurs habits de village, je ne crais pas qu'on trouve Marie-Jeanne & nos Sœurs mal à la Ville. M. Parangon ne peut se lasser de les admirer ; il dit sur-tout qu'il se meurt d'envie de voir Ursule. Je te souhaite, mon Ami, l'acconplissement de tous tes desirs, & j'enbrasse ta chère Prétendue ; en te recomandant bien Marie-Jeanne, ainsi qu'à Ursule ; car vous savez comme elle est timide. Il ne nous manquerait rien demain, si Mlle Manon se trouvait sous le berceau ; mais cela ne serait pas proposable.

XXVI.me Le même jour que la précédente.

M. PARANGON, à M.lle MANON.

[Voici ce qu'il préparait à mon Frère.]

MA démarche a réüssi le mieux du monde & ces Bonnes-gens-ci font tout ce qu'on veut, lorsqu'ils craient voir l'intérêt de leurs Enfans. Eh-bien, petite Bou-

deuse., suis-je de parole? Il est vrai, & j'en conviens, je ne fais que renplir un devoir; mais enfin la manière & le feu que j'y mets, ne méritent-ils pas de la reconnaissance? Je n'enploierais pas ce mot, qui senble porter l'idée d'un reproche, si je ne m'apercevais depuis quelque temps d'une réserve bien fraide à mon égard. Je ne crais pas qu'une Fille aguerrie comme ma jolie Cousine, ait laissé prendre son cœur par l'Étourneau que nous engluons si bien. En tout cas, il faut que l'un n'enpêche pas l'autre; tu m'entens de reste. Un avis que je te donne, & qui n'est pas à négliger, c'est de venir audevant des Bonnes-gens; cela ne se doute pas des convenances, ils seront conblés; nous nous en enparerons, afin qu'ils ne voyent qu'en temps & lieu la fière *Junon*: ta séduisante figure achévera de les mettre dans nos filets, sans parler de ton propos mignard & de ton petit air prude qui te rend à croquer aux yeux des Gens-du-monde, mais qui subjuguera bien davantage encore des Gens de campagne. J'ai mis ordre à ce que tu fais pour dépêcher la célébration: mais le Diable est bien malin, & les Femmes encore davantage (soit dit sans t'offenser), & tu le sais pas expérience; tes charmans petits tours surpassent les plus

fins, si bien racontés par *Boccace* & *La-fontaine*. Voila ce que je crais à-propos de faire. La Maman est toujours furieuse, n'est-ce pas? Ma-foi! tant-pis pour elle! Cependant c'est une bonne-femme; elle ne fait qu'un bruit sourd, & elle dévore ses larmes devant le monde. Adieu, Poulète : mais un-peu plûs d'ouverture avec moi : un joli Poliçon n'est pas fait pour me chasser de ton cœur.

P. S. Sa sœur Ursule est à la Ville; tu l'auras vue sans-doute; on loue beaucoup ici la figure de cette *petite Ourse*; (passe-moi la mauvaise pointe sur son nom qui signifie précisément cela): on la dit la mieux des Filles d'ici, qui toutes sont fort bien.

XXVII.me

PIERROT, à EDMOND.

[Son changement commence à me fraper.]

IL n'a pas été en être que j'aye pu te dire un mot à notre rencontre; & partant j'y vas suppléer par celle-ci. Et d'abord, je commence par te témoigner ma surprise (bien agréable) d'avoir trouvé M.lle Manon sous le berceau, avec M.me sa Mère & M.lle sa Sœur : mais ce que je nè conçois guère, c'est que ces Dames n'ont pas vu notre Ursule! Quand elles l'ont dit,

je n'avais pas encore ouvert ta Lettre, que je n'ai reçue que là; & du-depuis que je l'ai lue, je ne ſuis pas moins étonné, mais d'un autre façon. Qu'eſt-c' qu' ça veut dire, & qu'eſt c' qu' c'eſt donc que M.me Parangon veut manigancer? Et toi, tu cèdes comme-ça à une Femme qui ne t'eſt de rien? Eſt-ce que ça n'aurait pas convenu qu'Urſule fût venue avec ces Dames audevant de nos Père & Mère? le jugement t'a là manqué, mon Edmond. Et-puis je t'ai trouvé l'air comme dédaigneus & nonchalant; c'était ta Prétendue qui te faisait toutes les avances. T'as pourtant vu le contentement de notre bonne Mère; comme elle la careſſait; comme elle l'a apelée ſa chère Fille; comme elle ne la pouvait laiſſer s'éloigner d'elle? T'as bien vu comme cette bonne & belle D.lle a careſſé Chriſtine & Marianne, & comme elle leur a fait de jolis conplimens; & comme notre Père l'écoutait d'un air riant & ſatiſfait, lui qui ne ſouffre pas volontiers toutes ces petites drôleries là. Quand M.lle Manon t'a demandé, pourquoi elle n'avait pas vu Urſule, qu'as-tu répondu? Un regard langoureus, voila ta réponſe; & pourtant elle s'en eſt contentée: Elle a même répondu pour toi à notre Père, qui te faisait la même demande. Sais-tu que je t'ai

trouvé bien changé? Tu ês toujours aussi franc, tes Lettres en sont la preuve; mais tu ne le parais plus tant. C'est l'influence de la Ville aparenment, & ça n'est pas ta faute. O mon Edmond, reste toujours comme je t'ai vu; ne change pas, mon Edmond; quand on est bien, on ne peut changer qu'en mal. Je suis rustique, moi, grossier; mais vertuguié, vois tu, je veux être bon frère, bon mari, bon fils, & un jour un bon père. Voila les douceurs que je débite à Marie-Jeanne. Je ne loue jamais sa figure; quand il n'y aurait point de miroirs, une Femme saurait toujours mieux que persone ce qu'elle a de joli; mais je lui prens la main, & je ne la baise pas au-moins, comme tu faisais, & je lui dis: —Marie-Jeanne, tu me parais bien soigneuse, tu seras bonne ménagère quand nous serons ensemble; tu aimes ton Père & ta Mère, tu aimeras bien ceux qui viendront de toi, & ils t'aimeront bien, & tu en feras de bons Sujets: nous serons toujours de bon accord, car tu ês douce, & je ne suis pas méchant: tout me revient en toi, Marie-Jeanne, des pieds à la tête; ce n'est pas que tu sois plus jolie qu'une autre; mais tu ês propre, & tout te va: tu ês un peu délicate pour le manger, tant-mieux, ta Famille en sera mieux nourrie: tu ne saurais voir batre un chien,

tu élèveras doucement tes Enfans, par réprimandes tempérées de bonté, & tu les engageras à bien faire par ce petit sourire gracieus que tu fais à-présent : tu ês un-peu dévote ; c'est bien fait ; je ne le suis guère, moi ; mais j'aime le Bondieu, & le prie matin & soir, pour mon Père, ma Mère, mes Frères & Sœurs, pour moi ensuite, & je ne t'oublie pas : tu n'aimes pas les Prêtres ; t'as raison ; une Femme doit *regarder ces Gens-là sans leur parler, & leur parler sans les regarder* ; ce qui veut dire, les voir à l'autel, & leur parler à confesse : si bien donc, Marie-Jeanne, que nous serons bien ensenble tous-deux—. En finissant ces paroles, je la laisse, & je la vois, quand je m'en-vas, qui me regarde tant qu'elle peut ; & si je me retourne tout-à-fait, elle baisse les yeux, & devient toute honteuse. Tout ça ne te paraîtrait plus rien, à cete heure, à toi, que tu as tâté de la friandise des Villes ; & voila comme vous rebronchez la pointe de votre sensibilité dans ce pays-là. Quant à toi, mon Edmond, ton bonheur m'a paru grand & beau ; & il ne s'agit plus que de le bien mériter ; & c'est ce que j'espère de toi. Je te prie de m'instruire de tout, & sur-tout de ces petites manigances de M.me Parangon, dont je ne vois pas le fin ; si ce n'est que je soup-

çonne Tiennète de quelque trigauderie. Songe principalement que ta Femme va être plûs pour toi que tous les Amis & que toutes les Amies du monde. J'oubliais de te dire un mot du bon P. D'Arras : Qu'il soit ton Ami, entens-tu, & pas celui de ta Femme ; quand elles sont comme Mlle Manon, ça trouble les méditations d'un Moine, quelque pieus qu'il soit ; voi-le donc chés lui, & pas chés toi : voila mon mot. Adieu, mon cher Frère, écris devant & après que tu feras marié, à

Ton bon Ami, pour la vie.

XXVIII.me 19 Octobre.

EDMOND, à PIERROT.

[Il a des pressentimens de quelque tromperie.]

DANS un violent orage, mon chèr Aîné, les branches des noyérs plantés sur la cime d'un *tertre*, sont moins agités que mon esprit & mon cœur ; des présentimens secrets m'enpêchaient déja de me livrer à la joie, lorsque je te vis sous le berceau. Il me senble que tout se fait pour moi d'une manière différente qu'aux autres mariages. Mes Parens arrivèrent vendredi ; j'eus un ban dimanche, & mardi je serai marié par dispense ! Notre Père & notre Mère ont à-peine le temps de me dire un

mot ; ils sont obsédés, soit par le P. D'Arras, soit par M. Parangon, ou par M. Gaudet. Nos Frères & Sœurs qui viennent d'arriver, sont dans une jolie maison du faubourg, apartenante à la Mère de ma Prétendue, mais où ils ne peuvent voir persone, que la Famille de M.me Palestine. Bien-plûs, je ne vois pas M.me Parangon; son Mari l'a fait partir pour la campagne; elle a enmené Ursule, & nos chèrs Père & Mère ne demandent plus à voir ni cette Dame, ni leur Fille, comme les deux premiers jours. Tiennète même est avec sa Maîtresse. Il y a quelque chose là-dessous qui m'inquiète & me trouble; dès que ma chère Manon me laisse à moi-même, je tonbe dans une mélancolie quasi insurmontable.... Faut-il te l'avouer? votre manière d'aimer à Marie-Jeanne & à toi me fait envie. Je l'ai sous les yeux en t'écrivant, cette charmante Fille, qui doit être bientôt ma sœur: Je lui dis que je t'écris...... Il faut que je l'engage à mettre un mot de sa main...... Elle ne l'ôse pas. O pudeur aimable! elle refuse un mot, quoique je l'assure qu'il donnera un nouveau prix à ma Lettre; mais ma Mère vient d'entrer, qui le lui commande: Lis donc, chèr Frère, & baise ces traits chéris:

PIERRE, excusez-moi, si je vous ôse

écrire ; mais c'est votre bonne Mère qui l'a voulu ; & je le fais par pure obéissance. Vous êtes tout seul à-présent, & vous avez toute la peine : ménagez-vous, je vous en prie ; car je sais comme vous êtes, & comme vous vous tuez de travail : votre bonne Mère n'est plus là pour voir si vous avez chaud en arrivant, pour vous donner un verre de vin, & vous faire changer : Il ne me convient peut-être pas d'en tant dire ; mais si je suis bienaise qu'on me commande de vous écrire ces lignes, c'est principalement parce que j'ai l'occasion de vous mander ça. Je vous salue, Pierre, & vous souhaite un beau temps ; car ça rend les travaux moins rudes de moitié.

*MARIE-JEANNE C****

Je trouvais, mon Ami, que le Billet serait plus doux.... Ah ! que dis-je ! dans quels termes faudrait-il qu'il fût conçu pour être plus obligeant ! on ne t'y parle que de toi !

. . . .

Le P. D'Arras est venu m'intérompre ; il nous a tous menés faire un tour de promenade ; ensuite il nous a conduits dans son Couvent, & les Femmes sont entrées dans le jardin, avec la permission du Gardien : on nous y a servi une colation. Je suis en vérité confus de toutes ses bontés. Il doit souper ce soir avec nous. Il

nous a dit mille choses à l'avantage de ma Prétendue; & nous l'écoutions tous avec bien du plaisir. En revenant, il m'a parlé en particulier; & m'a entretenu sur des choses que j'avais toujours envisagées sous un point-de-vue bien différent. Il a été question de la jalousie; il m'a cité des coutumes de certains Peuples, qui sont tout-à-fait singulières; & il assaisonait ces traits historiques de raisons si palpables, que je sentais bien que le bon-sens était pour lui, quoique cela me répugne encore un peu. (M. Gaudet, qui est très-savant, & qui a une belle Bibliothèque, m'a promis de me faire lire l'Ouvrage que citait le Père.) Durant cette conversation, & comme nous traversions le chemin de Seignelai (où est M.me Parangon avec Ursule & Tiennète) un Jeune-homme a passé près de nous: il m'a fixé d'un air de connaissance, & en s'éloignant, il s'est retourné deux ou trois-fois pour me regarder. J'ai été sur-le-point de le suivre, pour lui faire quelques questions, mais la considération que je dois au P. D'Arras m'a retenu. A notre retour, ma Prétendue est venu prendre notre Mère & nos Sœurs, & elle les a menées chés sa Mère. J'ai profité de ce moment pour achever ma Lettre, & m'entretenir avec moi-même dans la solitude; car j'ai besoin de me recueillir un-peu.

XXIX.me

Le lendemain de la précédente.

Le Même au Même.

[Il découvre la tromperie qu'on lui veut faire.]

Lis, mon Frère, lis! & si tu le peus, commande à ton indignation; pourmoi, je m'abandonne à tous les mouvemens que la rage peut inspirer...... Lis:

Lettre de m.me Parangon à Edmond.

Il n'est plus temps de dissimuler, Monsieur; le silence, dans les circonstances où je vous sais, deviendrait un crime pour moi. On vous trompe; on veut vous deshonorer: Manon (que le secret que je vous dévoile ne passe pas vos lèvres) Manon est enceinte.... elle l'est.... de mon Mari. Voila quelle est la cause d'une précipitation qui sans-doute a dû vous surprendre. L'on m'éloigne, parce que je suis instruite, & qu'on n'ignore pas combien je m'intéresse à vous: on ne demande plus Ursule, parce que ma conduite avec elle, & notre intimité fait présumer que je ne lui cache rien. Tiennète, que je fais déguiser, afin qu'elle puisse parvenir jusqu'à vous, doit vous détailler le reste: croyez cette estimable Fille; elle ne vous révèlera tout ce qu'elle sait de Manon, que parce que je le lui commande. Mais dissimulez; ne deshonorez pas ma Cousine dans l'esprit de vos

Parens ; je veux vous ſauver, & non la perdre. Je vous réserve un Parti plus avantageus, pour un temps plus convenable à votre établiſſement ; c'eſt une Jeune-perſone que vous aimerez, j'en ſuis ſûre. Que ce doux eſpoir vous tranquilise. Je vous aime, vous & votre Sœur, autant que moi-même. Portez-vous bien, mon cher Edmond. Urſule vous enbraſſe. Faites tout ce que Tiennète vous dira ; mais défiez-vous d'un M. Gaudet, cousin de Manon, qui ne ſe cacherait pas de moi, ſ'il avait des vues draites.

Mon chèr Frère ! tout-à-l'heure, quand je ſuis ſorti ſeul, le Jeune-homme que j'avais vu paſſer, & qui cherchait aparenment à ſ'introduire, m'a rèmis ce Billet. Il m'a dit de me trouver demain de grand matin à l'Arquebuse. C'eſt Tiennète, & je ne l'ai pas reconnue ! Adieu. Je t'envoie celle-ci avec celle d'hièr par le Regratier, qui part ſur-le-champ. A demain pour le reſte.

XXX.me

Le Même au Même.

[Il eſt détrompé ſur le compte de Tiennète, & reconnaît celle qu'il a vue avec ſon Maître ſous les habits de cette Fille.]

HEUREUS Aîné ! la reſpectable Marie-Jeanne te met à l'abri des périls que je viens de courir, & dont je friſſonne

encore. Hièr, à six heures, j'ai été à l'Arquebuse. J'y ai trouvé le Jeune-homme, ou plutôt Tiennète. L'air morne, l'œil égaré, je m'avançais, environé d'un nuage de honte. — Quoi! tant d'abatement pour la perte d'un Objet que vous n'aimez pas- (a dit Tiennète en m'abordant)! Je l'ai regardée avec surprise; — Non vous ne l'aimiez pas (a-t-elle repris); sa jeunesse & sa çoquèterie vous éblouissaient; voila tout. Crayez-moi, vous aimez ailleurs.... Venez qu'on vous parle en sureté; passons derrière cette double haie; nous n'y serons point intérompus...... J'ai lu dans votre cœur, Edmond; il y a longtemps que vous êtes refraidi pour moi. Vous avez conçu des soupçons injurieus: mais mon seul intérêt n'aurait jamais pu m'engager à les dissiper; à vous raconter un tissu de scélératesses & d'infamies..... Il faut prendre les choses à leur origine.

HISTOIRE de TIENNÈTE.

JE suis d'Aval*, comme vous savez. Lorsque le Père de M. Loiseau, quitta Clam** pour se fixer dans notre Ville. Il avait deux Fils & une Fille; cette dernière devint mon Amie, & fut la cause de tous les desàgrémens que j'éprouvai. En voyant tous les jours la Sœur, je ne tardai pas à devenir familière avec le Frère aîné;

Ce Jeune-homme avait reçu la meilleure éducation; il avait toujours vécu dans le grand monde, soit à Dijon, soit à Paris: malgré sa jeunesse, il était Gouverneur du Fils d'un Président de la première de ces deux Villes: son Élève mourut, & il revint à la maison paternelle. Un caractère plein de douceur, un cœur sensible, des mœurs pures le distinguaient des autres Jeunes-gens; mon Père & ma Mère l'accueillaient: mais dans le temps où nos cœurs étaient déja liés, sans que nous y eussions songé, Thérèse Loiseau eut une faiblesse deshonorante avec un Commis aux-Aides. C'était un libertin, qui s'éloigna dès qu'il sut l'état de sa crédule Amante. Vous savez comme on est dans nos petites Villes. Mes Parens, & sur-tout mon Père, me défendirent de voir qui que ce fût dans cette famille. Je l'avouerai, à ma honte, je ne me sentis pas la force d'obéir: l'on en eut chés nous quelques soupçons, & l'on se détermina, sans m'en prévenir, à me marier avec le premier qui me demanderait. Je ne voulais être à persone; mais quand j'aurais été plus disposée à la soumission, ce fut le plus haïssable des hommes qui se présenta. Je l'apris indirectement, & je resolus de fuir; non pour me donner à M. Loiseau, mais pour éviter d'être à ce

que j'abhorrais : loin d'y aplaudir, mon Amant conbatit d'abord ma résolution, & ne se rendit qu'à la nécessité.

Après avoir quitté la maison de mon Père, je demeurai huit jours dans un Village écarté, où je feignis d'être malade : j'attendais, pour en partir, le signal que M. Loiseau devait me donner, que ceux qui avaient suivi mes traces, étaient de retour. Lorsque j'arrivai dans cette Ville, j'étais inconnue à tout le monde, comme tout le monde m'y était inconnu. Je descendis à une hôtellerie obscure, dont le Maître, nommé *Tourangeot*, avait été *Tartare* (1) dans les Troupes, puis domestique de M. Parangon, qui l'avait toujours beaucoup aimé : je vous dirai même, que pour preuve singulière d'affection, il lui avait fait épouser une Servante-maîtresse, qu'il avait aimée avant son mariage. Je dis à l'Hôtesse (cette même femme qui avait apartenu à M. Parangon) que je venais pour entrer en service. Dès que j'eus fait cette ouverture, que mes habits & ma façon n'annonçaient guère, on prit avec moi un air fort libre. Le soir, je voulus me coucher de bonne-heure ; l'on me dit d'attendre un-peu, que je souperais à table-d'hôte : Je ne voyais point d'Étrangers ; ainsi j'y consen-

(1) Valet d'Officier.

tis. Mais comme on àlait ſe mettre à table, je vis entrer un Homme de la Ville, qu'on accueillit beaucoup. Il dit qu'il ſerait des nôtres, & ſa place fut à-côté de moi. Je ne tardai pas à m'apercevoir qu'on me prenait pour une jeune Avanturière; je fus pénétrée de confuſion; & dès que j'entendis commencer les propos libres, je voulus me lever, & me retirer. M. Parangon (car c'était lui) me prit entre ſes bras pour me retenir. Je me débatis avec tant de courage, que je m'échapai, & que j'évitai ſes impudentes careſſes. Jugez dans quel enbarras je me trouvais! L'Hôte & l'Hôteſſe me tournaient en ridicule ſur mes craintes & mon humeur ſauvage; ils ajoutaient groſſièrement, que je n'avais pas l'air d'avoir toujours été ſi farouche; qu'au-reſte, on ne me dirait plus rien. Je demandai ma chambre en pleurant. Je crus entrevoir que M. Parangon feſait ſigne, qu'on pouvait m'y conduire. Je tremblais dans cette maudite maison. Heureusement on m'avait donné, pour m'éclairer, une lampe remplie d'huile; je résolus de veiller toute la nuit, & de me barricader dans ma chanbre. La précaution n'était pas inutile. Sur les onze heures du ſoir, j'entendis un bruit ſourd à la ruelle de mon lit. Je reculai de frayeur: mais

ensuite

ensuite n'entendant plus rien, j'eus le courage d'y aler, pour me rassurer par mes yeux. En tirant un rideau, je me sentis saisie par des bras vigoureus, & la lampe me tomba des mains. Je poussai un cri perçant; rien n'arrêta le Misérable qui me porta sur le lit, où par les violences les plus indignes, il s'efforça d'épuiser mes forces. Dans cet instant, on frapa rudement à la porte ordinaire de la chanbre: le Brutal qui me tenait s'enfuit par la porte dérobée qui était à la ruelle. J'étais épuisée; à-peine je pouvais me mettre à mon séant. Ce fut ce qui me sauva. J'eus le temps de réfléchir. Mon premier soin fut de pousser un verrou que je trouvai à la porte secrète: ensuite, je déclarai que je n'ouvrirais à quî que ce fût, que je n'aperçusse le jour, puisque le Scélérat qui m'avait insultée venait de fuir, & que j'avais pourvu à ma sureté, en fermant les portes en dedans. On fut quelque temps sans me répondre, & je crus entendre deux Personnes qui chuchetaient: enfin l'Hôtesse éleva la voix, pour me demander, si je rêvais, ou si mes terreurs étaient réelles? elle m'exhorta sérieusement à dormir; & se retira. Il ne m'arriva rien le reste de la nuit. Le lendemain je descendis sur les huit heures, lorsque j'entendis beaucoup

de monde dans la maison. Je demandai à payer, pour changer de logis. L'Hôtesse me fit des excuses; elle me dit, que tout ce qu'on avait fait, n'avait été que pour m'éprouver, qu'elle voyait bien que j'étais honnête-fille, & que pour me faire voir qu'elle était aussi honnête-femme, & détruire les impressions fâcheuses de la nuit, elle alait me procurer une condition; ce qu'elle n'aurait pas osé faire la veille.—Et afin que vous n'ayiez aucune défiance (ajouta-t-elle), voila l'adresse; alez vous présenter à la Dame; informez-vous auparavant de sa renomée à toute la Ville, si vous voulez, & vous verrez ce qu'on vous en dira—. Je pris l'adresse, & j'eus lieu d'être satisfaite de mes informations; desorte que mon séjour dans cette maison, qui devait me perdre, fit tout le contraire. Je me présentai chés M.me Parangon; il lui falait une Fille; la conduite de son Mari venait de l'obliger à renvoyer celle qui me précédait; je convins: mais elle m'a dit depuis, qu'elle ne m'arrêta qu'en tremblant. Voila quelle est la première Partie de mon Histoire. Je passe à la seconde.

Mon étonnement ne fut pas médiocre, lorsque je servis à table, de trouver dans le Maître de la maison, ce même Bourgeois avec lequel j'avais soupé la

veille dans une taverne. Je ne savais encore rien déguiser, & dans le premier mouvement de ma frayeur, je crus devoir tout conter en particulier à ma jeune Maitresse. Cette vertueuse Femme me répondit : —Mon enfant, il faut être prudente : on ne doit pas tout dire ; vous auriez pu vous conduire ici avec sagesse, & me laisser ignorer les écarts de mon Mari : mais puisque le mal est fait, il ne s'agit plus que d'en tirer tout l'avantage que je pourrai : Je compte sur vous, Tiennète ; vous m'avez tout-d'un coup paru honnête, & mieux élevée que les Filles de vôtre état ; j'en atens plus aussi : tâchez d'être longtemps avec moi ; je n'aurais connu qu'une seule Persone pour me servir, si ... Vous êtes aimable ; j'aurai beaucoup de plaisir à vous avoir ; & je tâcherai qu'il soit réciproque—. Tant de bonté me pénétra ; je me sentis prête à lui ouvrir mon cœur ; je pris une de ses mains, je la baisai, & mes larmes coulèrent. —Ma Fille, me dit-elle, je ne fais que penser !..... serait-ce donc vous qui seriez.. Levez-vous ; un certain présentiment senble m'anoncer que vous êtes digne de mon amitié ; mais connaissons-nous auparavant toutes-deux ; la prudence le demande—. Elle me quitta, parcequ'il vint du monde. Et lorsqu'ensuite je fus seule avec

elle, cette Femme incomparable qui avait entendu parler de mon avanture, & qui m'avait à-demi reconnue, ne me fit pas une seule question pour achever de l'instruire.

Quelques jours se passèrent sans que M. Parangon parût faire attention à moi. Ce calme apparent ne dura pas. Un jour que Madame dînait chés sa Tante Canon, il vint me trouver dans l'appartement de sa Femme. Il employa d'abord les promesses les plus séduisantes, & des offres avantageuses : ensuite il me dit, que si je changeais son amour en haîne à-force de refus, je pourrais bien m'en repentir. Je répondis, que je ne craignais rien, en fesant mon devoir. Depuis qu'il était entré, j'avais toujours eu les yeux sur la porte, pour m'esquiver, & le laisser seul ; mais sa position me fermait le passage. Enfin, dans un mouvement qu'il fit, pour venir plus près de moi, je réüssis à m'échaper, & je restai dans le salon, où tout le monde passe, jusqu'au retour de Madame. Il était furieus contre moi ; car je ne voulus pas exécuter quelques ordres qu'il me donna, & qui m'exposaient à retomber entre ses mains (1). Il s'en plaignit à sa Femme, lorsqu'elle fut de retour : ma Maîtresse

(1) Il y a dans l'Original, *car je ne voulus pas aller arroser à la cave de la chicorée blanche, &c.*

feignit beaucoup d'étonement, me gronda un-peu, & le pria de me pardonner. Mais dès que nous fumes seules ; elle me dit : —Je vois tout, ma Fille, tu ês faite pour moi: ne m'aprens rien de M. Parangon ; mais, parle-moi de toi-même: Qui sont tes Parens ? Je rougis à cette question. —Crains-tu (reprit-elle) de me confier tes secrets ? —Moi, Madame ! (lui répondis-je) ah ! vous alez tout savoir. Effectivement, je lui avouai tout ce que je viens de vous raconter à vous-même. Elle blâma la hardiesse & l'inconsidération de ma démarche ; mais avec tant de réserve, que je sentis bien plûs sa bonté que mes torts. Je lui montrai une Lettre de M. Loiseau, qui devait arriver dans quelques jours, de l'aveu de ses Parens ; avec toutes les précautions nécessaires pour ne donner aucun soupçon de nôtre intelligence. —C'est dorenavant, ma Fille (me dit Mme Parangon) que tu me prouveras que tu es digne de mon estime, en ne voyant jamais ton Amant seul-à-seul ; il faut t'y engager ici-? Je n'hésitai pas à le promettre ; & je n'y ai manqué qu'une seule fois, & dans une occasion où des raisons importantes m'y obligèrent ; ce ne fut pas même une entrevue, puisque je ne lui dis qu'un mot pour l'engager à venir sur-le-champ dans

une maison où sa présence était nécessaire. M. Loiseau arriva : mon aimable Maitresse le vit, & elle aprouva mon chois : elle fit plus, elle se chargea de tranquiliser mes Parens, en leur marquant, que j'étais dans une maison honnête, dont la Maitresse devenue mon Amie, serait une caution suffisante de ma conduite, dès que cette Dame voudrait se faire connaître. J'ajoutai de ma main quelques lignes à cette Lettre; je leur demandai mille pardons de ma fausse démarche, & je leur promettais devant Dieu de ne jamais rien faire d'indigne de leur sang, & de l'éducation qu'ils m'avaient donnée. J'apris de M. Loiseau que mes Parens avaient montré cet Écrit à tout le monde, & qu'il avait beaucoup diminué l'amertume de leur douleur.

Ce fut dans ces circonstances que la mort d'un Parent fort riche, dont elle est unique héritière, obligea Madame d'aler à Paris. Dès qu'elle en eut la nouvelle, elle m'apela : —Mon Enfant, me dit-elle, il ne serait pas prudent de laisser un tendre agneau sous la dent du loup affamé : je vais partir ; comment ferons-nous ? Si je t'emmène, il en connaîtra le motif, si je te laisse, je t'expose : je voudrais bien trouver un biais pour ne point marquer de défiance, & cepen-

dant te mettre à couvert-? Elle réfléchit un moment : —Je crais l'avoir trouvé (ajouta-t-elle) ; ma Cousine Manon est une Fille sensée, quoique fort jeune, & qui sait mener lestement mon Mari, lorsqu'il s'avise de s'émanciper ; je vais l'engager à tenir ma place durant mon absence ; vous ne vous quitterez jamais, & M. Parangon n'ôsera manquer ni à l'une ni à l'autre.... Je mènagerai tout par-là.... Oui (-poursuivit-elle), ce parti est le seul raisonable ; me voila presque tranquile. Manon est un-peu haute ; tu pourras avoir quelque chose à souffrir.... Je lui dirais bien deux mots ; mais gardons nous-mêmes notre secret ; dans la position où tu ès, les bonnes-façons trop marquées seraient dangereuses, parcequ'elles feraient faire attention à toi-. Tout s'exécuta comme Madame l'avait projeté.

Ma respectable Amie partit. Que je la pleurai !... Mademoiselle Manon me fit passablement d'amitiés les premiers jours, & nous étions inséparables ; mais insensiblement je la vis changer, & se refraidir ; elle commença de me laisser seule, contre ses promesses à Madame. Un jour M. Parangon en profita pour me renouveler ses infâmes propositions ; il ôsa m'enfermer, & se permettre des discours

libres, qu'il me forçait d'entendre. Je ne sais à quel propos, il ala me dire, que l'Homme qui m'avait tourmentée dans l'Auberge, ne cherchait qu'à lui procurer un trionfe facile; & que si j'avais ouvert, lorsqu'on avait frapé, sous prétexte de venir à mon secours, il ne serait pas en ce moment réduit à desirer une chose dont il aurait joui dès ce jour-là. Durant ce discours, il enployait la ruse; il me disait en riant, que pour-le-coup, je ne pouvais échaper. Ma situation m'effrayai; je me défendis en desespérée; mes cris l'étonnèrent, mais ne le rebutaient pas; il s'efforça de les faire cesser par un moyen digne de lui... Il y réüssissait, & mon indignation en redoublant mes efforts, épuisait mes forces, lorsque, j'entendis M.lle Manon tout-essoufflée, qui criait d'ouvrir. M. Parançon se hâta de se remettre de son desordre. Il ouvrit M.lle Manon entra furieuse; je fondais en larmes. Elle accâbla son Cousin de reproches; elle ôsa me dire à moi-même que je venais d'avoir ce que j'avais cherché. —Non, Mademoiselle, m'écriai-je, non je ne l'ai pas plûs que je ne l'ai cherché; non, grâces au Ciel, & à vous; quoique vous me traitiez si durement, je ne vous en ai pas moins d'obligation. Mais je m'en-vais; je ne resterai

resterai pas une minute ici-.... Je descendais vivement : M.lle Manon courut après moi. Elle me représenta que j'alais faire un éclat fâcheus ; que je devais attendre M.me Parangon, & répondre à sa confiance. Elle n'eut pas de peine à me persuader, mon cœur m'en disait autant. Où trouver une Maitresse, une Amie comme Madame ? Je me retirai dans une petite chanbre, où je pleurai bien amèrement les tristes effets de ma fuite de chés mes Parens ; jusques-là je l'avais crue excusable ; mais les suites qu'elle avait eu déja, & celles qu'elle avait encore, m'en fesaient sentir toute la témérité.

» Depuis ce moment, M. Parangon ne me dit plus rien. La tranquilité renaissait dans mon cœur : les fraideurs de M.lle Manon croissaient visiblement ; j'y parus insensible ; les dédains les plus marqués succédèrent : elle s'attachait à m'avilir. Que me fesait tout cela ? Ma véritable Maitresse m'estimait ; elle daignait me l'écrire. Je ne parlais plus à M. Loiseau ; mais je le voyais, j'étais tranquile, presque sans remords. Vous arrivâtes en ce tems-là, M. Edmond : je vis en vous, dès le premier jour, un Jeune-homme estimable par ses mœurs, fait pour être l'ami de M. Loiseau & le mien. Vous aviez encore d'autres droits sur mon cœur ; c'était Madame qui avait

fait ſonder vos Parens par un Huiſſier de V···; elle vous avait vu un jour ſur le chemin de S··, que vous conduiſiez le troupeau de votre Père à la rivière pour l'y faire laver; elle fut charmée de votre converſation avec de jeunes Villageoises qui vous accompagnaient; elle ſ'informa qui vous étiez: & ſur la réponſe, elle ſouhaita de vous tirer du Village, & elle en parla à M son Père. Vous imaginez qu'elle fut bien fâchée d'être abſente lors de votre arrivée: elle m'écrivit d'avoir ſoin de vous dédomager de tout ce qu'on pourait vous faire ſouffrir; & ceci vous donne la cléf de mes procédés à votre égard. Mais d'un autre côté, votre aimable candeur fit un effet inatendu ſur M. Parangon & ſur la Cousine de Madame; (ſi pourtant ils ne vous avaient pas mandé, dans les vues qu'ils conptaient remplir aujourd'hui.) Les dedains que cette dernière vous montra, n'étaient qu'affectés; c'était une ſuite des conſeils de M. Parangon, auquel l'expérience n'avait que trop bien apris conbien les obſtacles donnent de valeur aux objets. M,lle Manon ſentit pour vous un goût naiſſant; elle ne m'en fit pas myſtère un jour de belle humeur, & me laiſſa voir qu'elle me craignait pour rivale. Je crus devoir la raſſurer. Mais quel fut l'effet de ce goût naiſſant?... Lisez ce Billet: vous reconnaiſſez la main qui l'a tracé?

Il faut une fin, charmante Cousine, aux rigueurs comme à toute autre chose : Je n'ai pas voulu te le dire ce matin, quand je l'avais si belle, depeur de voir tes beaus yeus s'armer de colère ; mais je te l'écris : & comme je vais dîner en ville, tu auras le tenps de faire tes réflexions avant mon retour. Aussi, n'est-ce pas ta faute, si cette Tiennète me distrait encore de l'adoration que je dois à tes charmes ? Tu n'avais qu'à me laisser l'autre jour, & je n'y songerais déja plus. Je crais même que ce n'est pas elle que je convoite ; c'est sa taille pincée ; cet ajustement sinple & charmant, si maussade sur les autres Filles de son acabit, si apétissant, si mignon sur elle. Prens-le, Cousine ; je t'en ai fait faire un de la même étofe que le plus joli de Tiennète, sous prétexte d'un Bal ; aye la conplaisance de le mettre ; tu effaceras cette Fille. Que tu seras mignone !... Non, petite Lutine, je n'aime que toi : ma belle indolente de Femme, avec ses dix-huit ans & ses grands yeus bêtes, ne m'a jamais inspiré la moitié de ce que je ressens pour toi : ta vivacité, tes petits transports, ta résistance, tout est enchanteur. Ah ! ma chère Manon, tu ês un trésor !.... Abjure donc cette fatale réserve, qui jusqu'à-présent a tout gâté ; ne crains plus, ma Poulète, l'épouvantail ordinaire des Filles, puisque nous avons une pièce toute prête pour raccomoder ton honneur.

si j'y fesais une brèche visible ; notre Sot est tout trouvé... Ma-foi, l'épithète ne lui convient pas ; il est neuf, mais pas sot ; il pourra l'être un-jour d'une certaine manière, lorsqu'il aura servi à nos desseins. Le plus plaisant de tout cela, c'est qu'il est le Protégé de ma Femme : Tu ês bien-sûre d'ailleurs que je ferai pour lui plûs encore que je n'ai promis, à-cause de ma charmante Cousine. Adieu ; Poupone ; je te reverrai dans trois heures, un-peu gai, mais pas plûs qu'il ne le faut pour l'amour.

(Tel était, mon pauvre Frère, le Billet que j'ai lu : c'est bien l'écriture de M. Parangon, ce l'est bien : ô infamie !...)

—Lisez cet autre (a repris Tiennète :)

Vous voulez qu'on vous passe tout, impérieus Cousin... à-condition que vous me répondrez de votre Elève & du consentement de Maman : vous savez la tourner, & vous ne vous engagerez à rien que vous ne puissiez faire. Pour vous montrer que de mon côté je ne cherche qu'à vous traiter à votre manière, je vous envoie ce Billet par le Réparateur ; le ragoût sera piquant pour vous. Quant à l'assaisonnement que vous me proposez, je m'y prête d'autant plus volontiers, que je vois jour à détruire par ce moyen la Tiennête dans l'esprit du Jeune-homme. Il ne s'agira que des précautions à prendre pour être vus d'une manière qui ne me commette pas.

(Oh! l'indigne Créature! Je suis resté muet...Je me souviens de l'avoir porté ce Billet abominable!... Tiennète a continué.)»—Voila M. Parangon & son aimable Cousine : ils sont démasqués par ces deux Billets, que Madame & moi nous nous serions bien gardées de montrer à un Jeune-homme moins prudent que vous. Mais nous avons assés conpté sur votre modération, pour craire que vous laisseriez à Madame le soin de retarder, & de rompre ensuite ce mariage. Votre Sœur sait tout; c'est elle, qui en temps & lieu doit instruire vos Parens. Permettez à-présent, qu'après vous avoir fait une question, j'achève de vous mettre au-fait? Avez-vous vu ce qu'on se proposait de vous faire voir-? J'ai répondu que je l'avais vu. —Eh! qu'avez-vous donc pensé de moi? —-Des choses (ai-je dit en rougissant) dont je vous demande pardon-. Et dans ce moment, ayant réfléchi que j'avais une montre, que je crayais venir de mon Indigne, je l'ai tirée, en m'écriant, que je l'alais briser. —Eh non, non! m'a dit Tiennète, en me retenant la main); vraiment., vous ne m'obligeriez pas!... Pour vous déterminer à la garder sans scrupule, il faut vous dire, qu'elle ne vient pas de celle que vous soupçonnez... En sortant des chés mes Parens, j'a-

vais une petite somme des présens que l'on m'avait faits depuis mon enfance; j'en ai peu dépensé : vous témoignates un jour beaucoup d'admiration pour la montre de M. Loiseau...vous êtes son ami, & j'ôse dire le mien ; je priai Madame de l'aporter pour vous... je n'en rougis pas; vous savez conbien sont purs les présens de l'amitié : & ce qui doit vous rendre celui-ci précieus, c'est que ma somme ne fit que la moitié de la valeur; une Persone digne de tout notre respectueus attachement, a fourni le reste. Mais revenons à ce que j'avais à vous dire.

»Les deux criminels Amans ne brûlèrent pas, comme ils l'auraient dû, les Billets que vous venez de lire : M. Parangon laissa le sien dans son Cabinet, avec d'autres papiers, & l'oublia : M.lle Manon lui avait remis l'autre, ou il l'avait repris. Dans le même temps, Madame m'ayant écrit de lui envoyer quelques paniers de fruit & du gibier, j'eus besoin de papiers pour arranger tout cela; j'en demandai à M. Parangon ; & dans ceus qu'il me dit de ramasser, les deux Billets se trouvèrent par-hasard. Je ne les vis pas; les paniers arrivèrent à Paris, & Madame jeta ces papiers sans les regarder : mais les Persones chés qui elle était, les virent, & lui en parlèrent en termes couverts;

ces Persones d'ailleurs ne connaissaient pas M.lle Manon, & ne se doutaient pas qu'un des deux Billets fût de celle qui gouvernait la maison. Mais, après que Madame a été de retour ici, on a cru devoir renvoyer ces Lettres. Jugez de son étonnement, quand elle a reconnu l'écriture de son Mari & de sa Cousine! De mon côté, j'avais eu divers indices d'un commerce criminel entre Monsieur & M.lle Manon; mais je ne crus pas devoir en rien témoigner à Madame. A son retour, elle a pénétré les desseins de son Mari à votre égard, par quelques conversations qu'elle a entendues à la dérobée, entre lui & Mlle Manon. Elle en a eu horreur, & ce n'est que depuis ces lumières, qu'elle ne voit plus sa Cousine de bon-œil; elle lui pardonnait presqu'une faiblesse; elle ne saurait excuser une tromperie aussi noire. Vous l'intéressez vivement, je vous l'avoue de sa part; mais lui fussiez-vous indifférent, odieux même, elle ne souffrirait jamais qu'on trompât un honnête Jeune-homme de la manière indigne dont on se proposait de le faire avec vous. Qu'un Tourangeot, une âme vile, épouse, en le sachant, la Concubine de son Maître, il avait pour le faire une raison valable aux yeux d'un homme tel que lui, l'intérêt: mais vous,

M. Edmond, que le bonheur attend, si vous ſavez le mériter, vous deviendriez le voile mépriſable dont on couvrirait une criminelle intrigue !... Non, vous ne ferez pas avili juſque-là.... Calmez votre douleur; ſèchez ces larmes, qui ne doivent être que de honte d'avoir été joué. Madame s'ocupe d'un projet qui ne vous laiſſera ni regrets, ni confuſion: une jeune-perſonne plus belle... —Serait-ce la jeune Edmée (ai-je interrompu avec émotion? —En vérité, cette aimable Fille ſerait bien capable de vous dédomager; mais, ſi j'en crais certains mots échapés à notre charmante Maitreſſe, c'eſt mieux encore. Vous ne devez pas voir ſitôt le parti qu'on vous deſtine: on compte la placer avec la chère Urſule, & ſous la conduite de M.me Canon, dans une maison eſtimable de la Capitale, où Madame eſt chérie: elles prendront-là toutes-deux, ſans danger pour leurs mœurs, ces airs aisés qui vous ont ſéduit. Madame ne prévoyait guére, lorſqu'elle vous fit cacher l'arrivée de votre Sœur, que tout dût tourner de la ſorte, & que vos Parens fuſſent ſur le point de venir: mais d'après ſon nouvel arrangement, Urſule doit ſe montrer tantôt, & Madame tâchera de le faire aprouver à votre Père & à votre Mère: elle ne ſonge qu'à votre

avantage, à tous-deux; c'eſt le but de toutes ſes démarches. Un motif puiſſant l'y détermine. —Eh! quel eſt-il? —Madame n'a point d'enfans; elle eſt preſque ſûre de n'en jamais avoir; elle vous regardera comme ſon Frère: c'eſt un parti pris, & que rien ne changera: M. Parangon vous fesait une donation conditionnelle, par le Contrat de mariage avec M.lle Manon, de la plus grande partie de ſon bien, dans le cas où il n'aurait pas d'enfans: Madame ſera plûs encore, & ſi la mort l'enlevait, vous ſeriez ſon légétaire unique, ſans que ſa famille pût & voulût ſ'en plaindre. Aimez-la donc comme une Sœur tendre; elle en a pour vous tous les ſentimens. Bien-loin d'être emportée contre ſa Couſine par la jalouſie, le plus ſincère de ſes desirs au ſujet de ſon Mari, ſerait qu'il ſ'attachât à cette Fille, puiſqu'auſſi bien elle a commencé de ſe manquer à elle-même: par-là M. Parangon mènagerait ſa ſanté, il éviterait de folles dépenſes, & toutes les ſuites du libertinage; elle-même ſe trouverait tranquile: car elle le répète ſouvent, le bonheur n'eſt plus fait pour elle; c'eſt à la ſeule tranquilité qu'elle aſpire. Je vous quitte. Modérez-vous; diſſimulez; obéiſſez à Madame: ſi tantôt quelqu'un vous

demandé, sortez, & faites tout ce que l'on vous dira-».

Eh, bien, mon Frère? ... Oh! quel coupe-gorge, que ces Villes que je commençais à tant aimer! Voila donc mon digne Maître! quelle scéleratesse!... comme ce vil Corrupteur de l'innocence tend des piéges à la simplicité!... Je veux que ma Mère, que mes Sœurs partent d'ici sur-le-champ; l'air impur qu'on y respire les souillerait; Marie-Jeanne, par un plus long séjour, y deviendrait moins digne de mon Frère. Mais que dis-je! M.me Parangon, ou plutôt la Vertu même, n'y habite-t-elle pas? O séjour des contraires, affreus caos, quand te débrouilleras-tu pour moi!...

Je t'écris en attendant qu'on soit levé. Mon ami, viens chercher nos Parens & ta Maitresse; accours; feins des malheurs; mens pour la première-fois. Ursule, qui va paraître, découvrira tout en route à notre Mère, & rompra mes indignes liens. Adieu:

FIN de la Première Partie.



LE PAYSAN PERVERTI, OU LES DANGERS DE LA VILLE;

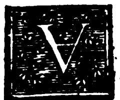
HISTOIRE récente, mise au jour d'après les véritables LETTRES des Personages.

SECONDE PARTIE.

TRENTE-UNIÈME LETTRE.

PIERROT, à EDMOND.

[Les Femmes aiment la Ville.]



VOILA notre Famille de retour ici, mon Edmond ; & une Lettre de M.me Parangon, qu'Ursule a remise ; instruit de tout nos Père & Mère : mais nous sommes d'un troublement & d'un enbarras que nous ne savons quasi cacher ; car tout le monde nous demande, si tu ês marié ; & à nos

Sœurs & à Marie Jeanne, si elles ont bien dansé à la noce ? & on répond comme on peut. Il vaut pourtant mieux encore que ça soit comme ça, qu'à dire que tu sois attrapé si vilainement. Et ne m'en crais plus, quand je te dirai quelque chose ; il falait louer ce que j'ai blâmé, & blâmer ce que j'ai loué. Nos Père & Mère sont dans le chagrin ; & si tu le veux, je vois le moment où ils seraient tout-prêts à changer d'idées, & à te reprendre chés nous : je n'attens que ta réponse pour leur en parler. A l'égard d'Ursule, ils ne veulent plus qu'elle retourne à la Ville : & il faut que M.me Parangon l'ait déja bien gâgnée, car elle ne paraît pas contente, & je ne saurais craire que la Ville lui àit plu en deux jours : au reste, il ne faudrait jurer de rien ; suivant le peu que j'en ai vu, les Villes sont le pays des Femmes, & *c'est*, comme disait un jour Messire *Antoine Foudriat* notre Curé, *l'élément qu'il leur faut* ; quand une fois elles en ont tâté, & qu'on les en retire, c'est comme le poisson qu'on jeterait hors du vivier. Pour revenir à toi, mon Edmond, comporte-toi prudenment, à-celle-fin de ne te pas faire d'ennemis : prens les conseils du bon P. D'Arras & de M. Gaudet. Ursule est discrète ; elle ne m'a rien dit à moi-même, parce qu'elle ne se doute

pas que je suis au-fait ; & nos autres Frères & Sœurs ignorent tout. Je t'embrasse d'un cœur véritablement fraternel, & desire que tu sois bientôt avec nous ; si pourtant c'est ton vouloir.

XXXII.me 1 novenbre.

EDMOND, à PIERROT.

[Voici la première Lettre où la sincérité manque en grande partie.]

NON, chèr Aîné, je ne jouirai plus du bonheur de vivre à la Canpagne : le sort en est jeté ; j'aime tout-à-la-fois la Ville, & je la déteste ;... mais je sens que je ne puis la quitter ;... c'est une chose inpossible, à-présent, & j'y suis pour toujours. En-effet, m'y vóila retenu par mille liens, tous si forts, que rien ne peut les ronpre. Si je cherche la cause de mon goût pour la Ville, je la trouve dans la politesse, plus agréable que la cordialité ; dans la grâce des manières ; nos Elégans de Campagne ne sont ici que ridicules : il résulte de-là, qu'on s'accoutume insensiblement à se mettre audessus d'eux ; il y a plûs, un Homme de Ville qui aura séjourné quelque temps au Village, senble à son retour reconaître cette supériorité des Citadins ; il paraît plus timide, moins

assuré ; jusqu'à qu'il se soit remis au courant. De-là, cette invincible répugnance que l'on voit à tous ceux qui ont goûté de la Ville, à retourner s'abâtardir à la Canpagne ; à quitter le rôle d'Homme poli des Villes, & les airs qui lui convienent, pour redescendre au titre de Canpagnard, & participer à l'ignobilité qui en est le vernis. On ne saurait craire conbien un motif si faible en aparence, retient de Jeunes-gens, sans qu'eux-mêmes se doutent que si peu de chose les détermine. Ajoutez cependant aussi, que le séjour est plus riant, les objets plus agréables ; que la faculté de penser y est plus fine, plus dévelopée: (&c'est ici un grand point, mon Ami ; car la même façon-de-penser se comunique, & dès qu'on l'a prise, on ne se plaît constament qu'avec ceux qui l'ont ; on dédaigne les autres ; on est fatigué de sa supériorité). Tu me diras, que les Gens des Villes ont plûs de méchanceté ; je te les abandonne : mais les raisons que je t'ai données sont fortifiées par une autre, qui a sa source dans le panchant le plus naturel & le plus doux ; c'est que les Femmes sont ici de belles fleurs, des espèces de syrènes enchanteresses, qui donnent des plaisirs de mille genres différens : chés nous, l'on ne sent que le physic de l'amour ; (c'est-à-

dire, les plaisirs des sens) à l'exception de quelques cœurs délicats, tels que le tien, mon Frère, on n'y connaît guère la tendresse : mais ici, le physic de l'amour & la tendresse ne sont que la centième partie des délices connus que les Femmes procurent : Il est ici des Jeunes-gens qui sont contens dès qu'ils se sont montrés, & que les Belles de la Ville les ont vu passer & repasser à la promenade : ils savent que ce plaisir est réciproque, & que celles dont ils veulent être vus, desirent de voir & de l'être : s'ils sont salués d'une jolie Femme, c'est une gloire qui gonfle leur cœur, & le remplit le plus agréablement du monde. La société du beau-sexe est ici charmante ; l'entretien des Femmes séduisant; leurs manières ont une aisance, une légèretè, tant de grâces, que le temps s'écoule auprès d'elles dans une continuelle ivresse. Tu n'as pas d'idée, mon Ami, des mouvemens qu'excitent dans le cœur d'un Homme, le sourire obligeant d'une jolie Persone, un mot, un geste de familiarité devant une foule de Rivaus, & mille autres choses que je tais, depeur que cette matière ne soit pas de ton goût. Je reviens à ton offre. Je t'en remercie comme d'une preuve d'amitié; mais je ne veus point en profiter : ne demande donc plus pour moi un retour qui

ne me rendrait pas heureus : je ne mérite quasi plus de vivre parmi vous : & si tu m'aimes autant que toute ta conduite me l'a prouvé jusqu'à ce jour, accorde moi un dédommagement que je desire avec ardeur, emploie tout pour qu'on me rende Ursule : sa présence m'est nécessaire, ses avis me seront utiles, sa société me garantira du besoin d'en chercher, & nous nous soutiendrons mutuellement.

Je me trouve assés tranquile aujourd'hui, pour te continuer le détail de tout ce que tu ignores.

Dès que Tiennète m'eut quitté, je retournai dans ma chambre, pour y réfléchir sur ce que j'alais faire. Après mille résolutions qui se détruisaient les unes les autres, je m'en tins à laisser agir M.me Parangon. A l'heure d'aler chés M.lle Manon, je m'y rendis à l'ordinaire. Je la trouvai plus tendre, plus belle, plus intéressante que jamais ; en ce moment, elle effaçait tout ce que je connaissais d'aimable. Je baissai les yeux, mon cœur palpita; je la regrètai... je regrètai qu'elle ne me parût plus digne de mon attachement. Je me dis. On est dans une joie vaine, qui tout-à-l'heure va s'évanouir comme la fumée ! Manon ! Manon !... Elle excitait au fond de mon cœur des desirs ; son indignité ne les enpêchait pas de naître ; je sentis

ſentis même un aiguillon plus vif; je ne ſais de quelle nature était ce mouvèment-là; ſans-doute il n'était pas pur, car j'en rougis l'inſtant d'après; je le reſſentis encore, & la honte le ſuivait auſſitôt. Je crais que c'eſt-là le commencement du crime; car je me diſais: Elle ne ſera pas ma femme, j'aimerais mieux mourir, que de ſouffrir qu'elle devienne ma femme; & je la desire! Voila ce qui ſe paſſait dans mon intérieur, lorſqu'elle m'aborda. Je ne lui dis pas un mot: elle m'entraîna dans une chambre particulière. —Vous êtes muet, aujourd'hui, me dit-elle en me prenant la main: regardez-moi? je vois de l'inquiétude dans vos yeux, qu'avez-vous? qu'as-tu, mon chèr Mari-? Ce qu'elle prononça d'un ton ſicareſſant, que je n'y pus tenir: mes larmes coulèrent. Oh! quelles larmes! je n'en verſai jamais d'auſſi amères. Si je ne t'euſſe rien écrit, que M.me Parangon n'eût rien ſu, je me jetais dans ſes bras, & je m'écriais, *Manon, je ſais tout & je pardonne tout.* Mais il ne dépendait plus de moi. —Qu'avez-vous, me répétait-elle? mon chèr Edmond! que vous m'effrayez! —Ah! Mademoiselle, je ſuis bien malheureus! —Ciel! —Mademoiselle, je vous aimais. —Qu'entens-je! vous ne m'aimez donc plus! —Il doit peu vous inporter,

—A moi, grand Dieu! peu m'inporter; à moi! —Mademoiselle, vous ne m'aimez pas; vous ne m'avez jamais aimé... —Arrêtez.... Qui vous l'a dit, ingrat? —Votre conduite: ma perte doit peu vous toucher:vous m'avez cruellement... Mademoiselle, que vous avais-je fait, & quel intérêt aviez-vous à accumuler l'infamie fur un Infortuné, ... fur vous-même? —Je vous laiffe dire, je vous laiffe patienment enfoncer le poignard. —Vous l'avez auparavant plongé dans mon cœur. —Ah! c'en eft trop!..... Edmond, je vous aime. Je vous aime... —Vous aliez me le prouver. —Oui, je vais vous le prouver: Je ne pouvais prévoir ce cruel entretien.... je ne pouvais prévoir... Je m'y perds!....Prenez ce papier, il ne manque que votre fignature à la minute qui eft chés le Notaire. Vous lirez enfuite cet Écrit; je devais vous le remettre aujourd'hui même, le contenu le prouve,& que je voulais tout devoir à votre générosité. Edmond, je vous fuis fidelle depuis que je vous aime: Et fi par-malheur auparavant... Mais lisez-.

J'ai lu, chèr Frère. un acte par lequel la Mère & la Sœur de Manon me donnaient tout leur bien. Enfuite j'ai décacheté le papier que je vais tranfcrire.

« QUAND tu commenceras à lire cet

humiliant aveu, celle qui le fait, qui mourra de douleur, si elle ne te peut toucher, embrassera tes genous, & cette posture lui convient. (Elle y était, chèr Pierrot; je n'ai pu l'y souffrir). Elle n'aurait pas atendu jusqu'à ce jour à t'ouvrir son cœur, à te rendre maître de tous ses secrets, si des conseils étrangers, son inexpérience, & la crainte de te perdre ne l'en eussent empêchée. Oui, chèr Amant, mon sort est entre tes mains; tu peus me donner la vie ou la mort, l'infamie ou l'honneur. Je suis perdue sans toi; avec toi, je suis heureuse (si l'on peut l'être encore, même dans les bras de ce qu'on aime, avec un cœur que le remords déchire!) cet Ecrit que je te donne, que je signe, où je vais m'avouer coupable; que ma Mère & ma Sœur ont signé comme moi, serait ou ton assurance contre des rechutes, que tu peus regarder comme inpossibles; ou le titre certain de ta vengeance, si je te donnais à l'avenir des sujets de plainte. Je te permets de le déposer entre les mains de celui de tes Frères en qui l'on dit que tu as toute confiance, cacheté cependant, afin que je ne rougisse qu'à tes yeux. O mon chèr Amant! ne me hais pas; je suis à tes genous comme une Criminelle, qui attend sa sentence, ou son absolution. Laisse-toi fléchir aux pleurs que je répans... Si

je ne t'avais pas uniquement aimé ; si ma tendresse pour toi, ne me fesait pas te préférer à mon bonheur même, ton Amante aurait pu se résoudre peut-être à chercher à te tromper. Mais elle ne peut vivre sans toi ; un Autre qui lui offrirait sa main, ne lui inspirerait que de l'éloignement. C'est toi seul qu'elle veut, ou la mort. Aye pitié de son desespoir. .. Un Autre .. ô douleur ! ô source intarissable de larmes..., Mais on n'a pas eu les prémices de son cœur ; que l'Amant qu'elle adore daigne l'en craire, tout-indigne qu'elle en est !

» Prête à m'unir à l'Homme que j'aimerai toujours, ma conscience m'oblige, malgré l'avis de mes Proches, à lui découvrir, ... qu'on a trionfé de ma vertu, & que je porte actuellement les marques de mon crime.... Mais ! s'il est assés généreus pour me le pardonner, j'espère faire en-sorte qu'un jour il aura lieu de s'en féliciter : je l'adore, il le sait ; les devoirs ordinaires d'une Femme, ne seraient pour moi qu'une recompense ; je veux les étendre audelà des bornes prescrites, & m'inposer une dépendance qui me punisse & le dédomage. Ma Mère & moi, nous voulons que cet Ecrit étende ses droits, & qu'il lui donne sur ma persone une autorité sans mesu-

re; qu'il soit le maître, dès qu'il le voudra, & sans autre motif que sa volonté, de m'obliger à vivre soit à la canpagne, dans ma ferme d'Étivé, soit dans un Couvent, en payant une pension, la plus modique qu'il se pourra, sur mon bien, que nous lui abandonnons en toute propriété. Mais s'il a l'indulgence de me souffrir auprès de lui, de me permettre de l'aimer, jamais il ne se verra d'Amante plus tendre, plus fidelle, plus soigneuse de lui plaire, & d'Épouse plus pronpte à prévenir ses moindres desirs. Je le suplie de regarder comme la première marque de mon devoûment cet écrit que je lui remets. Fait à A··· ce 22 Octobre 17··

(signé de la Mère & des deux Sœurs.)

» P. S J'attens à-présent mon sort, chèr Edmond: prononcez: mais helas! que ce soit sans rigueur ».

Aussi-tôt que j'eus achevé de lire, elle est venue dans mes bras; elle m'a pressé dans les siens; je ne savais où j'en étais: elle ne parlait pas; mais elle pleurait; je pleurais aussi, plus touché de sa douleur qu'irrité de ses torts. Je lui ai dit enfin: — Mademoiselle, je ne vous hais pas, je ne vous méprise pas; mais..... — Accâble-moi de reproches (a-t-elle intérompu); je les mérite, cher Edmond: essaye ton pouvoir, abuse-s-en, si tu le

veus, & connais jusqu'où peut aler mon amour. —M. Parangon.... —Il m'a perdue, & tu peus me sauver : il est un monstre à mes yeux, je ne le verrai jamais. —Vous m'avez raillé ; vôus m'avez fait porter un Billet.. —Je ne desavoue rién.. Chèr Amant, je n'étais pas encore changée, & cependant, ce n'était point par le motif qu'ont pu me prêter celles qui t'ont instruit (car je les devine). —Ah ! Manon, qu'il était cruel d'être moi-même le porteur. .... —Va, je te vengerai, de moi-même comme de mon Complice. Aprens que l'indigne Suborneur crait continuer... après notre union; qu'il m'aime ; que j'ai tout effacé dans son cœur, & qu'il ne me cède, que par un excès de tendresse : ce sentiment, qu'il ne crayait pas fait pour lui, il l'éprouve, & c'est la premièrefois : je m'en sers pour le maîtriser, & l'obliger à nous servir ; il le fait en enrageant, & comme ces méchans Esprits que la Puissance Divine force quelquefois d'obéir aux Justes.. Mon Ami, si tu savais comme s'opéra son infâme séduction, tu m'excuserais peut-être unpeu... Il me reste un rayon d'espoir.... si tu le veux, tu peu me rendre le cœur de ma Cousine ; elle ferait desormais ma seule Amie ; je la verrais, & jamais

son Mari. —Ma chère Manon, il n'est plus d'espérance ; vous me voyez accâblé de la douleur de vous perdre. —Non mon Ami, ton cœur n'est pas assés dur ; non... Viens, mon Amant, viens mon aimable Mari-.... Elle s'est panchée sur mon sein. Nous avons été longtenps dans les bras l'un de l'autre ; sa beauté m'y retenait ; la douceur de ses caresses rendait à mon esprit sa liberté ; il senblait qu'elle le débarrassât de l'incertitude cruelle qui le resserrait auparavant ; elle rendait à mon âme son allégresse, à mes sens leur vivacité... (O Dieu! quelle félicité je perds! me disais-je à moi-même!) que sont auprès de Manon toutes les autres Beautés, sinon de belles peintures, d'admirables statues, qu'il faudrait, comme Pygmalion (1), prier l'amour d'animer de ce feu divin qui enbellit la Beauté. —Serai-je à toi ? (m'a-t-elle dit après un long silence.) —Manon! vous êtes ma divinité ; vous vous jouez de mes irrésolutions. —Je vous aurais touché ! —Vous avez plûs fait.

(1) Pygmalion étoit un fameus Sculpteur, qui fit une Statue si belle qu'il en devint amoureus ; il pria Vénus de l'animer, & sa prière fut écoutée : c'est un trait de l'ancienne Mytologie, que je suis obligé d'étudier pour mon Art. (*Note d'Edmond lui-même.*)

—O bon Jeune homme ! ton cœur est droit, ton âme est sensible: va je n'en abuserai pas. —Abusez-en, si vous le voulez ; Manon, mes jours, mon honneur, tout est à vous. —Alons, mon charmant Ami, courons dire à ma Mère, que je te dois la vie ! Viens mon Epous- !

Nous nous sommes rendus auprès de M.me Palestine : là, différentes questions que l'on m'a faites, n'ont plus permis de douter, que je ne fusse informé de tout avant que Manon m'eût rien avoué. La Maman & les deux Filles se son regardées quelque temps en silence ; ensuite M.me Palestine m'adressant la parole, m'a dit : —Consentiriez-vous que dès ce moment on alât à l'Autel, s'il était possible ? —Tout ce que vous voudrez, (ai-je répondu) : je ne sais pas si je serai heureus, mais *elle* m'a dit qu'*elle* le serait, & c'est assés-. Les remercîmens de Manon ont été si tendres, qu'ils m'affermissaient dans ma resolution. M. Parangon s'est fait entendre ; Manon a prié sa Mère de nous garantir de sa vue. Tout a été bientôt prêt. M. Gaudet a fait les démarches avec moi, nous avons obtenu l'avancement qu'on demandait, & le P. D'Arras devait nous donner la bénédiction, de laveu & en présence du Curé : tout alait se terminer ; je souhaitais alors que ce-

lui

lui qui venait de ta part chercher nos Père & Mère n'arrivât pas. Néanmoins nos démarches & nos aprêts avaient consumé du temps, il était près de onze heures : ma Mère & mes Sœurs étaient auprès de ma Prétendue, l'on avait envoyé avertir la Famille, que des raisons inprévues obligeaient de précipiter les choses, quand un jeune Inconnu s'étant glissé jusqu'à Marie-Jeanne, l'a priée de m'avertir, dans le plus grand secret, que l'on voulait me parler. Je suis descendu sans qu'on me vît ; je m'attendais à trouver Tiennète, & j'étais bien déterminé sur ce que j'avais à lui dire ; ce n'était pas elle. —Que faites-vous, m'a-t-on dit ! alez vous achever de vous perdre ? Quoi ! l'on vous marie, malgré ce que vous savez ? Au son de sa voix, j'ai reconnu M.me Parangon. —Oh ! Madame, c'est vous ! me suis-je écrié. —Suivez-moi, a-t-elle continué ; venez m'expliquer cet inconcevable mystère : vous épousez Manon ! —Je suis plus aimé qu'elle n'est coupable : ah ! si vous la connaissiez ! —Que trop ! —Elle veut être votre amie, ne jamais revoir votre Epous. —Et elle a pu vous séduire ! —Si c'en est une, Madame, laissez-moi mon erreur, elle m'est chère ; j'aime votre Cousine ... La jeunesse ... (ah-dieu !

que l'inexpérience eſt quelquefois dangereuse !)... la jeuneſſe & les desir vous abusent ; vous crayez aimer : voila, Jeunè-homme, vous pouvez m'en craire, comme preſque tout le monde ſe prend, & ſ'en repent le lendemain : on ſ'eſt vu ; on ſ'eſt plu ; l'on crait ſe convenir ; on ſe marie : l'on ne tarde pas à ſ'apercevoir qu'on ſ'était trompé ; l'on en enrage ; mais il eſt trop tard. Friſſonnez, trenblez au ſeul nom de mariage ; frémiſſez, en ſongeant qu'elle eſt celle que vous alez vous donner pour inſéparable Conpagne.... Parlez, l'eſtimerez-vous ? —Je l'aime ; c'eſt plus qu'eſtimer. —Vous me faites pitié ! c'eſt mille-fois moins. —Madame, l'amour renferme tous les ſentimens honnêtes, obligeans.... —Eh-oui ; l'amour ; mais non ce charme produit par les avances & les careſſes d'une Coquète, qu'il vous plait de nommer de l'amour. —J'ai pour elle de la reconnaiſſance. —Fondée ? —Oui, Madame, fondée. —En-effet ; vous & moi, nous lui en devons beaucoup ; uniſſons, je vous prie, notre reconnaiſſance, elle aura des effets rares.... Eh ! rougiſſez, Edmond, non pas devant moi ; je ſuis votre Amie, mais à vos propres yeux. Auriez-vous tenu de pareils diſcours devant Urſule ? —Madame, je ne vois pas...

—Ce qui vous en aurait enpêché. Ah! mon pauvre Edmond, ſans moi, vous étiez donc perdu!.... L'on vous aime, dites-vous! l'effort eſt rare; il me ſurprend beaucoup! L'on vous donne ſon bien (je ſuis inſtruite, comme vous voyez): un ſi petit intérêt vous toucherait-il? N'eſt-il donc que ce parti d'avantageus pour vous?.... Ne voyez-vous pas qu'elle a d'abord voulu vous rendre ſa dupe; qu'elle vous a vu de trop près, & qu'elle-même eſt devenue celle de l'amour (car je ne dois pas dire la vôtre)? & vous voila pénétré!.... d'Arras (à bonne intention ſans-doute) & M. Gaudet (ſurement à. mauvaise) aident à vous pouſſer dans le précipice: je rens juſtice au premier; c'eſt par amitié pour vous; parceque, ne ſachant pas qu'on a d'autres vues plus avantageuses, il crait que vous n'avez de route à ſuivre, que celle que vous offre la fortune préſente; quant au ſecond, il ne ſerait pas plus délicat pour lui-même. Un Célibataire n'a pas l'idée d'une certaine décence de mœurs, qui n'eſt connue que des Honnêtes-gens mariés....Venons au-fait, Edmond: ſi vous étiez aimé ailleurs, & plus tendrement, & plus desintéreſſement, & par une Perſone plus digne, plus belle, plus tendre, que ſait-on? plus fortunée (mais

je n'appuie pas ſur cet article-là), que résoudriez-vous? —Madame, Manon en mourrait, ſi je l'abandonnais; voila un éclat; des Parens ici; un bruit répandu; votre famille prévenue: laiſſez-moi renplir mon ſort; je vous manquerais à vous-même. —Mon étonnement n'a point de bornes!..., Aveugle que vous êtes! M. Gaudet a dreſſé l'Ecrit qu'on vous a fait lire; il a tout dicté.... Vous ne ſerez pas le maître de vous perdre; non, vous ne le ſerez pas. Adieu. Dans un inſtant votre Sœur va vous prouver ſa tendreſſe. Elle m'a quitté. J'étais inmobile en la regardant s'éloigner; elle avait diſparu, que je crayais l'entendre & lui parler encore.......

Malgré-moi, chèr Aîné, l'on a ſu m'arracher à mon penchant. Au bout d'un quart-d'heure, Urſule a paru; elle a entretenu notre Mère. Celui que tu envoyais a fait le reſte. Nos Parens effrayés en apparence d'une bagatelle qu'on leur exagérait tout-haut après les avoir prévenus (1), ſuſpendirent la cérémonie, ils s'éloignèrent, laiſſant le feſtin préparé, le contrat ſigné, même les regîtres de Pa-

(1). Il s'agiſſait de l'incendie d'un petit apentà plein de paille, causé par l'inprudence d'un Garſon-de-charrue, qui y avait été le matin avant-jour avec une lampe.

roiſſe; le P. D'Arras, toujours prévoyant, & M. Gaudet qui l'eſt d'avantage encore, ayant engagé le Rédacteur à tenir l'Acte prêt, afin qu'on ne reſtât pas ſi longtemps à l'Eglise, vu qu'il était déja tard. En une heure, toute cette nombreuse aſſemblée ſ'eſt diſſipé comme un nuage léger, & ton Frère ſ'eſt trouvé ſeul avec Manon.... La prudence abandonne quelquefois les plus Sages.... Mais j'en dis trop. Quelquefois aux jours de printemps & d'autonne, le Ciel eſt couvert de nuées volantes; tantôt la brillante lumière du ſoleil présente l'image du plus beau jour; & tantôt, obſcurcie par un nuage épais, l'on ſe crairait au triſte décenbre: tel eſt mon état.

Adieu, mon ami. M.me Parangon attend Urſule, & l'attend cette ſemaine: que je te doive la ſatiſfaction de les voir réünies.



XXXIII.me — Même jour.

MANON, à M. GAUDET.

[Elle paraît changée.]

MON Mari écrit à ſon Frère aîné, dans la vue de préparer de loin un aveu néceſſaire, comme vous nous l'avez conſeillé. J'ai maintenant une grâce à vous demander au P. D'Arras & à vous, après

néanmoins vous avoir témoigné à tous-deux la reconnaissance la plus vive ; car (& j'en conviendrai toujours) sans l'aveu & le dévoûment que vous m'avez suggérés comme dernière ressource, d'après la manière dont vous aviez disposé l'esprit de M. R** ; sans les lumières que vous m'avez données sur les démarches de ma Cousine, j'étais perdu : je vous dois davantage encore ; c'est que les sentimens que vous m'avez inspirés me sont devenus naturels ; ils règleront toujours ma conduite. Mais je vous demande une grâce : crayez que je ne vais parler que d'après la parfaite connaissance que j'ai de vos sentimens : Vous êtes un Athée (je me sers ce terme, parceque je sais qu'il ne vous offense pas) : au nom de... tout ce qui vous est chèr (car rien ne vous est sacré, voila le malheur !) n'achevez pas de détruire ce que vous apelez des préjugés, dans mon Mari ; j'ai été votre conplice ; je cesse de l'être : vous savez comme j'ai été élevée ; tôt ou tard, les bons principes reprennent le dessus ; je reconnais donc que sans les sentimens de Religion, d'honneur & de retenue, il n'est pas de bonheur : j'abjure mes égaremens ; eh ! puissent mes larmes en effacer la tache !... Je suis heureuse, mais je ne l'ai pas mérité ; c'est à moi de réparer par ma conduite

à-venir, ce que la précédente eut de coupable; j'espère que vous ne m'éconduirez pas; & je suis dans cette persuasion, avec reconnaissance, &c.

XXXIVme Réponse.

Que l'huile du méchant ne parfume pas ma tête.

CARTE blanche sur tout ce qui ne regarde que ma croyance, charmante Cousine: mais vous me feriez la plus grande injustice, si vous pensiez que je suis sans moeurs. J'ai trente-deux ans, & l'on est formé à cet âge. Connaissez-vous quelques travers où j'aye donné? Vous savez comme je pense sur votre sexe; je le crains, je le fuis, & l'adore: la présence des Femmes est un feu bienfesant qui m'échauffe & me réjouit; mais j'en reste à la distance convenable pour n'éprouver qu'une douce chaleur, & je serais bien fâché qu'on me contraignît à le tenir dans le creus de la main, comme en autre *Scévola*. De ce qu'on nomme amour, je n'estime que le physic, dans la modération convenable. Il n'en est pas de-même de l'amitié; c'est un sentiment dont je suis plus avide que l'Hydropique de la boisson prohibée; & je ne sais quel charme naïf répandu sur la figure & dans toutes les manières d'Edmond, m'attire vers lui;

je l'aime, & j'avoue que vous devez des actions-de-grâce à mon exenption de préjugés ; car sans cela, vous ne tiendriez rien, & je l'aurais servi contre vous. Le P. D'Arras pense comme moi sur le conpte de cet aimable Jeune-homme, & il est enchanté de me trouver dans les mêmes dispositions que lui. Prescrivez-nous donc tout ce qu'il faudra faire pour rendre votre Mari heureus, & nous le ferons. Je vous le jure par ce que j'ai de plus chèr, par mon jeune Ami.

XXXV.me 15 novenbre.

EDMOND, à PIERROT.

[Celle-ci est un piège qu'il nous tendait.]

Y pense-t-on chés nous, mon chèr Aîné! Quoi! l'on ne fait rien dire à M.me Palestine ; l'on n'écrit rien!.... Ne falait-il pas mènager les choses, de manière qu'on amenât la rupture sans choquer ouvertement persone? Représente cela, je t'en prie, à notre chère Mère : le mal n'est pas grand encore ; on peut facilement y remédier, lorsqu'on nous renverra Ursule, que M.me Parangon demande avec de nouvelles instances.

C'est à qui me fera ici plus d'amitiés ; j'en reçois également de mon Maître, & de sa respectable Epouse : mais les ca-

resses du premier sont tronpeuses, & je m'en défie : ces termes ont un double sens pour moi.... Je me trouve enfin dans un état qu'on pourrait dire heureus, si je n'avais pas quelques retours.... Ils cesseront bientôt, & quand je n'aurai plus devant les yeus les marques de ma honte,... je serai plus content que je ne l'aurais espéré.

M.lle Manon a quitté sa maison pour six mois ; elle est dans une Communauté dont la Supérieure est sa Parente ; sa Mère & sa sœur l'y ont accompagnée. Que nos chèrs Parens leur écrivent une Lettre honnête, qui marque simplement de l'estime, sans parler de mariage en aucune façon, & qu'on en charge Ursule : qu'elle arrive au plutard Dimanche. Je me recommande à toi pour tout cela, chèr Aîné ; te priant de me craire, pour toi & pour tous nos Frères & Sœurs, renpli de la plus vive amitié.

P. S. Tu vas trouver dans la feuille ci-incluse, l'Histoire de la séduction de M.lle Manon ; & je crais qu'après que tu l'auras lue, cette infortunée Demoiselle te paraîtra un peu plus excusable : elle l'avait écrite pour me la donner aulieu d'un autre papier que lui dicta son cousin M. Gaudet, & qu'elle me remit le jour que tout s'est découvert.

« MON CHÈR MARI : Jusqu'à l'âge de seize ans, je n'avais guère songé qu'il y eût des Êtres d'un sexe différent du mien. Je ne voyais d'aimable que mon cousin Gaudet ; mais j'étais encore trop jeune lorsqu'il quitta la Ville ; & vous savez que lorsqu'il y est revenu, je n'avais plus de chois à faire. Parvenue à ce période de ma vie, où les passions se dévelopent, je tombai dans une inquiétude & dans un dégoût de mes amusèmens ordinaires, qui me les fit trouver insuportables. Je ne savais à quoi attribuer cet état de langueur de l'âme. Toute l'obser-vation que je fis, c'est que lorsque je me trouvais dans des cercles où il y avait beaucoup de Jeunes-gens, mon tourment était comme suspendu. Cependant aucun Jeune-homme ne me fixait en particulier ; ils m'intéressaient tous également ; de-sorte que c'était moins tel homme dont la présence me fesait plaisir, qu'un inf-tinct qui me portait vers les hommes en-général. (J'étais dans cette situation quand je vous vis à V*** ; ce fut moi qui vous donnai un petit coup sur la joue, pous-sée par je ne sais quelle envie de vous engager à jeter les yeux sur moi). Les Jeunes-gens de la Ville d'A**** sont peut-être les moins aimables qu'il y ait au monde. Grossiers, vains, inpertinens, in-

discrets, sensuels, aimant la table & le vin; il faut, pour s'en accomoder, avoir de terribles besoins physics,& n'avoir jamais rien vu qui vaille mieux. C'était le cas où je me trouvais. Cependant je ne me prévins pour aucun d'eux, & mon cœur flota durant une année entière.

» Ce fut à ce terme fatal pour moi, que ma cousine Parangon fut obligée d'aler à Paris. Elle me proposa de gouverner sa maison durant son absence. Mon innocence fut la cause de ma présonption; je ne redoutais pas le danger, parce qu'il m'était encore inconnu.

» Je renplis donc la place de ma Cousine. Son Mari, sans être trop séduisant, était pourtant bien dangereus pour une Jeune-persone de mon caractère. Il avait environ trente-six ans : c'est l'âge de la maturité : il a de l'esprit, l'usage du monde; un goût effréné pour les Femmes, & une morale qui s'accorde à-merveilles avec tous les desordres. Tel est l'Homme entre les mains duquel tonbait une Fille sans expérience, assés jolie pour mériter qu'on cherchât à la perdre, & qui portait au fond de son cœur un ennemi secret, prêt à livrer traitreusement la place au premier Assaillant.

» Quelques semaines s'ecoulèrent de façon à me donner toute la sécurité pos-

ſible, ſuposé que j'euſſe eu de la méfiance; mais je n'en avais pas, & je regardais les avis que ma Cousine m'avait donnés avant ſon départ, comme les craintes chimériques d'une Jeune-femme qui paſſait dans le monde pour une Prude achevée: d'ailleurs, ſon âge, qui ne ſurpaſſait le mien que d'une année, ne m'inſpirait pas beaucoup de déférence pour ſes conſeils. Hélas! j'ignorais alors la différence que met entre des Perſones égales en aparence, une âme forte, & le goût de la vertu.

»Environ au bout d'un mois & demi, M. Parangon devint plus aſſidu auprès de moi; ſes diſcours étaient obligeans, & quelquefois flateurs: il tâcha d'exciter le feu qui couvait dans mon ſein, par des lectures voluptueuses; il me fit lire le *Tombeau Philosophique*, le *Sopha*, quelques Romans de M.me *De-Villedieu*, où l'on voit des Femmes mariées écouter & favoriser des Amans; enfin, il ſéduisit à-la fois fois mon eſprit & mon cœur. Mais ce n'était pas encore aſſés pour trionfer de ma vertu & vaincre les préjugés d'une bonne éducation: pour détruire l'une & les autres, il me procura des livres inpies: le premier fut *la P.* de M. de *V*·····, qui ne fesait que de paraître pour-lors. On ne ſaurait donner un poison plus agréable à

prendre : cet Ouvrage, qui ſans doute eſt un chéf-d'œuvre en ſon genre, captiva d'abord mon eſprit par le charme des vers, & finit par m'inſpirer du mépris pour les ſaintes vérités de la Religion. A l'apui de ce livre dangereus, vinrent le *Chriſtianiſme dévoilé*; le *Dîner du Comte de Boulainvilliers*; la *Contagion ſacrée*; l'*Eſſai ſur les Préjugés*; *Bolinbroke*; les *Lettres ſur les Miracles*; *la Confeſſion-de-Foi-des Théïſtes*, & quelques autres Ouvrages de la même trenpe. Mais en-même-temps que M. Parangon m'éclairait, ſelon lui, il ſongeait à porter dans mon cœur une corruption, qui me fît desirer que ce que je trouvais dans ces livres dannables fût la vérité. En-conſéquence il me donait à lire tout ce que la lubricité a dicté de plus infame. Je n'avais jamais entendu parler de mauvais livres; je prenais ſans défiance tous ceux qu'il me donait, & je les lus d'abord par curiosité, bientôt par goût; enfin, j'en demandai moi-même.

» Ce fut alors que M. Parangon crut pouvoir hasarder quelques diſcours. Je le reçus comme il le méritait; la corruption de mon cœur n'était encore que *théorique*, pour-ainſi-dire, & j'étais dans la pratique, auſſi réservée qu'auparavant. Mais l'on ſent bien qu'une vertu qui n'a

plus dé fondement, ne peut pas durer; insensiblement je m'accoutumai à entendre de sa part des discours beaucoup plus retenus que mes lectures: & dès qu'un de mes sens eut perdu la chasteté, qui n'était déja plus dans mon cœur, le dangereus Ennemi de ma vertu crut qu'il pourrait attaquer inpunément les autres. Je souhaiterais que ceci puisse être utile aux Jeunes-persones, & s'il était praticable de le rendre public, sous un nom suposé, je le ferais avec beaucoup de zèle. Dès qu'on vit que j'écoutais les discours, on en vint aux actions. Les entreprises ne furent d'abord qu'une sorte de badinage un-peu libre: mais insensiblement on se permettait davantage, dans la vue d'émouvoir les sens, & de les révolter contre une vertu chancelante. On joignait à cette conduite un langage flateur, capable tout-à-la fois de chatouiller ma vanité, & de me donner de la conpassion pour les maux que causaient mes charmes *inconparables*.

» Il n'était guère possible qu'une Fille de mon âge, de mon tempérament, & de ma figure, résistât à des attaques si bien conbinées. Cependant je tins-bon pendant quelque temps; ensuite je ne cédais que peu-à-peu; d'abord une liberté, puis une autre, jusqu'aux plus dé-

cisives : je m'en tins longtemps-là : mon cœur était corronpu ; je desirais moi-même de franchir la dernière barrière ; mais le danger me retenait : je savais trop ce qui pouvait résulter d'un commerce plus intime que celui qu'on avait avec moi, & la seule idée de cet accident me fesait frémir. Tant que je ne dis pas ce motif, on fut pressant ; mais avec quelque ménagement pour ce qu'on nommait mes scrupules : mais dès que j'eus lâché le mot, & fait connaître le motif qui me retenait, je fus perdue. C'est peut-être la plus grande inprudence que puisse faire une Fille, que de se mettre derrière ce faible retranchement. En-effet, quand on sut la cause de mes refus & que la vertu n'y entrait pour rien, on ne tarda pas à me parler des moyens d'éviter ce que je craignais. On n'eut garde de me proposer de ces moyens dangereus qui exposent la vie, & qui m'eussent révoltée ; on me parla de quelques autres, & j'eus le malheur, ou plutôt l'indignité de me rendre : car je ne prétens pas atténuer ma faute, en disant qu'on enploya la violence, quoique ce soit la vérité, puisque je consentis par la suite.

» Mais bientôt je m'aperçus que les précautions criminelles étaient souvent oubliées ; je tremblai ; je refusai tout-

à-fait de me prêter à ce qu'on voulait de moi. Ce fut dans ces circonstances qu'il vint chés mon Séducteur, un jeune Elève, dont l'aimable simplicité, fournit à l'Homme que mes refus desespéraient, un nouveau moyen d'en trionfer. Ce Jeune-homme était le même que j'avais vu à V···, & qui m'avait dèslors intéressé. Mon Séducteur s'était pressé de demander ce Jeune-homme à ses Parens, dans la vue sans-doute de le faire servir à ses desseins sur moi : il était d'ailleurs accoutumé à cette manœuvre. Dès que ce Jeune-homme fut chés lui, il dressa une autre batterie ; il me parla de certains Hommes qui mariaient leurs Maîtresses à des Jeunes-gens bonasses, qu'ils avantageaient. Il me vanta les Gens de Village, & le talent qu'ils avaient pour faire leur chemin dans le monde, pour peu qu'ils trouvassent quelqu'un en état de leur faire vaincre les premiers obstacles, &c. Il n'eût pas de peine à me persuader, dès qu'il m'eut fait voir celui sur lequel il avait jeté les yeux. Il me pria de le seconder : jugez avec quel plaisir je dus le faire.

» Tant que je n'eus pour l'Elève de mon Séducteur que le simple goût que m'inspirait sa beauté, je continuai mon desordre sans ménagement, & j'eus la bassesse

ſeſſe de regarder en lui, la dupe qui devait couvrir mon deshonneur. Mais bientôt il prit le ton & l'air qui nous ſubjuguent ſi aisément nous autres Femmes ; ſa figure intéreſſante & noble ſe para de toutes les grâces qui ne lui manquaient que faute d'usage ; & mon goût devint de la tendreſſe. Ce fut alors que la vertu commença de rentrer dans mon cœur avec le véritable amour. Je ne ſouffris plus mon Séducteur qu'avec répugnance, avec dégoût, & bientôt j'en eus horreur. Je ne pouvais cependant encore m'en débarraſſer : que j'étais punie ! & quel ſuplice, que celui d'aimer, avec paſſion, & d'être forcée de ſe livrer.... Non, je ne crais pas qu'il en ſoit de plus cruel. Ce fut dans ces circonſtances que la ſituation que je redoutais ſi fort ſe découvrit. J'en pris occasion d'interdire les familiarités à mon Séducteur, & je cherchai toutes les occasions imaginables d'amener mon Amant à prendre avec moi ces mêmes familiarités. Je ne pus y réuſſir, & j'en étais dépitée. Mon Séducteur en ſouffrit. Voyant qu'il n'avait plus rien à eſpérer, que je ne fuſſe tranquile, il travailla de tout ſon pouvoir à conclure le mariage qu'il avait projeté.

» Plûs je voyais mon Amant, & plûs je m'attachais : dans le fond de mon cœur,

je lui jurai de l'aimer uniquement. C'est ce qui m'enpêchait de mourir de honte de la tronperie que j'alais lui faire : Je me proposais de la réparer si-bien, en le rendant heureus après notre mariage, que ma faute fût un bonheur pour lui.... Hélas! cet espoir si flateur est-il perdu pour jamais! ou plutôt....................»

Elle en est restée-là, chèr Aîné : Tu vois par ce récit aussi sincère que si elle l'avait fait pour son Confesseur, qu'il a été comme inpossible que cette pauvre Demoiselle ne fût pas tronpée : c'est M. Parangon qui est un misérable tentateur, & qui répondra un-jour devant Dieu de tout le mal qu'il nous a causé, à M.lle Manon & à moi.

XXXVI.me

EDMOND, au P. D'ARRAS.

[Il parle ici à découvert.]

Si *tout a réussi*, chèr Père, c'est à vous & à M. Gaudet que je le dois ; vos sages conseils & votre adresse ont sauvé mon Epouse & moi-même, sans me brouiller avec mes Parens, ni avec mes Amis, parmi lesquels M.me Parangon tiendra toujours le premier rang. Mon Père vient d'écrire la Lettre que nous demandions : ma Sœur

est avec M.me Parangon; elles sont inséparables, & leur mutuel attachement augmente le bonheur dont je jouis par vos soins. Je pense comme vous, que c'est sur la-chère Ursule qu'il faut conpter, pour faire ma paix avec tout le monde. Qui que ce soit ne soupçonne mon mariage: nous le découvrirons lorsque tout sera bien disposé. Mais, ce que je ne puis me lasser d'admirer, c'est comme les circonstances se sont réünies! tout était prêt; tout était signé! M. Gaudet précipitait le départ de mes Parens, il les troublait, au-point que M. Parangon l'a cru fou lui-même! Il jetait de côté le contrat, les regîtres, il fesait disparaître tout cela, sans affectation! Qu'il est facile de tronper la candeur, la droiture & la simplicité! que cette noble confiance m'humiliait, & comme elle me livrait aux remords! Nous alons à l'Eglise; il était une heure; persone que nos Témoins: nous pouvions parodier le mot de *Denis. Voyez comme les Dieus favorisent le manége des Fourbes!* quand je pense à tout cela, je ne saurais m'enpêcher de voir une destinée que je ne pouvais éviter. Eh! qu'aurais-je fait? Manon, il n'en faut pas douter, alait se donner la mort;... j'ai vu le poison;.... &, comme vous l'avez très-bien dit, vous & M. Gaudet, j'aurais été la cause

de ce malheur. Enfin, elle est ma Femme: c'est un secret à garder quelques années peut-être. Ma plus grande peine est de le cacher à mon premier Ami, à mon Frère; mais il le faut bien. Je vous remercie de la bonté que vous avez eue d'accepter la direction des consciences du Monastère où la Mère & les deux Filles se sont retirées: c'est une consolation pour moi, dans l'éloignement auquel j'ai voulu me condanner, de vous savoir à portée d'entretenir souvent mon Epouse. Adieu, chèr Père; servez-nous-en à tous deux.

XXXVII.me
PIERROT, à EDMOND.

[Conseils difficiles à suivre.]

ÇA est décidé, mon Edmond; notre mariage à Marie-Jeanne & à moi, se fera dans un mois; prépare-toi pour dans ce temps-là, à-celle-fin d'y venir avec Ursule: Et si M.me Parangon voulait nous en faire l'honneur, aussi-bien que M.lle Tiennète, notre Père, nôtre Mère, ma Prétendue & moi nous en aurions bien de la joie; & voici pour cet effet une Lettre de notre chèr Père, ci-incluse: de ton côté n'oublie rien pour les y engager. Je suis sûr de celle que j'épouse, mon Edmond; elle n'est pas comme les Filles de

la Ville, qui enbrassent le visage de l'un, & donnent leur main à baiser à l'autre, comme je l'ai vu sur une Estanpe chés un Chanoine d'Au**. Te voila débarrassé : songe que tu ês encore trop jeune pour penser au mariage ; attens que tu saches ton état, & laisse à ta bonne Maitresse le soin de te chercher une Femme ; car il sera moins dangereus d'en recevoir une de sa main que de celle de ton bon Maître. Oh ! le fin Matois ! comme il nous engeolait par ses beaux discours & son air benin ! Notre Père & notre Mère ne peuvent s'en taire, quand nous ne sommes que nous trois. Ta Demoiselle Manon prend le bon parti ; car il paraît qu'elle va se faire Religieuse. Et toi, mon Ami, songe à te bien conporter ; sois un sage Garson ; écoute M.me Parangon & M.lle Tiennète ; leurs paroles sont belles & bonnes ; elles ne sont que sagesse & prudence, & je m'y fie bien pour toi ; mais je me défierais de leurs yeus : sarpejeu ! sur ce qu'en disent nos Frères, comme ils sont friands ! Tiens, ils sont traîtres, sans qu'elles-mêmes le sachent. C'est tout comme avec Marie-Jeanne ; quand il arrive que quelquefois elle ne fait pas tout-à-fait à ma fantaisie ; si je veus gronder, il faut que je baisse les yeus ; car si je la regarde, me voila mou comme une

soupe : c'est un air si doux, une petite oeuillade si mignardone ! & voila que vous ne savez plus où ce que vous en êtes, & que vous dites tout justement ce qu'il ne falait pas dire. Veille sur Ursule : on voit mieux pour les autres que pour soi ; parainsi aye l'oeil à toutes ses démarches. Autre chose ne te peus mander, chèr Frère, sinon que j'ai beaucoup d'ouvrage, & que malgré ma bonne envie je ne te saurais faire de longues Lettres. J'enbrasse Ursule ; Marie-Jeanne vous salue tous-deux, & nos autres Frères & Soeurs s'y joignent.

LETTRE du Père R.., à M.me PARANGON.

MADAME,

Ie prends la liberté de vous escrire, à celle-fin de vous remercier de toutes vos bontés à l'endroit de mes Enfans, dont ie conserverai toute ma vie une très-parfaicte recognoissance : Car vous estes à l'esgard de ma Fille, Madame, ce que Noëmi fut pour Ruth; & à l'esgard de mon Fils, ce que Michol fille du Roi Saül fut pour David, laquelle le descendit par la fenestre dans une corbeille, à-celle-fin de le soustraire à ses Ennemis : C'est donc pourquoi, Madame, ie remets en vostre bonne garde, & soubs vostre protection le Frère & la Sœur, comme le sainct homme Tobie remit son Fils à l'Ange qui le devoit

conduire chez Ragüel, où il le préserva des embusches du Démon, & lui fit espouser une Femme vertueuse; vous priant d'estre envers eulx comme fut Debora à l'esgard de Balac qu'elle corrobora; & de faire aux Ennemis de leur salut, comme fit Iahël à Sisara, Général de l'Armée de Iabin, Roi de Moab, laquelle lui ficha un clou en la temple, & comme la généreuse Iudith fit à l'impie Holofernes: vous conjurant au-surplus, Madame, s'ils avoient le malheur de cheoir en quelque faulte, de les porter à se ramentevoir, & de les rapatrier avec leurs Supérieurs, commé fit la Femme deThécua, laquelle par une ingénieuse similitude, reconcilia Absalom à son père David, envoyée qu'elle avoit esté par Ioab. Ie sais, Madame, que vous avez toutes les vertus de Sara & les grâces de Rachel, laquelle plut tant à son mari Jacob, qu'il servit Laban quatorze ans pour elle: Il ne vous manque plus que d'estre favorisée du Seigneur comme Anna, laquelle prioit devant le parvis du Tabernacle qui estoit en Silo, alors que le Grand-Prestre Hély la crut yvre, & lui demanda ce qu'elle avoit, & qu'il lui prédit qu'elle auroit un Fils, lequel fut le Sainct Prophète Samuel. Ie vous souhaite la mesme bénédiction, Madame; vous priant d'agréer la prière que ie vous ôse faire, de nous honorer de vostre présence aux nopces de mon Fils aisné, qu'avec la grâce de Dieu nous alons

marier ces jours ici. Accordez-nous cette faveur, Madame, & croyez que vostre honorable assistance doublera notre ioye. C'est une Fille bonne & honneste qu'espouse mon Pierre; elle est d'advenante & gracieuse figure, & d'humeur encore plus gracieuse, & telle que ie me représente qu'était Rébecca, alorsqu'Éliézer l'amena pour espouser le ieune Isaac, fils du Patriarche Abraham son maître. Quant à vous, Madame, nous vous verrons ici comme le fleuron le plus beau de la coronne de fleurs que portera la Mariée, & telle que la Sunamite du Cantique des Cantiques, que chantoit le sage Roi Salomon. Ma Femme vous présente ses très-sincères respects, vous suppliant d'exaucer notre supplication. Et moi finissant, I'ai l'honneur d'être, avec une parfaictement respectueuse recognoissance de vos précieuses bontés, Madame,

Ce sera pour le 13 janvier.

A Sacy, ce 20 xbre 1749.

Vostre très-humble & très-obéissant serviteur E. R.

XXXVIII.me 1750.

EDMOND, à ses PÈRE & MÈRE.

[Lettre de bonne-année, & d'hypocrisie.]

MON très-chèr & très-honoré Pére, & ma très-chère & très-honorée Mère;

JE m'acquite, au comencement de cette annêe, d'un devoir qu'il m'est bien agréable

agréable de remplir, puiſqu'il ſ'agit de vous ſouhaiter un bonheur qui retonbe ſur nous. Puiſſiez-vous, très-chèr Père & très-chère Mère, paſſer tous les jours de l'année où nous alons entrer comme le moment où votre Fils vous écrit! & puiſſe votre ſatiſfaction réſulter particulièrement de la conduite de vos Enfans, & ſur-tout de la mienne, ainſi que de celle de la chère Urſule qui ſe joint à moi. Cependant, chèr Père & chère Mère, il arrive quelquefois que les Enfans, entraînés par les circonſtances, comettent des fautes auxquels le cœur & la volonté de déplaire n'ont aucune part; j'eſpère que ſi j'en ai commis, ou que ſi j'en commets de pareilles, vous aurez de l'indulgence envers votre Fils. Je me ſuis acquité ces fêtes de Noèl, des devoirs de notre ſainte Religion, pour me préparer à commencer ce nouvel an; le P. D'Arras m'a entendu. Ma Sœur en a fait autant, & ſûrement plus dignement que moi, qui fais toujours quelques fautes dont je ſuis bien-marri, mais qu'il n'eſt pas en mon pouvoir d'éviter. J'eſpère en vos bontés, & que ſi jamais j'en avais besoin pour des choses de conſéquence, vos cœurs ſeraient toujours ouverts à votre Edmond.

Il eſt des cas, chèr Père & chère Mère, où l'on ſent mieux que jamais toute

l'étendue du devoir des Enfans; c'est lorsqu'on est soi-même entré ou prêt à entrer, comme le chèr Aîné, dans les liens du mariage : on se représente alors ce qu'on souhaiterait que fissent pour nous ceux qui nous devront le jour, & d'après ce qu'on en desire, on rend le même hommage à ses Auteurs. Je ne parle pas de-la-sorte sans raison, & j'espère quelque-jour vous découvrir le fond de mon cœur.

Tout le monde d'ici à quî j'ai parlé de vous, chèr Père & très-chère Mère, vous font les plus heureus souhaits; parmi les principaux, je vous nommerai M. & M.me Parangon, M.me Palestine & ses deux Filles, sur-tout M.lle Manon, qui conserve pour vous l'attachement d'une Fille, & qui se flate d'un retour de votre part : M. Loiseau & M.lle Tiennète vous présentent leurs respects.

J'ai l'honneur d'être avec la plus profonde vénération, &c.

D'URSULE.

Je me joins à mon Frère, très-chèr Papa & très-chère Maman, pour vous souhaiter les bénédictions du Ciel, & vous demander la vôtre. Ma soumission, mon respect, ma tendresse sans bornes, c'est tout ce que je puis vous offrir : mon Frère est plus heureus; il vous envoie les choses qu'il sait que vous ai-

mez : mais quelques marques qu'il vous donne de son attachement, je suis bien sûre qu'elles sont au-dessous de ce que nous ressentons tous-deux pour vous.

Je suis avec un profond respect & un dévoûment filial, chèr Papa, &c.

XXXIX.me

EDMOND, à GAUDET.

[Sa corruption commence à se manifester, quoiqu'il marque encore des sentimens, & un bon cœur. Mais depuis le mariage qu'il a fait, & pour lequel a falu manquer de délicatesse, il marche à grands pas dans le chemin du vice. Mes Enfans, ce n'est pas sans raison que l'on avait autrefois consacré ce que nos Étourdis nomment aujourd'hui les *Préjugés ;* ils sont les sauve-gardes des mœurs, & qui les respecte, a un mur entre les crime & lui.]

ME voici dans la maison paternelle ; chèr Ami ; les plaisirs m'environent, & je m'y livre sans contrainte. Ma-foi, tu as raison, il faut jouir ; ce n'est pas manquer deReligion, que d'user des biens que Dieu nous a donnés : cette maxime, il est vrai, peut mener loin ; mais, chèr Mentor, tu joins à cet art admirable que tu as pour lever les scrupules, une prudence consommée ; ainsi je m'y abandonne, & regarde ta connaissance comme le plus grand bienfait du P. d'Arras, notre bon

Ami, & comme le plus grand bonheur que m'ait procuré mon union avec ton aimable Cousine. Sans toi, j'avais la sotise de manquer un mariage qui me rend maître de vingt-cinq-mille écus.... A-propos, est-il bien vrai que la Mère & la Sœuraînee vont prendre le voile, afin que je ne me repente pas du sacrifice que je leur ai fait ? Si elles craignent de m'incomoder; elles ont tort; je ne suis pas dur; j'aime ceux qui m'aiment; c'est à elles à se juger là-dessus; & lorsque Manon sera débarrassée du fardeau, je pense que je ne l'aimerai pas moins, que s'il ne fût jamais rien arrivé. Tes principes sont excélens, chèr Mentor, je les goûte plûs que jamais; tout cela n'est qu'idées & préjugés. Tu m'as fait connaître tant de Femmes dans le cas de la mienne, & dont pourtant les Maris sont si tranquiles! tant de Filles que leurs Amans craient des Lucréces! tant de vertus qui se perdent, & qui chaque jour renaissent de leurs cendres! qu'enverité je dois être tout consolé de mon petit malheur. C'est à toi, chèr Mentor, que je dois toute ma tranquilité.. Mais sais-tu qué tu ês bien méchant! Ma Femme ne t'aurait pas d'obligation du conseil que tu me donnes: cependant ton idée de la peine du talion est vraiment plaisante.... Je t'avais cru l'ami du *grand*

Dormeur? (c'eſt un nom que nous lui donnons entre nous, parce qu'il n'ouvre ſes rideaus qu'à onze heures.) Je te le dis, & tu me répons: —*Eſt-ce qu'il peut en avoir? Un homme né pour lui ſeul, qui ſe ſacrifie tout, qui veut tout faire ſervir à ſes plaisirs*— ... Ma-foi! le voila trait-pour-trait; je crais voir M. Parangon. Sa Femme eſt ici; elle n'a pas voulu quitter Urſule; & Tiennète y eſt avec elles. Sais-tu bien, malgré tes plaisanteries, que je trouve pour-le-coup déplacées, que mon aimable Maîtreſſe me fait craire à la vertu des Femmes!... Que voulais-tu dire, l'autre jour, avec ton rire en-deſſous, lorſque je te parlais de ſon attachement pour Urſule? Je t'avoue que je ne t'ai pas compris. Mais, quoi qu'il en ſoit, le reſpect que je reſſens pour M.me Parangon, eſt un plaisir pour moi: je n'en ai pas davantage à aimer Manon, qu'à reſpecter la vertueuse Colète C**.

Je ne diſconviendrai pas, chèr Ami, que la Fête, & la joie qui l'anime, n'aient fait quelqu'impreſſion ſur mes ſens. Et tu ne devinerais pas quel eſt le premier Objèt que l'Amour a choisi pour les remuer? une Beauté ſéduiſante; une Jeune-perſone modeſte, naïve & pure, couronnée de fleurs; ma Belleſœur enfin: non que j'aye desiré un ſeul moment d'obtenir,

quelque chose de celle qui se donne à mon Frère (la seule pensée m'en ferait horreur !) mais elle m'a plu ; mais j'avais un plaisir infini à danser avec elle, à l'entretenir. Je ne l'ai enbrassée qu'une fois, parce que j'ai senti que je le fesais avec trop d'émotion. Ne va pas répéter toutes ces folies à ma Femme : d'ailleurs ce sentiment n'a pas duré. Une Jeune-fille du pays de ma Mère (qui ne m'a pas été indifférente autrefois) invitée comme le reste de la Famille, quoique parente éloignée du côté de ma Mère, est arrivée fort tard. Le Marié l'a reçue, & m'a chargé de lui faire les honneurs. Je m'en suis acquité comme envers une ancienne Inclination. La petite Cousine est charmante ; sa taille est suelte, ses yeus sont plus tendres que vifs ; sa bouche est petite & fraîche ; toute sa figure est riante & naïve : sa gorge est à-demi-formée ; sa jambe est la plus parfaite que j'aye vue. Elle a seize ans acconplis. Son teint n'a point de roses, mais c'est une esquisse charmante, qui semble attendre que le plaisir & l'amour viennent y mettre le coloris. C'est aussi ce que je tâcherai de faire, mon bon, & fidèle Mentor. Ma foi, il aurait été à souhaiter pour Télémaque que le sien t'eût ressemblé ; M.lle Eucharis s'en fût mieux trouvée, mais non pas Antiope ! Cepen-

dant il me faut user ici de bien des précautions : tu ſens ce que j'ai à ménager ; mes Parens, mon Frère aîné ſur-tout, auprès duquel il faut que je me déguise encore longtenps ; & pardeſſus tout cela, M.me Parangon ; c'eſt elle dont je crains le plûs de perdre l'eſtime. Tout va pourtant aſſés bien, grâce à l'innocence de ma jeune Conquête, & aux reſtes d'une antique confiance, autrefois bien méritée à tous égards. A ma première, je t'inſtruirai plus amplement. Adieu, mon Papa.

X L.me

Le Même au Même.

[Celle-ci eſt une de celles que j'aurais retranchées, ſ'il ne falait pas ſuivre la gradation du vice. Il y raconte comment il a ſéduit notre Cousine.]

TOUT eſt dit, ou preſque dit, avec la petite Cousine, mon chèr Mentor : c'eſt un plaisir que ces Filles de Village ! elles ſont d'une naïveté charmante : &-puis vous en avez la fleur. *Voila le monde*, comme tu disais un-jour ; *qui perd un*, *retrouve deux*. Bien fou qui ſ'affligerait ! celui qui prendra la Jeune-perſone, ne ſera-t-il pas dans le même cas où m'a mis le grand Dormeur ? *A bon chat, bon rat ; ſauve qui peut ; j'en prendrai où j'en trouverai*. Je pourais entâſſer ici autant de proverbes que

Sancho-Pança, tous plus consolans les uns que les autres. Un bon Ami est un trésor, & tu me le prouves : nous ferons pénitence de nos fredaines quand nous serons vieus, n'est ce pas, Cousin?

Ma petite Parente a cedé avec une grâce inexprimable, comme tu vas voir. Hièr soir, lorsque tout le monde a été retiré, & que mon chèr Frère tout occupé à faire perdre à sa chaste & jolie Moitié le nom de Fille, s'enivrait, ou devait s'enivrer de plaisirs permis, j'en cherchais, moi, de défendus, en conduisant la petite Laure dans sa chanbrète. Je me suis retiré pour la laisser mettre au lit, après l'avoir priée de ne pas éteindre la chandelle, parce que je n'en avais pas d'autre. Elle s'est bien dépêchée, pour ne me pas faire trop attendre ; & lorsqu'*entre deux draps, elle eut arrangé ses apas ;* elle m'a dit, —*Mon Cousin, je suis couchée ; venez querir votre lumière*—. Je suis rentré sur-le-champ ; j'ai laissé tonber le chandelier, j'ai mis le piéd sur la mèche comme par mégarde, & j'ai paru très-fâché de cet accident : ensuite, je me suis aproché du lit de l'aimable Fille, pour lui souhaiter le bonsoir, & l'enbrasser. Un baiser, deux baisers; la petite Cousine souriait : une liberté; la petite Cousine se défendait, mais si maladraitement ! pour dérober son sein, elle livrait tout le reste... Imagine-toi

ce que je deviendrais, si l'on se doutait seulement ici d'une pareille équipée !... Aujourd'hui, la petite Persone me paraît distraite, rêveuse : la leçon qu'elle a reçue hièr l'occupe sans doute, elle mérite d'être repassée & j'espère la renouveler ce soir. Mais la voici : je te quitte un-moment : l'Amitié n'est pas si pressée que l'Amour.

. . . .

Il faut te conter la suite de mon avanture. Laure est venue timidement auprès de moi ; elle n'ôsait lever les yeus. —Qu'avez-vous, Laurote (1) ? (ai-je dit) ; vous me paraissez triste ? —Oh ! non ; c'est que je suis honteuse. —Bon, honteuse ! une jolie Fille doit-elle jamais l'être ? Venez, venez, ma petite Cousine. —Oh nenni, nenni. —Comment, nenni ! êtes vous déja changée pour moi ? —Non, mon Cousin ; mais il faudra donc m'épouser ? —Qu'à cela ne tienne ! —Votre bonne-vérité ? —Pourquoi non ? n'êtes-vous pas aimable ? ne sommes-nous pas égaus ? —Si vous me le promettez..... —Je vous le jure. (Je ne suis pas mal scélérat, comme tu vois : hem ! qu'en dis-tu ? J'ai ce-

(1) Dans le pays, on dit *Laurotè*, aulieu de *Laure*, ou *Laurète*.

pendant des remords ; cette petite vie-là ne conduit pas dans la voie étraite). —Je puis donc vous craire ? —Ah ! ma chère Laurote ! me regarderiez-vous donc comme un fourbe ? —Je ne dis pas ça. —Ai-je donné lieu à ces injuftes foupçons ! —Nenni, nenni, mon Cousin ; & je me fouviens que nous nous aimions bien dans notre jeuneffe. —Vous ne me jugez donc pas capable de vous mentir ? —Eh ! mondieu, non ! —Montrez-moi donc que vous me crayez vrai ? —Je vous le montrerai quand il vous plaira-. Je l'ai prise au mot ; elle f'eft défendue : j'ai fait fenblant de me rebuter ; des larmes perfides font tombées de mes yeus ; j'ai dit qu'elle ne m'aimait pas. L'aimable Enfant fe tuait de me raffufurer : enfin elle eft devenue douce come une pauvre petite Brebiète (1) ; & ce n'eft que de ce moment que je puis me flater de l'avoir reduite. Je ne fuis pas résolu de la quitter comme cela ; ce petit trésor m'attache ; envérité le goût qu'elle m'infpire eft fi vif, que f'il continue.... Je verrai la tournure que tout cela va prendre. Si j'alais m'en entêter ? Elle f'en retourne

(1) Il n'eft peut-être pas mal que les Jeunes-perfones lisent de ces traits, fi fréquens dans la Société.

dans trois jours ; j'aurais ſujet de me repentir de ma ſcélérateſſe ; car la noce paſſée, où la joindre ?... Le ſecret, mon Ami : c'eſt une confeſſion que je te fais, comme je la ferais au P. D'Arras, entens-tu bien ?

XLI.me

Le Même au Même.

[Mélange de bien & de mal; mais ce dernier l'emporte.]

Huit jours ſans m'écrire ! ès-tu malade, mort, enſeveli, enterré ? ou-bien la petite Couſine (1)..... Ma-foi, autant vaut, mon Papa : la petite Couſine m'a preſqu'anéanti. Je l'aime, je l'adore, j'en ſuis fou, je ne pouvais la quitter : je l'ai retenue juſqu'à ce moment. Ce qui te paraîtra ſingulier, c'eſt que mon goût pour elle ayant percé, la vertueuse M.me Parangon ſ'eſt fait un devoir de le protéger ; l'on dirait que tout Objet eſt bon, pourvu qu'il m'arrache à ſa Couſine. Enfin, je perds aujourd'hui tous mes plaiſirs ; Laurète part : mais nous reſtons encore

(1) Ces mots italiques, ſont d'une Lettre de Gaudet à Edmond, qui ne ſ'eſt pas retrouvée, par la raiſon qu'on verra dans la LV.me Lettre. [*Note de l'Éditeur.*]

cii huit jours; M.me Parangon le veut.

Rien n'a donc pu ralentir le zèle de ma Bellemère & de ma Bellesœur! *elles ont pris le voile.* En sondant mon cœur, je trouve que j'en suis fâché; si je vous soupçonais toi ou D'Arras de les avoir sollicitées, je vous en voudrais.... come on peut en vouloir à des Amis trop chauds. Ma *Femme se porte bien :* cette nouvelle m'a fait un plaisir infini. Entre nous, mon Papa, je ne me propose d'être infidèle que jusqu'à notre réünion : après, nous vivrons comme deux tourtereaux, toujours soupirant leur tendresse, & satisfesant leurs desirs. Ainsi tu vois qu'il n'est pas nécessaire de m'enbarquer dans l'avanture dont tu me parles : si je déterminais ma petite Cousine à se rendre furtivement à la Ville, ne pourrait-elle pas être découverte? Alors quel boulevaris dans la Famille! Non, cela ne se peut pas. D'ailleurs, ma Femme vaut son prix; elle m'aime, & je l'aime à mon tour, ne fût-ce que par reconaissance. J'en suis pour les vertus morales; sans elles, l'on n'est pas digne de vivre, car l'on doit racheter ses vices par quelque chose. Tu penses & tu fais mieux que tu ne dis, mon Papa : tu as de l'humanité; tu ês le plus obligeant, le plus généreus des Hommes; tu fais secrètement du bien à

des Inconnus ; & tu voudrais que je fisse une injustice à ma Femme ! ... Ah ! souffre que j'imite tes vertus, puisque je prens tes vices .... Aureste, peut-être as-tu un *retentum* que je n'entens pas bien.

Je ne desaprouve pas que ma Belle-mère ait mis *toute sa fortune en argent comptant, & que tu travailles en mon nom à l'acquisition de ce joli bien proche le Couvent des Bénédictines*. Les prés, les terres à-blé, les moulins à écorce & à farine, avec l'enclos en vignes & en vergers peuvent raporter, suivant ce qu'on m'en a dit, trois-mille-six-cents livres ; c'est plûs que l'intérêt de notre somme ; j'y souscris, & tu peus conclure à *soixante-dix-mille francs, avec un honnête pot-de-vin*, puisque *M.me Palestine* dit qu'elle *en a soixante-quinze mille de reste chés son Notaire.* Quand je songe à tout ce que cette Dame fait pour moi, je ne saurais m'enpêcher de m'accuser d'ingratitude ; je manque à sa Fille, en considération de laquelle elle me cède toute sa fortune ; M. Parangon nous a plûs fait de mal, à mon Épouse & à moi, qu'on ne saurait craire (1) ! J'en veux à tous ceux qui m'ont instruit : pourquoi l'a-

(1) Voila un trait de lumière qui pénètre le cœur d'Edmond : il en a souvent de pareils ; mais ce sont des lueurs qui éclairent sa turpitude, sans le corriger.

voir fait? ſans eux, je me fuſſe reſpecté davantage.... Oui, ma Femme eſt une imprudente; Mme Parangon.... oh! pour celle-là, telle choſe qu'elle faſſe, je ne ſais quoi me dit qu'elle eſt fondée: mais j'en veux à Mlle Tiennète, à M. Loiſeau; je tâche d'en vouloir à ma Sœur elle même.... Cependant où eſt le tort d'Urſule? Je ſuis de mauvaiſe-humeur; rapelons des idées plus riantes.

Tu me fais envisager pour l'avenir une vie fort agréable: je m'en trace le tableau d'avance. Nous ſerons unis; nous nous verrons tous les jours: j'eſpère que nous pourrons un jour reconcilier Mme Parangon avec ma Femme; alors nous ferons une petite ſociété charmante, dont tu ſeras le Philoſophe, & D'Arras le Directeur. Je desire vivement cet arrangement, & je travaille dès-à-préſent à le préparer. Mme Parangon m'a toujours tant fait d'amitiés, que j'eſpère beaucoup d'une âme auſſi belle que la ſienne.... Je vais reconduire la petite Couſine. Adieu, chèr Mentor: modère tes plaiſirs, & ménage ta ſanté pour ceux qui t'aiment.

P. S. Si tu n'as pas encore gravé ta dixième figure, attens mon retour; j'ai deſſiné une ſituation qui te plaira.

XLII.me

Le Même au Même.

[Voici bien encore un autre péril !]

REPRÉSENTE-TOI, mon chèr Mentor, un Vaiſſeau voguant ſur une mèr orageuse, tantôt fesant route, & tantôt jeté ſur les côtes oposées à celles où il tend : tel eſt mon cœur depuis quatre jours, que la petite Cousine eſt partie. L'ocupation qu'elle me donnait, m'avait pour-ainſi-dire fermé les yeus ſur les attraits de toutes les autres Femmes : les ſiens n'étaient cependant pas les plus dangereus.... Depuis que le tumulte eſt ceſſé ; que tous les Étrangers ſont partis, & que nous ſommes tranquiles dans notre petit cercle de Famille, nous profitons de quelques beaux inſtans que la ſaison nous accorde, pour nous promener dans l'enclos de la maison parternelle, ma Maîtreſſe, Tiennète, M. Loiseau, Urſule, Marie-Jeanne & moi. Tiennète & Loiseau vont ſeuls ; Ursule cause le plus ſouvent avec la Nouvellemariée ; & je ſuis avec M.me Parangon : je l'aide à marcher, & je crais voir de la ſatiſfaction dans ſes regards. Pour moi, dès qu'elle ſ'apuie un peu ſur mon bras, mon cœur palpite : je voudrais ſuporter entièrement le poids de ce précieus fardeau.

Notre entretien roûlait hièr ſur Laurète; M.me Parangon me demanda ce que je penſais de cette aimable Fille? Je crus devoir être circonſpect: —Elle eſt bien, répondis je. —Bien? vous êtes retenu dans vos éloges. —Mais, oui, elle eſt aſſés bien. —Moi, Monſieur, je dis qu'elle eſt charmante. —J'en conviens. —Je lui trouve un air de jeuneſſe ſéduisant. —Il eſt vrai. —Cette Jeunepersone mérite beaucoup. —Oui, Madame. —Mais beaucoup plûs que ne le ſupose la fraideur de vos réponſes, Monſieur. —J'y mets toute la chaleur que je puis, Madame —En-effet, *j'en conviens; il eſt vrai; oui, Madame;* cela eſt d'un chaud!.. J'ai tort, & je me ſuis trompée! —Suposons, Madame, que mes réponſes ayent la fraideur que vous y trouvez; eſt-ce ma faute à moi? —C'eſt la mienne, vous alez voir. —On pourrait plus mal rencontrer: je connais un Objet qui efface tout ce qui prétend briller à-côté de lui: que pourront les Abſens? —Je ne vous entens pas, Edmond. —Je le crais, Madame; ce que je dis eſt doublement inintelligible pour vous. —Eh d'où-vient donc le dire? —C'eſt, Madame, que je desirerais que vous m'ordonnaſſiez de le rendre plus clair—. Dans ce moment ſon piéd a tourné; elle a fait un faus-pas; je l'ai retênue en la ſoulevant

dans

dans mes bras : une jouissance ne vaut pas ce que j'ai éprouvé ; je ne pouvais me resoudre à la poser à terre. Un regard) j'ai cru que la Pureté même l'avait lancé) un simple regard m'a imposé ; je l'ai timidement priée de s'asseoir. Elle l'a fait, parce qu'elle ressentait une petite douleur. Je lui ai laissé voir combien je craignais que cela n'eût des suites : un aimable sourire m'a rassuré. J'ai touché son pied ; je l'ai remué ; (ah! l'Ami! de ma vie je n'ai rien éprouvé de pareil à ce que je sentais !) & j'ai vu dans ses yeus un enbaras qui n'avait rien de sévère. Nous avons repris notre conversation.

—Vous voudriez me faire entendre (c'est-elle qui parle) que Laure ne vous a plu que médiocrement ? Je vous avais cru vivement épris ? —Il y a dans mon cœur, Madame, un obstacle à l'attachement dont vous parlez. —Tant-pis ! je m'intéressais à Laure. —Vous vous intéresseriez aussi à celle... —Je ne sais pourquoi (a-t-elle été intérompu vivement) j'ai repris cette conversation; elle me fatigue. — Quittons-la ; Madame, & souffrez que je vous parle de vous. —De moi ? Eh! qu'en dirons-nous ? —Que vous êtes digne du plus profond respect comme du plus tendre attachement, & que c'est-là cé que vous m'inspirez. —Je ré-

pons à ces sentimens, par une amitié sincére ; je la partage entre votre Sœur & vous, de manière pourtant que chacun des deux la possède toute-entiére—. J'ai ôsé lui baiser la main. Elle l'a vivement retirée, en me disant : —Ces choses-là ne me plaisent que de la part d'Ursule. —Tout n'est donc pas égal, & voici déja de la différence ? —L'égalité n'est que dans mon cœur. —Comment le connaîtrai-je, si les signes ne sont pas lesmémes ? Vous alez me rendre jalous. —Vous serez donc injuste ? — Non, Madame; je devrai toujours craindre qu'on ne m'ait enlevé un bien précieus dont rien ne m'assurera la possession. —Persone ne peut vous l'enlever—Vous préférez ma Sœur ? —Mais, vous devenez exigeant, Monsieur ? je veux être libre dans mes dons —Vous vous fâchez de ce que je vous ai baisé la main. —Mais, Edmond, de quelle nature sont vos sentimens pour moi ? —Ah! Madame! ils sont tels que vous devez les inspirer ; tendres & respectueus ; vos bontés & vos attraits, je ne sépare rien. —Demeurons-en-là : ce n'est point ici un manége de Coquète ; je connais mes devoirs ; soyons Frère & Sœur ; prenez les sentimens qui conviennent à cette qualité, comme je les ai pris: Edmond, je vous aime, & vous saurez

bientôt dans quelles vues : je me flatte de pouvair faire votre bonheur par des moyens sûrs ; mais j'attens pour vous les découvrir, que votre âme soit moins flotante. Eh! plût-à-dieu, que je pusse, mieux que toute autre fixer l'irrésolution où je vous vois ! —De l'*irrésolution!* je n'en ai plus, Madame —... Mes Sœurs & Tiennete s'étant aprochées alors, Mme Parangon s'est interrompue pour leur répondre sur quelque chose; ensuite elle s'est levée; elle a marché;en boitant un-peu. J'étais quasi charmé de ce petit accident, & tu sens pourquoi; elle était obligée de s'apuyer sur mon bras Nous sommes rentrés.

Dans la maison, autre scène amusante, chèr Mentor. M.me Parangon & ma Sœur se sont retirées dans leur chambre. Au-dessus est un réduit où je savais qu'il se trouve une petite ouverture : je m'y suis glissé le plus adraitement possible. J'ai perdu les premiers mots de la conversation; mais voici comme la belle Dame répondait : —Non, ma Fille : je n'oublierai jamais que je suis mariée;les écarts de mon Mari n'autoriseraient pas les miens, je le sais trop : mais je veus le bonheur de ton Frère, je puis m'en occuper, & c'est le seul plaisir qui me soit permis... Je ne sais, mais je me sens des inquiétudes... Je voudrais qu'il ôsât m'ai-

mer : je suis bien sûre de le retenir dans de justes bornes : un amour règlé ne corronpt point les mœurs ; les siennes sont pures encore : (oh ! Gaudet que ce mot-là m'a fait une douloureuse impression !) s'il m'aimait, jé le détacherais de Manon, de cette Fille indigne de lui, capable de l'avilir, & qui a voulu le tromper : Il ne me ferait pasdifficile ensuite; lorsque l'âge l'aurait mesûri, de l'amener au but que je me propose. Ne pouvant espérer, n'ôsant même nourrir l'espérance qu'il puisse être à moi, c'est à ma Sœur que je le destine ; je n'ai jamais songé sérieusement à Laure, ni à la jeune Edmée ; j'aurais seulement voulu que ces Jeunespersones l'eloignassent d'une Séductrice ; parce que ma Sœur n'est encore qu'un Enfant : vous la connaissez, elle a dix ans ; ses traits, en se dévelopant, deviennent tous les jours plus flateurs : Edmond ferait mon bonheur, je crais qu'il fera le sien. Il ferait mon Frère : à ce titre je pourrais l'aimer d'une manière innocente ; je ne rougirais plus de suivre un panchant plein de douceur... Ursule! ah si tu savais!... la jalousie est un cruel tourment!.., Tout-à-l'heure, il m'a pris la main, il l'a baisée... il m'a fallu toute ma raison pour la retirer; il a falu me fâcher, pour m'étourdir sur une satisfaction criminelle... Ensuite, tan-

dis qu'il me parlait, mon imagination, en dépit de moi-même, me peignait le plaisir que j'aurais à le payer de retour... Mais j'en dis trop, & j'oublie que le souffle d'un coupable amour peut ternir la pureté de mon Amie. —Je trouve à vous écouter un plaisir infini. —J'ai donc été trop loin, Ursule. —Non, c'est que je vous aime, que j'aime mon Frère, & que vous l'aimez. —Ce sentiment, qui est une vertu dans votre cœur, n'est dans le mien... —Et dans le vôtre aussi. —Non, ma Fille ; un pas encore, il deviendrait un crime. —Vous ne ferez jamais ce pas-là. —Eh! qui peut en répondre! *qui cherche le péril, y périra*... Ah! ma chère Ursule! —Mon aimable, ma respectable Amie! vous pleurez! laissez, laissez-moi recueillir ces larmes. —Arrachons Edmond à cette passion que je redoute; oui, dussé-je y perdre tout mon repos, il le faut absolument. —Si mon Frère m'aime, il y renoncera : je vais lui dire que je l'exige de son amitié. —Garde-t-en bien, mon Amie! c'est par l'amour que l'on combat l'amour ; les discours, les raisonnemens, l'amitié même ne font rien contre cette passion... Je ne saurais te définir l'état de mon cœur : quand j'ai vu ton Frère rechercher cette Jeune persone qui nous a quittées, j'en ai ressenti de la joie : je me

ſuis dit, Elle effacera Manon; elle eſt moins dangereuse que Manon; elle n'eſt pas fourbe, vile comme Manon: Tout-à-l'heure je l'ai ſondé; la traideur qu'il m'a laiſſé voir pour elle m'a charmée! que comprendre à cela? —C'eſt que vous ſouhaitez qu'il vous aime ſeule. —(*levant les yeux au ciel*) L'ingénuité vient de le dire... (*à ma ſœur*,) Et c'eſt auſſi ce que je crains, mon Enfant. Sans ton amitié, que je ſerais malheureuse! —Vous avez tout mon cœur; oui, tout-entier. —Urſule!..—Ma chère Fille!—Ma reſpectable Amie!.... —Tu m'aimes donc bien? —Les expreſſions me manquent; mais ſouffrez, que mes careſſes vous le prouvent-.

Ici la plume me tombe des mains. Ah-dieu! qu'Urſule était heureuse!.... Tiennète eſt entrée; elle ſ'eſt miſe de la partie. Repiésente toi ce groupe charmant, & dis-moi ſi l'Amour ne l'aurait pas préféré à celui des Grâces? .... —Ah! mes bonnes Amies, ſ'eſt écriée Mme Parangon, que ces plaiſirs-là ſont doux! ils ne laiſſent point de remords; on ne craint ni l'infidélité, ni l'inconſtance! ce n'eſt pas la bouche d'un Perfide, qui me dit tant de douceurs: Filles charmantes, votre cœur eſt auſſi pur, que vous êtes belles-!

Comme il était l'heure de ſe mettre à

table, Tiennète est sortie, pour aler aider à ma Mère & à mes Sœurs. Je suis descendu; mais mon émotion était si grande, qu'au-lieu d'aler auprès de M.me Parangon, j'ai fait un-tour de jardin. Le souper a été enjoué; tu t'imagines que je devais y contribuer. Les yeus de tous nos bonnes-Gens étaient fixés sur la belle Dame, & je jouissais pour elle de leur admiration. Mes Frères se disputent l'honneur de lui rendre quelques services; mes Sœurs ne peuvent s'enpêcher d'être un-peu jalouses d'Ursule; & cette adorable Femme qui s'en aperçoit, leur montre à toutes conbien elle est flatée du prix qu'elles mettent à son affection. Ce n'est pas sa beauté seule qui fait tant d'inpression sur tout le monde: Ursule est peut-être aussi mignone, mais M.me Parangon est.... elle est elle-même; c'est, pour-ainsi-dire, le type de la beauté; une Femme ne peut avoir des grâces, ce charme inexprimable qui remue les cœurs & les subjugue, qu'autant qu'elle aprochera d'elle. Je ne sais si cet air de bonté, cette aisance qui n'est qu'à elle, si tout cela lui vient de la nature; ou si la Capitale, comme on le dit, le lui a donné; mais qu'inporte? elle ne l'en a pas moins. Oh! je veus la voir cette Capitale si vantée, où les Femmes enchantent, même sans beauté; font des passions sans être fidelles; gouvernent

les hommes sans prendre la peine de cacher leur autorité despote; & font adorer jusqu'à leurs défauts les plus décidés; je veux la voir bientôt; j'en brûle d'envie(1).

En sortant de table, j'ai passé dans la chambre de M.me Parangon. Notre entretien a été peu de chose; parce qu'elle m'a prié de lire un livre nouveau, qu'elle avait reçu dans la journée. Ce sont les *Lettres d'Héloïse à Abailard*, en vers français assés méchans, ou plutôt mauvais, depeur d'amphibologie. Cependant comme elles nous ont touchés! je dis nous; car.... tu m'entens de-reste. Adieu, l'Ami. Ne vois-tu pas que M.me Parangon m'a presque fait oublier que j'ai une Femme? Dis lui que je me porte bien, & que je lui écrirai au premier moment pour lui marquer mon retour.

XLIII.me

Madame PALESTINE, à EDMOND.

M. TIENNOT le Médecin vous dira, mon chèr Fils, l'accident qui vient d'arriver à ma Fille votre épouse. Crayez que si le Ciel me l'enlevait, mes résolutions pour vous ne changeraient pas. Je contracte par ce Billet, l'obligation de

(1) Tu ne la verras que trop tôt, Malheureus!

les remplir. Ma Fille aînée vous salue. La pauvre Malade vous enbrasse de tout son cœur. Votre sincère Amie & bonne Mère, MARIE Q***, V.e PALESTINE.

XLIV.me Même jour.

EDMOND, à MANON.

[Comment peut-on marquer les mêmes sentimens à tant d'Objets différens ! La Ville est un dangereus séjour pour quiconque a le cœur fait comme Edmond.]

PRENS courage, mon chèr Cœur ; l'accident qui vient de t'arriver n'aura pas de suites fâcheuses pour toi ; le Médecin me l'assure ; s'il y avait eu le moindre danger, il ne t'aurait pas quittée, quoiqu'il t'ait laissée entre de bonnes mains; car tu connais, comme toute la Ville, le mérite de M. Berryat. Conserves-toi soigneusement pour ton Mari, & n'aye pas la moindre inquiétude à l'égard de tout le reste. La nuit de l'éternel silence couvre notre deshonneur, qui n'en est plus un, dès qu'il est ignoré. C'est à-présent que je vais me livrer à toute la douceur d'être à toi; rien ne m'en distraira; & je fonde sur un sincère retour de ta part, tout l'espoir de mon bonheur à-venir.

Je reçois en-même-temps une Lettre de M. Parangon, que j'ai brûlée après l'avoir

lue. Il m'aprend, que *l'Enfant a été enlevé, & batisé dans un Village à plus de huit lieues d'ici* (c'est Pourain), *sous le nom de son Père, & qu'on a déguisé celui de la Mère en cette sorte*, ENITSELAP; *qu'on assure qu'il vivra, malgré la manière forcée dont il a vu le jour*; que *l'envie seule d'avoir un Fils, l'avait déterminé à te séduire*: il m'assure, que *desesperé de ne point avoir d'enfans de* sa *Femme*, il *n'avait cherché qu'à* se *procurer avec une autre la satisffaction d'être père*: que *tout* lui *ayant jusqu'à-présent réüssi, rien ne l'inquièterait plus*, *si* je lui *témoignais être content de* mon *sort*. Il forme des projets pour l'établissement de cet Enfant, auquel il trouvera moyen d'assurer sa fortune: mais tu conçois conbien tout cela sent encore la chimère. Il n'inporte; je t'en entretiens pour t'en amuser, & flater ton cœur; car je n'ai pas l'injustice de trouver mauvais que tu ayes des entrailles de Mère; je te mépriserais, si tu n'aimais pas toute ta vie ce que tu as porté dans ton sein.

Ce qu'il m'aprend ensuite de ton Cousin Gaudet, & du P. d'Arras, me surprend moins que tu ne l'imagineras. Je sais conbien la façon de penser du premier est libre; mais tout ce que l'on peut m'en dire, & tout ce qui me l'aurait fait haïr lorsque j'étais

sans expérience, à-présent je le tolère (1). Quant au P. D'Arras, ne savons-nous pas comment on pense dans les Cloîtres? Ma Chère, il faut prendre les Hommes comme ils sont, & s'en faire des Amis. Quant à toi, je te déclare, que je m'en reposerai toujours sur ta vertu : si tu me tronpais, & que je le découvrîsse, le mépris serait ma vengeance : si aucontraire tu m'ês fidelle, je regarderai ce qui n'est que ton devoir comme une grâce, & j'en aurai la même reconnaissance. Ton bonheur & le mien dépendent de notre attachement mutuel; & quand une Femme est aimable comme tu l'ês, qu'elle joint l'esprit à la beauté, c'est sa faute si elle ne trouve pas dans un Mari honnête-homme, l'Amant, l'Époux & l'Ami.

Je ne me fatigue pas à t'écrire, mais tu te fatiguerais à me lire. Adieu, chère Poupone : j'embrasse ta Mère & ta Sœur : Dis-leur que je les trouve bien généreuses; & que si le malheur fût arrivé, il y aurait eu des refus de ma part aussi sincères que leurs offres. Mille choses obligeantes à la chère Mère Prieure; c'est une Parente que j'adorerai toute ma vie.

Ton ami, ton Amant & ton Mari, &c.

---

(1) C'est ce qui arrive toujours, quand on s'est mis dans le cas de ménager un Scélérat par d'infâmes confidences. (*Les nötes sans indication sont toutes de Pierre.*)

XLV.me 2) février.

MANON, à D'ARRAS.

[Point de paix pour les Méchans.]

Le voila tel que vous le desiriez, ce me senble; que voudriez-vous davantage? l'un cherche à le tromper; l'autre à l'aguerrir; vous à le tranquiliser; & moi, je suis la victime souffrante; ce rôle me déplaît; signifiez-le à M. Gaudet, ainsi qu'à l'autre; il répugne à mon caractère: qu'ils s'arrangent là-dessus. Ah-dieu! qu'il est fâcheus, qu'il est cruel d'avoir perdu l'estime de soi-même, ce frein salutaire qui nous retient plûs que la Religion & les lois, toujours inpuissantes, s'il ne leur donne tout leur nerf!... Si je l'avais eue, cette estime de moi-même, mon Séducteur aurait-il obtenu hièr la promesse.... Cependant il faut jouer la vertu! .... Je la jouerai; mais si je suis découverte, qu'ils trenblent! (*Sans signature*).

XLVI.me 22 février.

EDMOND, à M. LOISEAU.

[Il découvre son mariage avec Mlle Manon.]

Tu connais le sujet de mes peines secrètes, chèr Ami; je t'ai avoué ce qui m'humiliait, & ce qui me montrait toute la

basseſſe de l'action que j'ai faite, en tronpant mes Parens. Mentir en toute occaſion! négliger un Frère que j'aime, être faus avec une Femme comme M.me Parangon! fermer mon cœur à Urſule, à ton Amie, à toi-même! Je n'y pouvais plus résiſter: je t'ai choisi, pour cette ouverture pénible, & je ne m'en repens pas, l'amour même n'a pu te rendre indiſcret; mais le poids de ma confidence ne t'enbarraſſera pas longtemps. Nous avons été interompus ſi mal-à-propos (1), que je n'ai pu te faire part de mes diſpositions actuelles; je vais ſupléer à ce que ton départ m'enpêcha de te dire.

Ma Femme était dans un grand danger, lorſque je lui écrivis; je le ſavais, & je le diſſimulai: on dit que ma Lettre lui causa tant de joie, qu'il ſurvint une crise heureuse qui l'a tirée d'affaire. Je lui rens donc la vie une ſeconde-fois; tu ſais que le bien que l'on fait, attache plûs que les bienfaits reçus (2). Elle eſt ſortie du Couvent: rien n'a tranſpiré. En la voyant, je l'ai trouvée ſi jolie, que je n'ai pu me repentir du ſacrifice. Et-puis, c'eſt un ragoût délicieus & nouveau que

(1) Il lui avait comencé ſa confidence à S**.

(2) Belle vérité, à laquelle on ne fait pas aſſés d'attention: c'eſt ce qui nous rend ſi ſenſibles à l'injuſtice des Ingrats.

ces voiles du mystère, dont nous sommes obligés de nous enveloper. Comme on ne sait pas tout l'intérêt que je prens à elle, dans les cercles où nous nous trouvons, on me dit tout-bonnement ce qu'on en pense : jusqu'à-présent, on n'a fait que la louer, chacun à sa manière. L'un soupire pour elle, & me le dit; l'autre s'exprime cavalièrement, & veut que je fasse de même : Ellipud voudrait une de ses nuits, dût-elle être la dernière de sa vie; Des-F** lui sacrifierait tout, jusqu'à son impertinence; le beau Etiferreip, son miroir & sa fatuité; Ch*** ses bois & ses métairies : Bell** son Château; il n'est pas jusqu'à l'automate B*d** qui ne vendît pour elle ses gras labourages de Varzi. Cependant, je ne suis pas tranquille : je sens qu'une Jeune-persone qui demeure seule avec une Fille qui la sert, & chés laquelle se rend tous les soirs un Homme dans l'obscurité, ne peut vivre longtemps de la sorte sans donner une ample matière à la médisance, dix-fois plus venimeuse ici que par-tout ailleurs, comme tu sais. Je ne vois de préservatif que dans une liaison intime avec M.me Parangon, & les deux autres, que tu nommes si bien le *trio des Grâces*; Manon ferait le nombre complet; car tu sais que les Poètes sont partagés là-

dessus, & que les Anciens en admettaient quatre aussi souvent que trois: aufurplûs, pour quelqu'opinion que tu prennes parti, on peut se concilier: M.me Parangon sera Vénus. Je disais donc qu'une liaison avec les *trois Grâces* parerait à tous les inconvéniens, & nous préserverait des enbuches du grand Dormeur, s'il ne persévérait pas dans les sentimens qu'il montre. Mais comment faire pour en venir là: Il faudrait tout révéler: ma belle Maitresse est si généreuse, que ce n'est pas ce qui m'enbarrasse; mais en cherchant a me soulager, je suis sûr de lui donner le plus violent chagrin.

Parlons un-peu de toi, mon Ami: seras-tu bientôt de retour en cette Ville? M.me Parangon vient de me dire, que les Parens de ton Amie paraissent disposés à se mettre-à-la-raison. Te donner leur Fille est le seul parti qu'ils aient à prendre. M.lle Tiennète est tout le contraire de Manon; avec l'innocence la plus entière, elle donne prise sur elle. Je te conseillerais de ne choisir pour votre séjour, ni votre petite Ville, ni Au**; je préférerais, à ta place, ou la Capitale, ou Dijon: j'ai mon intérêt à cette proposition; celle de ces deux Villes que tu choisirais, deviendrait ma patrie, & je me fixerais auprès de vous: par conséquent c'est une né-

cessité que Manon & M.lle Tiennète deviennent amies. J'ai déja prévenu ma Femme sur la véritable condition de ta Prétendue; elle m'a paru très-surprise, & m'a prié de lui mènager les moyens de réparer ses torts avec cette aimable Fille.

M. Gaudet, contre lequel tu parais fort animé, ne mérite pas toute l'amertume de tes reproches: quant au P. D'Arras, il n'a pas l'esprit de son état, j'en conviens; mais du-moins, ce n'est pas un hypocrite; il s'est montré à découvert devant nous. Tu parais refuser au premier jusqu'à la qualité d'honnête-homme; & moi, je la lui accorde aux titres suivans: Il est fidèle Ami, discret, sincère, quoique trop avide de certains plaisirs (& tantpis pour les Filles dont les Pères & Mères sont négligens, ou pour les Maris dont les Femmes sont faciles!) il est d'ailleurs incapable de se les procurer, ces plaisirs, par des moyens bas, avilissans. Il m'a dévelopé depuis quelques jours, des principes qui m'ont paru si clairs, que je n'ai pu m'empêcher de m'y rendre. Hâte-toi de revenir; nous nous entretiendrons avec lui sur ces intéressantes matières (1).... Je ne finirai pas ma Lettre en ce moment. J'entens beaucoup de remû-

(1) On peut voir dans la XCVII.me Lettre quèls sont les principes clairs dont il est-ici question.

ment dans la maison : si l'ocasion est favorable, j'en profiterai pour l'exécution d'un projet que nous méditons ma Femme & moi.

Le lendemain.

Je fus intérompu hièr bien agréablement: c'était la jeune Sœur de M.me Parangon qui arrivait. Les *trois Grâces* l'ont reçue avec une égale tendresse. C'est un vrai bijou, que cette petite Fanchète. Représente-toi les traits de sa Sœur, son sourire, avec un enjoûment que l'Aînée paraît avoir perdu. La joie m'a paru si bien fondée, que je n'ai pas cru qu'il pût se présenter une plus belle occasion pour la visite que Manon voulait rendre à sa Cousine. J'ai présenti cette dernière. D'abord j'ai vu la surprise & l'inquiétude se peindre sur tous les visages. —Comment le savez vous, (me disait on)? Êtes-vous son Confident? Est-ce vous qu'elle a choisi pour la présenter? que demande-t-elle ici–? J'ai répondu : —Madame, votre indulgence & votre amitié : elle mérite l'une & l'autre : daignez l'entendre : elle a mille choses à vous dire : souffrez qu'elle vous rende une visite dès aujourd'hui, tout à-l'heure–. L'étonnement des *trois Grâces* augmentait à chaque parole que je prononçais ; j'ai pris leur silence pour un aveu ; j'ai fait une réverence, & j'ai couru chercher Manon. En

chemin, je l'ai prévenue ſur les avances qu'elle devait faire. —Vous alez voir conbien je vous aime, m'a-t-elle répondu.

Nous arrivons : M.me Parangon & ſes deux Amies étaient encore aſſiſes où je les avais laiſſées. Manon a quité ma main dès qu'elle a aperçu ſa Couſine, & ſ'eſt avancée timidement vers elle: mais voyant que ſes yeux ſ'armaient de rigueur, aulieu de l'embraſſer, elle eſt tombée à ſes genous, & ſ'eſt emparée d'une de ſes mains. —Eh-mais! a dit M.me Parangon, je ne ſais ce que vous me voulez: que faites vous donc, Mademoiſelle!... —Ma chère, ma généreuſe Parente, a intéronpu Manon, mon bonheur & ma tranquilité dépendent du pardon que j'eſpère de vous. —Je vous pardonne tout, Mademoiſelle! ah! tout eſt pardonné, il y a longtemps. Quittez cette poſture; elle ne convient pas à une belle Fille comme vous. —Je n'en puis ici prendre que deux, ma Couſine. —Que voulez-vous dire? —Qu'il faut me laiſſer à vos genous, où me donner un aſile dans vos bras. Ma Couſine, je vous adore: voyez dans ces larmes que je répans, la douleur & le repentir. Ah! laiſſez-moi rapeler dans votre cœur ces ſentimens que vous m'avez tant de fois montrés! oubliez une erreur que je déteſte; ſouffrez que je

vous aime, & bientôt je ferai digne de l'être à mon tour. Non, jamais, quels que soyent mon repentir & ma tendresse, je ne craindrai mériter l'amour de mon Épous, si je n'ai recouvré votre estime & votre amitié. Liée par des nœuds indissolubles à celui que j'aime plûs que ma vie, dans ses bras même, je trouve que vous manquez à ma félicité..... —Vous êtes mariée! —Oui, ma Cousine: & voila mon Mari. —Edmond! —Lui-même. —O ciel! —Vous avez mon secret; mon sort est entre vos mains. —Je n'en abuserai pas, Mademoiselle; non, je n'en abuserai pas, malgré... Edmond? que voulez-vous que je pense de vous?... Mais, que dis-je moi-même!.. Vous êtes mariés... vous l'êtes?... Eh comment—? J'ai répondu, *Que lorsque mes Parens s'étaient retirés, ils avaient laissé leur signature aux différens actes; que tout se trouvant dans la forme légale, la crainte de causer la mort à Manon, m'avait déterminé à me rendre à de pressantes sollicitations: Que depuis mon retour de chés mes Parens, la vue de mon Épouse, sa tendresse, les dispositions qu'elle m'avait montrées, & sa conduite, avaient excité dans mon cœur des sentimens autorisés par le devoir.* —Je n'en reviens pas—, (a repris M.me Parangon, en regardant tour-à-tour Manon & ma

Sœur.) —Au fond, il a raison, ma Fille (a-t-elle dit à la dernière) : le motif qui l'a déterminé est louable ; & Manon n'est pas plus criminelle... (Je ne sais ce qu'elle a voulu dire. Puis s'interronpant elle-même) : Ursule, enbrassez votre Sœur—(a-t-elle continué). Ce mot nous a renplis de la joie la plus vive. M.me Parangon a paru satisfaite de l'avoir causée. J'ai porté ma Femme dans ses bras ; elle ne l'a pas rebutée. J'ai marqué dans ce moment à ma charmante Cousine (à qui j'ai donné ce nom pour la première fois) tant de respect & d'attachement, une reconnaissance si vive, qu'elle m'a dit en souriant, qu'elle était content de moi. Oh ! quelle adorable Femme ! c'est une colonbe sans fiel, une âme faite pour aimer & pour l'être : il n'est pas de vertu comme la sienne : si toutes les Femmes lui ressenblaient, il n'y aurait plus de Vicieus sur la terre. Remarques-tu qu'elle n'a pas fait acheter la reconciliation ? Elle a dit à sa Cousine. —Eh-bien, sois donc heureuse : Tu as un Mari que tu peus aimer : Un amour honnête & légitime, est l'unique source de notre félicité ; une Femme n'en peut trouver ailleurs que la tronpeuse aparence, sous laquelle se cachent la honte, le crime & le remords ; ne l'oublie jamais, ma Cousine. Si mon amitié peut te soutenir, je te l'ac-

corde ; mérite-là, en aimant ton Mari ; sois ma Conpagne, puisque vous le desirez tous-deux : je me charge de ramener la Famille d'Edmond ; cette aimable Fille que voici, m'aidera : N'est-il pas vrai, mon Ursule ? —Pourrais-je hésiter Madame, a répondu celle-ci, dès que je vois dans cette Dame ma Sœur & votre Amie—? Et s'adressant à ma Femme : —Il faut bien, chère Sœur, que vous ayiez un mérite réel, & des vertus, puisque vous avez fixé mon Frère—.

La jeune Fanchète est entrée comme Ursule achevait ces derniers mots; on lui a fait connaître sa Cousine, & l'on a changé de conversation. Comme je te l'ai dit, cette Enfant est charmante, & si la chose n'était pas faite, je sens qu'il ne m'aurait pas été difficile de suivre les projets de sa Sœur. Que je l'admire, cette adorable Sœur ! Après les vues que je lui fais ; lorsque la Petite arrive ; qu'elle se propose de me la montrer, de connaître mes sentimens ; tous ses desseins renversés ne l'aigrissent pas ! elle pardonne ! elle fait plus, elle veut nous servir !... Elle me donne des regrets d'être heureus : ah ! qu'il serait délicieus de lui avoir sacrifié son bonheur !....

Le reste de ta journée s'est passé fort agréablement. J'ai remené ma Femme à

l'heure où M. Parangon devait rentrer: en arrivant chés elle, j'ai pris moins de précautions qu'à l'ordinaire; nous avons soupé tête-à-tête: la Fille qui la sert a paru fort surprise de notre familiarité; c'est la première-fois qu'elle me voit, sa Maitresse m'introduisant toujours elle-même. J'ai pourtant été obligé de sortir un moment, & je suis rentré comme de coutume par la petite porte-de-derrière. Dans quelques jours, cette gêne cessera, j'espère, aumoins pour l'intérieur de la maison.

J'ai dit que je t'écrivais: on te salue: M.lle Tiennète se recomande à ta prudence: & moi, à ton amitié.

[Je reçus deux ou trois jours après la date de cette Lettre, un Billet de M. Loiseau, que je n'ai pu retrouver; mais dont voici le sens.]

*Il faut s'attendre à tout, mon chèr M. R**; la vie est une scène mouvante, où l'on voit arriver les choses les plus surprenantes; & plûs elles le sont, moins nous devons précipiter notre jugement. Souvent elles ont des causes qui rendent digne de louange ce qui d'abord n'avait paru mériter que du blâme. Telle est celle que je suis prié de vous annoncer. Votre Frère Edmond, mon plus intime ami, est marié: mais vous connaissez mes sentimens, &*

combien je suis éloigné de me rendre l'apologiste d'une méchante action ; votre chèr Frère n'a pu faire autrement ; & moi, en mon particulier, je l'en estime davantage : c'est ce que je vous proteste devant Dieu. Depuis que M.lle Manon est sa Femme, c'est la vertu même, &c.

XLVII.me

EDMOND, à PIERROT.

[Il s'étourdit lui-même, ou veut m'étourdir sur son deshonneur.]

IL me semble, chèr Aîné, qu'on m'ait ôté de dessus les épaules un poids insupportable. Je t'aime trop, tu le sais, pour n'avoir pas infiniment souffert d'être obligé de me taire avec toi. Enfin, grâces à M.me Parangon, nos Parens ont tout ratifié : je n'ignore pas combien je dois à leur indulgence, & que mon mariage était nul : mais assure-les, mon Ami, qu'ils ont fait le bonheur d'un de leurs Enfans. Il y a des Femmes estimables de deux sortes, chèr Aîné ; celles qui furent toujours vertueuses ; & celles qui étant tonbées, se trouvent par leur chute même rafermies dans le sentier de la vertu. Cette fleur tant vantée, quoiqu'elle soit moins que rien (1), est si peu ce qu'on estime

(1) Cette idée est fausse ; cette fleur est un avan-

dans une Femme, qu'une jeune Veuve n'est pas moins ardenment recherchée qu'une Fille, toutes choses d'ailleurs égales : tu me diras qu'il y a de la différence entre une Veuve, & une Fille qui s'est manqué à elle-même. Je le sais très-bien; la première n'a pas violé ses devoirs; elle a accordé ce qui n'était plus à elle; son âme est vierge & pure : l'autre au-contraire a consenti ce que les lois de la société lui défendaient; elle a été ou faible, ou bien-pris; mais tout cela ne dit rien contre M.lle Palestine, qui ne fut que séduite dans un âge où la raison n'est pas aidée par l'expérience. Au reste, cette aimable Femme ne se crait pas innocente; elle en gémit, & s'en humilie; elle en est plus complaisante pour moi; plus modeste & plus douce avec ses Pareilles : la faute, mon Ami, est plûs que reparée à mon égard; je ne sais envérité pas s'il vaudrait mieux qu'elle ne l'eût point comise (1).

---

rage réel, & très-à considérer, puisqu'elle répand un charme sur la possession de la Persone aimée : si ce n'est pas là un bien réel, il n'en est point. Mais les Libertins veulent accréditer cette maxime dangereuse, que la fleur n'est rien, pour que les Filles soient moins en garde contre leur embuches & leur corruption. Une Veuve ne l'a pas; mais elle a la chasteté du cœur, qui donne le prix à celle du corps.

(1) Poudre aux yeux que tout cela! on ne peut

Notre

Notre mariage si singulièrement contracté, a fait l'histoire du jour. Toute la Ville en a parlé : mais les discours qu'on en a tenus étaient bien en-deça de la vérité : les précautions de la bonne Mère Prieur de S. J**, Parente de ma Femme, ensevelissent pour jamais dans l'oubli ce qui eût fait ma honte : l'accident même qui est arrivé, Manon s'étant blessée, sa taille avantageuse, qui cachait mieux son état, quand elle est entrée au Couvent, mettront toujours en défaut toutes les malignes conjectures. Ainsi que notre chèr Père & notre chère Mère soient tranquiles là dessus. Je te prie de leur demander, & de m'obtenir la grâce que je leur conduise ma Femme; elle le desire vivement : je crais que sa vue & ses discours les convaincront mieux que tout ce que je pourrais écrire, de la bonté de son cœur; & qu'ils reconnaîtront qu'elle n'était que jeune, imprudente, vive, & le contraire de ces belles Indolentes, toujours tièdes, que se craient des modèles à citer, parce qu'elles n'ont pas de tempérament. Oui ma Femme est sensible;

---

en être la dupe, d'après les Lettres de Manon & les autres que je raporte. Un cœur pur, une conduite sans reproche répandent sur la vie une douceur inexprimable, bien audessus de ce que vante ici mon pauvre Frère.

voluptueuse même (& c'est une qualité selon moi) mais elle n'est pas vicieuse.

Ursule se porte bien, & paraît heureuse par les soins de sa digne Protectrice. L'air de la Ville ne sera pas contagieux pour elle; notre Sœur n'en prendra que les grâces; le vice respectera l'entrée d'un cœur où règne Madame Parangon. Elle demeure à-présent chés Madame Canon, une Tante de ma Cousine (Madame Parangon exige que je la nomme ainsi) dont je t'ai déja parlé. Cette Dame est une sorte de Sauvage, toujours renfermée chés elle, déclamant sans-cesse contre les hommes, & contre toutes les femmes qui paraissent regarder notre sexe d'un bon-œil. Ursule est bien-là, c'est-à-dire, qu'elle y est en sureté: lorsqu'elle en sort, elle ne quitte pas Madame Parangon. Je t'avouerai, que sans la société de ma respectable Cousine, j'apréhenderais que les éternels sermons de Madame Canon n'ennuyassent bientôt une Jeune-persone, au-point de lui faire trouver aimable ceux dont elle entend dire maussadement tant de mal. Aureste, l'inconvénient serait médiocre; & si l'on voulait dès-à-présent marier notre Sœur, il y a déja quelques Prétendans qui ne feraient pas à mépriser: mais il faut tout laisser à la sagesse de Madame Parangon.

M. Loiseau, que tu goûtas si fort, lorsqu'il était chés nous, est enfin de retour ici. Il a fait ces démarches, dont il t'a quelquefois entretenu, auprès de la famille de M.lle Tiennète : tout a réüssi assés bien dans un sens. M. Dom**, père de cette Jeune-persone, sait où est sa Fille. On a remarqué, lorsqu'il a apris cette nouvelle, combien son cœur était ulcéré : il n'a temoigné aucun desir de la voir : il a seulement dit au jeune Dom**, son fils, qu'il partirait avec M. Loiseau, pour rester auprès de sa Sœur jusqu'au mariage. Il est vrai, qu'après avoir lu les Lettres de M.me Parangon, & du Procureur chés lequel demeure M. Loiseau, toutes remplies des éloges de ces Jeunes-gens, il n'est sorte de caresses qu'il n'ait faites à son Gendre futur : il a été jusqu'à lui dire : —Je vous donne toute la tendresse que j'avais pour ma Fille ; & si je souffre à-présent qu'elle me nomme son Père, c'est parce qu'elle sera votre Femme ; car elle a cruellement blessé mon cœur ; & c'est vous qui fermez la plaie : vous êtes plus honnête-homme que je n'aurais été à votre âge & à votre place : je doute que j'eusse épousé une Fille qui se serait oubliée au point d'abandonner ses Parens, ceux qui l'ont élevée, chérie, & peut-être d'avoir... —Respectez la vertu de votre Fille,

Monsieur, a dit Loiseau: la faute de s'être soustraite à l'autorité d'un Père tel que vous (faute que les circonstances rendaient peut-être excusable) est la seule qu'elle ait à se reprocher. Elle fut accueillie par la Vertu même, le lendemain de de son arrivée à Au**; sa jeune Maitresse lui a tenu lieu de la Mère qu'elle avait quittée; aussi jamais M.lle Dom** ne s'est-elle un moment écartée de la retenue qui caractérise une Fille bien née. Elle m'aime; je serais injuste d'en douter; cependant je ne l'ai jamais entendu de sa bouche; jamais elle ne m'a laissé jouir de la satisfaction que me donneront toujours sa vue & son entretien, qu'en présence d'un tiers. —Tout ce que vous me dites-là me fait plaisir, a répondu le vieus Dom**; mais elle m'a contristé; vous êtes mon fils; elle ne sera que ma bru. Dressons les articles; je les signe ici. Sa Mère & la vôtre iront à Au** avec vous; il n'est pas nécessaire que je voye ce mariage-. Tout ce qu'on a pu lui dire ne l'a pas ébranlé. Ce qu'il y a de plus triste encore, parce que c'est une nouvelle preuve de sa colère, on s'est aperçu que le contrat n'était pas avantageus: M.lle Tiennète est presque deshéritée. Celui qui paraît le moins sensible à ce malheur, c'est Loiseau: les deux Mères, dont Tiennète a regâgné les cœurs depuis leur

arrivée ici, en sont au desespoir; elles ont fait retarder le mariage, qui ne pourra plus se faire qu'après la *Quasimodo*, pour écrite à M. Dom**, mais envain. Loiseau ne juge pas à-propos d'aler demeurer à Av··; il s'est fait recevoir ici Procureur : ce qui l'y détermine, c'est l'étude d'un Homme accrédité, qu'on lui cède à très-bon compte. Je crais que notre Ami en soutiendra bien la réputation, autant par ses lumières, que par sa probité.

Les avantures de ces Amans font oublier la mienne. La métamorphose de M.lle Tiennète se fit ces jours passé. M.me Parangon, qui a bien voulu se reconcilier avec ma Femme, l'avait invitée à dîner; nous avions M lle Fanchète, ma Sœur, & quelques Dames Amies de la maison. M.lle Tiennète parut sans que persone fût prévenue qu'Usule, qui l'avait aidée dans sa toilète de Demoiselle. Persone ne la reconnut. Mon Maître ne pouvait en craire ses yeus, en voyant dans la matinée une nouvelle Fille, sans avoir entendu parler de la sortie de Tiennète, si chère à sa Femme. Lorsqu'on se mit à table, il fit mille politesses à la jeune-Étrangère, & beaucoup de complimens sur sa beauté; ce nè fut que le son de sa voix qui la trahir, & la fit reconnaître de tout le monde. L'étonnement de M. Parangon redoubla

pour-lors; il crut que c'était un jeu de carnaval, parce que toute l'assemblée riait du meilleur cœur. —Je ne m'en dédis pas, a-t-il continué; Mademoiselle est adorable, & si j'en étais cru, elle ne quitterait jamais une parure à laquelle elle n'est aucunement étrangère. Alors nous l'avons instruit; & M. Loiseau, qui était avec nous, a fait l'histoire de ses amours. Je voyais dans les yeus & dans la contenance de M. Parangon tout son trouble: il nous a quittés de bonne heure, & nous n'en avons pas été fâchés, sur-tout mon Épouse, qui avait pensé ne pas se rendre à l'invitation de sa Cousine, à-cause de lui.

Je te parlerai dans ma première, du mariage de notre Ami, & je te rendrai un compte fidèle de tont ce qui m'aura paru mériter quelqu'attention. Adieu, mon Frère; j'enbrasse tendrement ta chère Conpagne. Ma Femme te salue: écris lui de-manière à t'en faire aimer; quant à-présent, elle te craint.

XLVIII.me

PIERROT, à MANON.

[Lettre écrite pour entretenir l'union.]

CHÈRE Sœur; celle-ci est pour avoir l'honneur de vous inviter, de la part de

mon Père & de ma Mère, ainsi que de la nôtre, à ma Femme & à moi, à venir passer ici les Fêtes-de-Pâques. Nous aurons beaucoup de plaisir à vous voir, & sur-tout à faire une connaissance aussi ample qu'il convient entre si proches que nous sommes. Ainsi donc, chère Sœur, sur votre réponse, mon Frère Bertrand se tiendra prêt à vous aler prendre le Samedi-Saint, dans la voiture couverte. Soyez bien assurée que de la part de notre Père & de notre Mère, il n'y a qu'affection & tendresse pour vous; & que de la mienne il y a ce que je ne vous pourrai bien dire que de bouche; car Edmond est mon Frère bien-aimé, par une certaine synpathie, qui s'est toujours trouvée entre-nous; & vous qui êtes moitié de lui-même, jugez de ce que vous devez m'être.... Et voila ma Femme qui veut avoir la satisfaction de vous écrire un mot aussi.

De MARIE-JEANNE.

JE me fais une fête de vous avoir ici, ma chère Sœur: Le peu que je vous ai vue; & le bien que disent de vous ceux qui vous connaissent particulièrement, me font espérer que nous alons devenir deux bonnes Amies. Il n'y a presque pas de jour que la Mère de mon Mari ne me parle de vous

& ne souhaite de vous entretenir, pour vous dire conbien elle vous aime, & qu'elle n'aura de contentement parfait dans la vie, que quand elle vous aura montré conbien elle est pour vous une Mère tendre.

Je suis avec un attachement sans bornes, ma chère Sœur, &c.

Quant à moi, chère Sœur, je vous dirai de mon Père, ce que ma Femme vous dit de ma Mère. Nous sommes de bonnes-gens, & sur qui le vrai mérite a des droits, dont vous jouirez plûs, & mieux que Persone. J'ai l'honneur d'être, &c.

XLIX.me

MANON, à D'ARRAS.

[Jet de lumière.]

ME voici de retour de chés les Parens de mon Mari, ou plutôt, du Temple de la bonne Nature. Ces Gens-là valent mieux que tout ce que j'ai vu de ma vie; l'on ne respire auprès d'eux que la franchise & l'innocence: il suffit de vivre avec eux pour devenir comme eux. C'en est fait; je suis bien décidée à ne pas tenir à votre Ami(1), la promesse qu'il m'a extorquée; je ne le veux plus du-tout; abso-

(1) M. Parangon.

lument

lument je ne le veux plus. Il n'est de vrai bonheur, je le sens, que dans une conscience nète, un cœur pur. J'en ai goûté, de ce genre de satisfaction, & je ressemble à ces Européens qui tonbés chés les Sauvages par-hasard, y demeurent par goût, & ne les veulent plus quitter. Préjugés, caprice, bêtise, bonhommie, c'est tout ce qu'il vous plaira; mais voila mon dernier mot. S'il menace, dites-lui que je ne le crains pas. Je sais prendre mon Mari; il craira tout ce que je voudrai, soyez-en sûr. Je me trouve fort mal des conseils de mon Cousin Gaudet: quant à vous, P. D'Arras, j'invoque votre amitié pour M. R**, & je vous rens notre arbitre, même d'après vos sentimens connus. Ne différez pas une minute à *lui* notifier mes dispositions, *il* pourrait venir, & trouverait la réception qui l'attend extraordinaire: en l'avertissant, il s'évitera d'entendre des choses desagréables.

L.me

EDMOND, à PIERROT.

[Grande adresse de la part de mon pauvre Frère, pour garder Ursule, faire estimer sa Femme, & parler de sa passion secrète pour M.me Parangon.]

J'AI de bonnes nouvelles à t'aprendre, mon Pierre, & je ne doute pas qu'elles ne te causent autant de joie qu'à moi.

M. Loiseau & M.lle Tiennète fürent unis hièr : les noces ont été plus brillantes qu'on ne l'avait prémédité : des Jeunes gens, Garſons & Filles, invités par le Prétendu, arrivèrent d'Av** avanhièr : ſes Amis & les nôtres ſe ſont réünis, deſorte que nous avons conposé une nonbreuse aſſemblée. Tu penſes bien que ma Femme & ma Sœur n'ont pas été des dernières. Ce ſont elles qui causent la joie que j'éprouve en ce moment. Urſule a fait une conquête digne d'elle à tous égards ; puiſque la fortune & le mérite ſe trouvent réünis dans le même Homme. C'eſt un jeune Conſeiller au Présidial : que ce titre ne t'effraye pas : les démarches ont été règlées par la décence la plus exacte ; il n'a pas encore entretenu ma Sœur ; c'eſt à M.me Parangon qu'il ſ'eſt ouvert, & c'eſt d'elle auſſi que j'ai tout apris ; Urſule n'eſt pas même encore inſtruite ; elle ne le ſera, que lorſque les choses ſeront ſûres : on peut bien ſ'en raporter à la prudence de la vertueuse Cousine de ma Femme ; puiſque ce ſont les conditions qu'elle-même a imposées au jeune Amant, qui ſ'y eſt ſoumis : d'un autre côté, M.me Canon, qu'on a prévenue, ſ'eſt bien promis qu'aucun Homme n'aborderait Urſule. Tu vois, chèr Aîné, que ſi cette

affaire réüssit, l'avantage sera grand pour notre Sœur & pour nous ; & que si elle manque, ce sera sans chagrins & sans inconvéniens pour Ursule. Tout cela doit te prouver combien l'amitié de M.me Parangon est précieuse. Je ne savais tantôt de quels termes me servir, pour lui témoigner ma reconnaissance. Ma Femme aussi pénétrée que moi, lui a baisé la main, en lui disant : —Ma Cousine, plûs je vous connais, moins je me trouve digne d'être votre Amie, & plûs je le desire ; je n'ôse presque vous aimer, ce sentiment me raproche trop de vous ; mais je vous adôre comme une Divinité—. J'ai vu des larmes prêtes à couler des yeus de ma belle Cousine ; elle m'a dérobé son émotion, en caressant ma Femme : je l'ai vue enfin reprendre pour elle cette amitié tendre & cette douce confiance qui les attachaient l'une à l'autre dans leurs premières années. Voila un point, & voici l'autre.

M.me Parangon nous a quittés pour aler auprès d'Ursule, que M.me Canon venait d'amener ; M. Loiseau qui me cherchait, m'a apelé : tandis qu'il me parlait, j'ai vu M.r Parangon sur les pas de ma Femme qui alait au jardin : un mouvement jalous & très-violent a fait que je les ai suivis. Ma Femme se hâtait de

gâgner un berceau de coudriers, dans l'endrait le plus écarté; mais elle n'apercevait pas son Cousin, je l'ai remarqué: j'ai pris par une autre route, & je l'ai devancée; de-sorte que j'ai eu le temps de me cacher derrière les feuillages. Manon, en entrant s'est assise; elle a levé les yeus aux Ciel, & des larmes ont coulé le long de ses joues. Aubout d'un moment elles ont cessé; son teint s'est animé, & la sérénité brillait sur son visage: elle a tiré de sa poche une boîte, que j'ai reconnue pour un présent qui vient de moi: elle l'a baisée plusieurs fois, en regardant un portrait, qui n'y était pas lorsque je l'ai donnée; & ce portrait... était le mien: Manon le regardait avec une langueur aimable, plus éloquente que les discours les plus passionnés. J'étais hors de moi; j'alais entrer, & lui faire les caresses qu'un portrait ne pouvait lui rendre, lorsque M. Parangon a paru. En le voyant, Manon a jeté un cri de surprise & d'effroi. —Ne craignez rien, ma belle Cousine, a dit l'infidèle Mari de la plus méritante des Femmes: je ne viens que me plaindre de vous. —Laissez-moi, je vous prie, a repondu Manon, & dispensez-moi d'entendre des discours qui ne peuvent que m'être odieus. —Manon, voila donc

votre reconnaissance ! —Au nom de Dieu, Monsieur, éloignez-vous ! Si mon malheur voulait que quelqu'un aprochât d'ici ; que mon Mari vînt à savoir.... —Vous craignez mes reproches. —C'est à vous de craindre les miens : vous êtes indigne d'une Femme comme la vôtre. —Ma belle Cousine devient l'Avocate de ma Femme ! —Votre fraide ironie, Monsieur.... Mais à quoi m'amusé-je ?... Je vous laisse, Monsieur.... —Non, vous m'écouterez, au-moins. —Vous ôsez me retenir ! —Oui, je l'ôse. —O ciel !.... Que cette vile audace est bien digne de vous ! —*Audace*, *vile*, tout ce qui vous plaîra ; mais vous m'écouterez, & vos efforts sont inutiles. —Trenble, malheureus ! Crains de me pousser-à-bout : fuis, ou laisse-moi fuir : va, ta présence.... Elle m'humilie, elle me confond, c'est un horrible tourment pour moi.... O mon Dieu ! j'ai mérité ce suplice.... Eh ! quels sont donc ceux que ta justice réserve aux infâmes Séducteurs ! — Il faut laisser exhaler cette amertume. —Je n'y saurais tenir.... Plût-à-Dieu que mon Épous arrivât.... O malheureus ! Tu as séduit mon inexpérience, abusé de ma jeunesse & de ma sensibilité.... —De votre goût pour le plaisir, ma Belle ; de votre tempé-

rament ; ſuposé pourtant que j'en aye *abusé.* —Tu crais m'inſulter ? Va, ce n'eſt pas un crime d'avoir reçu de la Nature des organes ſenſibles ; mais c'était un forfait digne de tous les ſuplices, de t'avoir écouté ſans t'aimer ; d'avoir avec toi profané l'Amour, en le fesant céder à l'émotion tumultueuse des ſens. Oui, je ſuis ſenſible ; mais.... Monſtre, tu me rendrais odieus le plaisir même, & tu me ferais déteſter ces mêmes avantages deſtinés à ſceller le bonheur, ſi... —Modérez-vous, belle Cousine ; ce n'était pas pour exciter votre colère que je vous ai ſuivie. Je le vois, la ſoif du plaisir (de votre part), me prêtait des charmes ; les desirs ſatiſfaits ne vous laiſſent plus me voir des mêmes yeus. Si pourtant vous le vouliez.... —Ecoutez, MONſieur ; la ſeule volonté d'entendre vos infames propositions me rendrait criminelle ; votre présence ici, je vous l'ai dit, eſt un tourment ; quand voudrez-vous le faire ceſſer ? —Ma présence un tourment !... Elle ne le fut pas toujours. —Eh ! j'en rougis, MONſieur. —Vous m'aviez promis.... —Depuis que j'aime mon Mari, que vous ai-je promis ? —Ne deviez-vous pas !... —Je dois vous déteſter : laiſſez-moi ſortir, MONſieur. —Je n'ai garde. —Je vais apeler. —Si vous

le pouvez. —Oui, j'apelerai, dussé-je me perdre.... O malheureus, que veux-tu faire-! Je crais qu'il alait entreprendre de lui fermer la bouche; mais le bruit que j'ai fait en quittant ma retraite, l'a si fort effrayé, qu'il a fui. En arrivant auprès de mon Épouse, qui fondait en larmes, je ne l'ai plus trouvé. Ma vue a redoublé sa douleur: & voyant à mes yeux égarés, que j'alais la quitter, elle est tonbée à mes genous, qu'elle enbrassait étraitement; —Je suis innocente, me disait elle, mon chèr Mari. Crayez que je le suis-. Je l'ai relevée en l'enbrassant. —Me crayez-vous-, a-t-elle dit, en levant avec crainte sur moi ses yeux chargés de larmes? —J'ai tout entendu, ma chère âme (ai-je répondu): j'étais ici avant vous. Je sais tout; votre Cousin est un scélérat; & si mon respect pour une Femme ... à qui nous devons tant de reconnaissance, ne me retenait encore.... Contentons-nous de ne jamais vous offrir à ses regards.... Manon, ce jour est le plus heureus de ma vie; il te rend digne de tout mon attachement-. J'achevais à-peine ces mots, que j'ai vu tout-près de nous M.me Parangon & ma Sœur. J'ai fait signe à Manon de s'éloigner avec Ursule, & je n'ai pas différé d'instruire ma Cousine

de ce qui venait d'arriver. Elle a paru peu sensible à l'infidélité de son Mari; mais la résistance noble & courageuse de Manon l'a satisfaite. Et c'était précisément là ce que j'avais prétendu. —Alons la féliciter, m'a-t-elle dit; M. Parangon est dupe de sa politique; mais dans cette Ville corronpue, il ne trouvera que trop à se dédomager—. Nous avons rejoint Ursule & Manon, & d'un commun accord nous avons décidé, que ma Femme n'ayant plus sa Mère ni sa Sœur, elle passerait chés M.me Canon auprès d'Ursule, tout le temps que je serais chés mon Maitre. Manon a goûté cet arrangement, comme une Persone dont on prévient les desirs: elle m'a dit à l'oreille & en riant, que c'était le sort de *toutes celles qui m'aimaient*, de ressentir le panchant le plus vif pour Ursule.

Tu vois, mon Ami, que je puis enfin espérer d'être heureus. Ce matin, j'ai vu le P. D'Arras, qui part pour le Couvent où ma Femme a demeuré. Je suivrai, à son égard, le conseil que tu me donnas il y a quelque tenps, d'en faire mon Ami, & non celui de ma Femme. Tout-à-l'heure, il s'est trouvé dans une maison où nous étions en visite, & il a voulu causer avec Ursule; M.me Canon, qui n'aime pas les Moines, l'a brusquement

apelée. Il eſt venu dire des douceurs à ma Couſine, qui l'a quitté pour aler auprès de Manon. Il ne faut pas que cette conduite t'étonne; c'eſt ici l'usage, & le Père n'en eſt pas moins eſtimé. Il n'a pas cherché longtemps dans l'Aſſenblée qui voulût l'entendre; une partie des Femmes ſe l'enviaient. M. Gaudet me paraît auſſi fort ſuſpect à M.me Canon: elle examine ſes moindres démarches, & ne lui lui laiſſe jamais dire deux mots de ſuite à Urſule, ni même à M.lle Fanchète. A demain, chèr Aîné. Je t'aime de tout mon cœur.

L I.me — Même jour.

M. PARANGON, à D'ARRAS.

[Explication de la Lettre précédente.]

PUISQU'EDMOND ne vous a pas conté la ſcène d'avanhièr, la voici en deux mots, chèr Père. Manon me perſécutait depuis notre dernière entrevue, pour que nous euſſions un entretien qui prévînt ou diſſipât tous les ſoupçons de ſon Mari. J'y répugnais, parce que je ſentais que c'était m'exposer un-peu. A-la fin, je me ſuis rendu: l'occasion nous a paru favorable à la noce; deux fois nous ſommes ſortis enſenble inutilement; je dis *inutilement*, & bien inutilement, car le jeune Panaché ne nous a pas ſuivis, &

Madame n'a voulu entendre à rien, ainsi que vous m'en avez prévenu. Comme elle est fort capricieuse, je ne m'en étais pas autrement enbarrassé. Mais à notre troisième sortie, Edmond nous ayant suivis, la scène s'est jouée, mais jouée, comme dans la *Métromanie* la reconnaissance de M. de l'*Empirée* avec son Oncle, je crais: la Fripone y a mis une vérité qui m'effraye, & à juste titre. Il serait assés plaisant (c'est-à-dire pour un Desintéressé) que Manon m'eût fait venir-là, pour me forcer d'entendre ses vrais sentimens, & se moquer de moi. Ce qui me le fait présumer, c'est que depuis ce moment, je ne saurais la joindre. Ma prude de Femme l'a toujours sous les yeux; elle marche *de-conserve* entr'elle & la petite Ursule; & comme si ce n'était pas encore assés on l'a mise sous la garde de *Gorgone* Canon.... Ah! si la jolie Paysane voulait me dédomager, que je laisserais avec plaisir au Frère sa chaste Moitié! mais c'est la chose inpossible; ce Bijou-là a trois vertus aulieu d'une; la vieille & decrépite vertu de M.me Canon, aussi revèche, aussi rogue que Cerbère; la vertu aigre-douce de ma Femme; & sa jolie petite vertu à elle, qui, je crais, serait aussi aprivoisable qu'une autre, sans les deux apuis qui l'étayent si bien, & qui lui font un épouvantail de tout.

Vous voyez d'après ce recit qu'Edmond eſt parfaitement tranquile (à la fureur près que lui a causé mon entretien avec ſa Femme, & que j'ai ſagement évitée ; ainſi vous devez être auſſi content que je le ſuis peu : cependant, ſi Manon l'avait voulu, nous ſerions plus heureus que jamais) : Et ce que je vois, moi, ou ce que je crains bien de voir, c'eſt que je ne ſois pris pour dupe, & que je n'aye donné la petite Couſine à ce Manant en pure-perte, pour moi. J'en ſerais bien fâché, comme vous pouvez craire ; car il faudrait avaler la pilule, & continuer, malgré que j'en euſſe, à faire du bien à ce que je déteſterais. Adieu.

LII.me

Le lendemain des précedentes.

EDMOND, à PIERROT.

[L'innocence quelquefois ſ'en inpose à elle même.]

VOICI la converſation que je viens d'avoir avec M.me Parangon, chèr Aîné ; elle fera ſuite à ma Lettr[illegible]ièr.* Ce matin, on eſt venu m'avertir [illegible]lle m'attendait. Je l'ai trouvée ſeule. Elle m'a fait ſigne de prendre un ſiége, d'un air doux, mais un peu triſte.

—Vous êtes marié, Monſieur (a-t-elle dit après un moment de ſilence),

& vous êtes heureus : vous aimez votre Épouse, elle vous aime ; puisse un état si fortuné durer autant que votre vie à tous-deux !... Vous le savez, & Tiennète vous le dit un jour, je vous aimais, & vous m'aviez intéressé avant que vous vinssiez ici ; je fis conseiller à vos Parens de vous destiner à la peinture, & de vous confier aux soins de M. Parangon. En vous revoyant, à mon arrivée, je me confirmai dans le dessein que j'avais formé de vous attacher à moi par les liens les plus forts : vous êtes jeune, je n'envisageais votre établissement que dans le lointain, & je vous destinais ma Sœur. Le Ciel en a disposé autrement : vous êtes devenu le Mari d'une Parente ; je n'y perds qu'un degré ou deux de proximité, & je jouis de la satisfaction si vivement desirée de vous voir satisfait. La présence de Fanchète est donc à présent inutile ; je ne voulais que vous montrer l'un à l'autre, pour vous fixer, & donner un point-de-réünion au vague de vos desirs. Et comme depuis son veuvage, mon Père ne peut guère demeurer chargé d'une Fille sortie de l'enfance, je vais la faire partir dans quelques jours pour la Capitale ; elle y attendra, dans une retraite honnête, où ma Tante va la conduire, que l'âge l'ait assés formée, pour devenir ma Conpa-

gne, ſans danger pour ſes mœurs; car vous ſentez combien je redoute les inſinuations d'un Homme ſans frein, comme.... Mais je ſouhaiterais qu'Urſule accompagnât Fanchète; je vois mille inconvéniens à garder ici votre aimable Sœur; ſans parler de M. Parangon, qui cherche à l'entretenir lorſqu'elle vient, elle a des Adorateurs dont je me défie. Conſentirez vous que M.me Canon les enmène toutes-deux—? (J'ai fait un ſigne d'aprobation, afin de ne pas l'interompre; car elle me raviſſait.) —Quelque plaisir que me faſſe la ſociété d'Urſule (a-t-elle continué) je le ſacrifice à ſon avantage. J'ai déja fait part de ce deſſein au Conſeiller dont je vous parlais hièr; il m'a répondu par quelques objections dont je vois la ſource: mais ſ'il aime véritablement Urſule, l'éloignement ne le refraidira pas; & ſi ce n'eſt qu'une paſſion frivole, un goût paſſager, il ne mérite pas que nous y faſſions d'attention. Mon Cousin, ſans moi, vous auriez deja mis votre Sœur dans un grand péril: quoi! vour lui ſuggériez de prendre pour guide votre Ami le P. D'Arras!... Je reſpecte la Religion, & j'en fais gloire; mais il vaudrait mieux cent-ſois ne pas ſ'acquiter de certains devoirs qu'elle preſcrit, que de le faire en exposant ſes

mœurs. Aprenez, jeune Étourdi, qu'un jeune Prêtre, même le plus règlé, ne doit jamais diriger des jeunes Filles ; que ceux que l'âge a refraidis ne sont pas toujour sûrs, & qu'il faut plûs de prudence & d'usage que vous n'en avez, pour indiquer un chois pareil. Je suis Femme ; je connais par expérience, avec quelle audace cynique quelques-uns de ces prérendus Mèdecins des âmes portent d'avides regards jusques dans les replis de nos cœurs, non pour en arracher le vice, mais souvent pour sonder notre faiblesse, & déraciner les semences d'honnêteté. Défiez-vous de tous les Moines, & même de tous les Gens-d'Eglise ; il est rare qu'entre mille, il s'en trouve un seul qui ait l'esprit de son état. Par mes conseils, votre Femme l'a quitté... Mais c'en est trop sur cette matière. Crayez-vous que vos Parens confirment le pouvoir qu'ils ont bien voulu me laisser sur votre Sœur ? Écrivez-leur à ce sujet—.

Tu penses bien ce que j'ai du répondre à cette adorable Femme. Je l'ai remerciée en mon nom, & à celui de nos chèrs Père & Mère, en l'assurant que j'alais t'écrire sur-le-champ.

Je me disposais à sortir, losqne M.me Loiseau, ma Femme & Ursule ont ouvert la porte d'un Cabinet d'où elles avaient

tout entendu. Ma-Cousine a continué : —Aime-bien ce chèr Mari (a-t-elle dit à Manon) ; enpêche-le de se livrer trop à ceux qui peuvent corronpre sas mœurs : tu connais la Ville & les faussseté qui y règne ; fais en-sorte qu'il profite de tes lumières—. Je les ai quittées, parce que ma Cousine m'a dit de me hâter d'écrire.

Cette démarche, à laquelle elle se porte si volontiers, prouve bien toute l'injustice des soupçons qu'on a voulu m'inspirer sur la nature de son attachement pour ma Sœur. Malgré ce qu'ils doivent avoir acquis de connaissance du cœur humain, mon Cousin Gaudet & le P. D'Arras se tronpent ; car ils ne veulent pas me tronper. Dans les tableaus qu'ils affectent de me faire des desordres des Femmes, je decouvre une satisfaction un-peu maligne ; ces entretiens leur plaisent. Mais que m'inporte ? Je jouis de leur société, sans prendre leurs vices. Je leur ai même obligation, de ce qu'ils me guérissent de la prévention où l'on est dans nos Campagnes, sur la sainteté des Personages de l'espèce de l'un d'eux. A-présent je respecte l'état, mais je méprise le plus grand nombre des Individus qui le conposent. . . . . .

Engage nos chèrs Père & Mère à se conformer à tout ce que desire M.me Pa-

rangon : Ursule t'en prie aussi-bien que moi. Nous enbrassons ta chère Femme, & tous nos Frères & Sœurs. Apuye-nous fortement, je te le repéte : il me semble qu'un sort heureus attend Ursule à Paris.



LIII.me

PIERROT, à EDMOND.

[Son infamie avec Laurote se découvre.]

EDMOND ! Edmond ! oh qu'as-tu fait ! misérable ! qu'as-tu fait ! abuser de la jeunesse d'une Fille ! ôter l'honneur d'une Parente ! Toi, marié ! tromper, & promettre d'épouser ! Oh ! qui t'a donc tourné l'esprit, & gâté le cœur ! Laurote, notre Cousine, Laurote !... Nous venons de voir chés nous sa Mère, desolée, s'arrachant les cheveux, maudissant le jour de mon mariage, & le tien : car elle venait d'aprendre que tu ês marié. Ça m'a fendu le cœur ! O Edmond ! mon malheureus Frère qu'inporte que tu fasses ton chemin à la Ville, si tu perds ta vertu, & l'honneur, & le soin de ta pauvre âme ! & si je ne saurais plus t'estimer !

Nos Parens savent tout. Ça t'en dit plûs qu'il n'en faut.

LIV.me

LIV.me

EDMOND, à D'ARRAS.

[Il lui envoye la précédente, & consulte ce dangereus Ami.]

SOUTENEZ-MOI, chèr Père, mon courage m'abandonne... Voyez ce qu'on m'écrit !... Mon cœur se déchire, & mes larmes ne sauraient couler.... Et ce n'est pas-là tout encore : mes Parens irrités m'accâblent de malédictions ; ils le font dire par l'Homme qu'ils envoyent, un Étranger (1), à M.me Parangon ; ils ont eu l'inprudence de le faire dire à ma Femme elle-même, & de lui plonger le poignard dans le cœur... Il est donc vrai que quelquefois la vertu, & l'horreur du vice, lorsqu'elles ne sont pas éclairées, font autant de mal que le crime lui-même ! Au lieu d'éclater.... Mais c'en est fait ; une inflexible rigidité me perd ; un-peut d'indulgence m'aurait sauvé.... Ils me

(1) C'est effectivement ainsi que se conduisent nos Paysans, & que se conduisaient il y a un siécle ou deux la Noblesse elle-même : sont-ils irrités, ils chargent le Premier-venu de vous dire tout ce qu'ils ont dans l'âme. Cela est inprudent, il est vrai ; mais cela marque une certaine franchise estimable ; outre que les réprimandes de ce genre sont bien plus efficaces que celles d'une Lettre sécrète.

maudiſſent ! Je friſſone ; la malédiction des Pères eſt terrible, & je viens de l'attirer ſur moi !... Aidez moi de vos conſeils, mon chèr Père ; je vous jure de m'y abandoner. Tâchez de faire, pour l'amour de moi, un voyage chés la petite Laure ; emparez vous de l'eſprit de la Mère & de la Fille : quittez vos Religieuses, volez à mon ſecours, l'amitié vous en convie ; employez tout ; forcez-les, ſ'il eſt poſſible, à me diſculper... Mais je m'en raporte à votre zèle, & à votre amitié pour moi... O mon Père ! que je paye chèr quelques heures de plaisir ! Il eſt vrai, il eſt donc vrai que la peine ſuit toujours le crime, & qu'*il la traîne après lui*, comme disait le bon Curé qui m'a élevé, *liée avec une chaîne de fer* !

Je vois ma Femme qui devore ſes larmes : je ſouffre de ce qu'elle n'ôse ſe plaindre ; ſa honte, dont je connais la cause, retonbe ſur mon propre cœur, & le nâvre d'amertume. Mme Parangon ne me dit pas un mot. Je voudrais qu'on me fit des reproches ; j'exhalerais du moins ma douleur & mes remords. Heureusement Urſule vient de partir pour la Capitale avec la jeune Fanchète ; on n'a pu l'inſtruire : c'eſt une fardeau de moins .... Mais ma Femme ! Mme Parangon !... Oh ! ce coup ſera funeſte au bonheur de ma vie ;

mes terreurs me le disent.... Adieu ! ne perdez pas un instant : volez ; votre Ami n'espère qu'en vous.

P. S. M. Gaudet n'est malheureusement pas ici ; on ne l'attend que demain. Où est-il alé !

LV.me

MANON, à M. GAUDET.

[Remords déchirans]

VIL Auteur de mes malheurs & de mes crimes, je te connais enfin : je viens de trouver une de tes detestables Lettres (1) : tu conseillais à Edmond *de se dédomager*.... O malheureus ! toi, qui m'a perdue ; toi, qui creusais sous mes pas le précipice où l'odieus Parangon m'a entraînée, tremble, je te vais te démasquer.... Je suis sensible, je le suis trop à un malheur, ... que j'ai mérité... Je le reconnais devant Dieu... Ce Dieu que ton infame conduit outrage... J'en mourrai ; mais ce ne sera pas de la mort qui t'attend ; ce ne sera pas de la mort de Scélérats... (2). Misérable, tu voulais avilir le cœur d'Edmond ; le rendre insensible à la honte....

(1) Dont il est parlé dans la XLI.me

(2) Prédiction terrible, comme on le verra dans la suite.

non pour moi, comme tu me le disais; mais pour toi-même... Je vais l'éclairer: il va tout aprendre. . . . .

Je viens de me jeter aux piéds de mon Crucifix; mon Cousin, je ne suis plus la même. Le coup mortel est frapé; mais je vous pardonne. Je songe à mon Fils avec douleur: ne l'aprochez pas; je vous le défens; mais recommandez-le, je vous en conjure, au généreus Edmond, à ma vertueuse Cousine.... Encore un mot: au nom de vous-même, ayez pitié de votre âme, ayez pitié d'Emond: je prie Dieu pour vous... Je suis au desespoir de l'action que je viens de faire; je devais attendre qu'il plût à Dieu de trancher mes jours.... tout insuportables qu'ils me sont devenus.... Edmond, Edmond, que j'adorais, Edmond m'est infidèle!... & je n'ai pas droit de m'en plaindre!... Que je suis punie! ah! l'horible tourment que j'endure suffirait pour mon enfer.... Voila donc les fruits du crime! O mon Cousin! dès cette vie il est châtié... Edmond paye chèr des plaisirs d'un moment; je suis plus punie encore; que doit attendre un malheureus Corrupteur!... Adieu. Rentre en toi-même; c'est une Mourante qui t'en conjure. Adieu, adieu pour toujours. *(sans signature)*

Réponse. *LVI.me* Une heure aprés.

[Où le bon naturel étouffe le vice.]

S'IL en eſt temps encore, vivez, vivez, Madame ; au nom d'Edmond, vivez! Edmond vous aime, il vous adore ; je réparerai mes crimes : je vais changer ; vivez, ou craignez d'entraîner mon Ami dans votre tonbeau. Ah ! ma Cousine ! .. vous m'avez fait trenbler, & c'eſt la fin de votre Lettre ; c'eſt votre résignation qui m'épouvante !... Oui, j'ai ſeduit Edmond : mais dégagé comme je le ſuis des préjugés, ce n'était que pour le rendre heureus & vous auſſi : que n'ai-je prévu les malheurs qui devaient ſuivre!... Je le répète, vivez ; & l'Homme que vous deteſtez, pour vous, pour vous ſeule, & pour Edmond, ſ'aveuglera lui-même, & voudra mériter votre eſtime.

P. S. J'arrive d'Accolet, où j'étais alé ſur un avis que j'avais reçu : un jour plutôt, je prévenais le mal. Le ſort ne l'a pas voulu.

LVII.me

EDMOND, à PIERROT.

[Véritable douleur]

INSENSÉS! nous aimons la vie ! Il eſt des inſtans où nous nous livrons au plaiſir ! Eh! que ſommes-nous donc,

Misérables ? Des Victimes qui bondissent, en attendant le moment du sacrifice. Les unes tonbent, couronées de fleurs, sous un seul coup de la hâche fatale; les autres, consumées par un feu lent & plus cruel, languissent aulieu de vivre. O néant des joies & des félicités des Hommes!.... Mon Frère, je viens de perdre celle que j'aimais; celle à quî mon cœur s'est attaché trop tard. Dès qu'elle a mérité d'être aimée par un retour sincère à la vertu, je n'ai plus été digne d'elle, & le Ciel me l'a ôtée.... Ah! pourquoi l'avoir instruite! pourquoi nos Parens ont-ils empoisoné des jours heureus!... Manon a contraint sa douleur & ses larmes; elle s'est crue certaine de n'être pas aimée, & qu'elle ne pouvait jamais l'être; cette idée cruelle l'a frapée d'autant plûs, que des fautes.... Son sang s'est glacé; les sources de la vie ont tari : elle est morte; elle a péri de ma main & de celle de mes Proches! O regrets superflus!... Puissé-je la suivre dans ce tonbeau que mes fautes ont creusé!

LVIII.me De Saci, le 20 Octobre.

EDMOND, à Madame PARANGON.

[Cette Lettre-ici intéresse & console].

RESPECTABLE & généreuse Amie, je manque d'expressions pour vous dire com-

me je sens tout ce que je vous dois : vos soins & vos bontés m'ont rendu à la vie; l'air de ce pays, qui m'a vu naître, achève de me fortifier : je serai dans peu de jours en état de réprendre mes exercices ordinaires, & de retourner auprès de vous. Mais je ne différerai pas néamoins d'obéir à vos ordres, & de vous faire part de ce discours touchant, qu'une Épouse infortunée m'adressa dans les derniers moment de sa vie.

Nous étions seuls; elle venait de se mettre au lit. Je m'aproche; sa main brûlante saisit la mienne; elle pousse un long soupir. Je baisse les yeux avec confusion. —Monsieur, me dit-elle, vous ne tarderez pas à être délivré d'un Objet odieus. Je ne murmure pas; le Ciel est juste : si j'avais à me plaindre, si j'ôsais l'accuser, c'est de ce qu'il a permis qu'une âme comme la vôtre fut souillée par le parjure & l'infidélité. O mon Épous! la peine suit le crime à pas tardifs, mais assurés; j'en suis la preuve : puisse cet exemple vous être utile!

—Eh! que va-t-il donc arriver, m'écriai-je! Manon, qu'avez-vous fait?

—Mon sort vous intéresse encore! je vais donc mourir heureuse!

—Vous mourir! vous que j'adore! ah! mon Épouse—! ...

—Écoutez-moi : il n'eſt plus temps de nous tromper. Chèr Ami, laiſſe-moi lire dans ton cœur : ce n'eſt plus ta Femme qui te parle ; nos liens ſont déja ronpus. C'eſt une Amie, qui voudrait que ſa mort te fût utile, puiſque ſa vie n'était pas digne de te rendre heureus—.

Je n'étais plus à moi-même : je m'agitais, je voulais m'éloigner : Manon me retenait. Enfin je m'échape : j'envoie chercher des ſecours : je reviens auprès d'elle.

—Pourquoi troubler mes derniers momens, me dit-elle avec tranquilité ? je voulais ne les conſacrer qu'à toi. Je ne crains pas la mort qui ſ'avance ; ſans la douceur d'être aimée, la vie n'était rien pour moi.... Je ne pouvais plus l'être....

—Eh vous l'êtes, chère Épouse ! je vous adore : une coupable ivreſſe dans un temps ou je vous connaiſſais peu, m'égara quelques inſtans ! Mon Amie, l'amour que vous m'avez inſpiré, le véritable amour eſt né depuis : l'eſtime l'accompagne : ah ! daignez n'en pas douter.

—Serait-il vrai ? & vous aurais-je puni, en voulant m'inmoler à votre bonheur ?

—Ah ! cruelle ! que me faites-vous entrevoir ! vous me pénétrez d'horreur !

—Mon Ami, je me ſuis trompée !... Malheur à toute Femme, dont la conduite

duite n'eſt pas irreprochable ! La douleur, l'incertitude & la honte doivent renplir tous ſes inſtans ; elle ne peut avoir de confiance en celui dont elle n'a pas l'eſtime. Je me ſuis dit : J'ai ce que je mérite ; ma faute eſt une tache ineffaçable, & je me ſuis deseſpérée. Lorſque la première on a manqué à l'honnêteté, il faut voir les égaremens d'un Mari ſans ſe plaindre. O mon chèr Edmond ! n'uniſſez plus votre âme qu'avec une âme pure. Si j'avais été innocente, ma douleur aurait été moins vive, moins déchirante, mon deseſpoir moins violent, moins funeſte. Mais je me ſuis dit : Comment le rapeler ? le preſtige eſt détruit : il ne peut m'eſtimer : le mépris qu'il a pour moi a relâché ſes mœurs ; c'eſt moi qui ſouille une âme qui fût reſtée pure : je ſaurai m'en punir. Et je m'en ſuis punie ; car j'ai cru qu'il était néceſſaire que les liens qui nous uniſſent fuſſent brisés, pour que vous puſſiez retourner à la vertu-...

J'ai pouſſé un cri de deseſpoir.

—Ecoutez-moi (a-t-elle repris) ; profitons du moment où nous ſommes encore ſeuls. Chèr Epoux, je t'en conjure par ma tendreſſe, qui fut extrême pour toi, dès qu'elle eut commencé, par cette tendreſſe qui rapelait mon cœur à l'honnêteté ; fuis les méchans & les Corrup-

teurs ; évite également les Femmes faibles & perdues ; veille ſur toi-même ; il n'eſt de bonheur & de vrais plaiſirs qu'au ſein de la vertu. Conſerve ma mémoire : défie-toi de l'amitié de mon couſin Gaudet, de celle du P. D'Arras ; &.... le dirai-je ?.... de la beauté de ma Couſine ; mais jète-toi entre ſes bras, pour te laiſſer conduire à ſa ſageſſe. C'eſt une Femme ſans défaut : elle eſt ſi parfaite, que la calomnie, après avoir tout épuiſé contr'elle, ſ'eſt trouvée contrainte de fermer ſa bouche enpoiſonée. Tu nous as reconciliées, c'eſt à-préſent le premier de tes bienfaits-.

Mes pleurs inondaient ſon viſage ; je lui répétais, que j'alais la ſuivre au tonbeau. Elle a repris la parole :

—Tu m'aimais ! ah ! mon chèr épous ! je regrète donc la vie : & pourtant je mourrais heureuſe, ſi je ne laiſſais pas un Fils-......

L'on eſt entré. Le Médecin, le Chirurgien ſe ſont enpreſſés à la ſecourir. Mais bientôt ils ſe ſont aperçus... O ma reſpectable Amie, diſpenſez-moi d'achever....

—Je ſavais bien qu'il était inutile, a dit la mourante : je viens d'écrire à mon Couſin : mon chèr Mari, ayez pitié . . . de mon Fils-.

Voila ſes dernières paroles ; d'horribles convulſions......

Si toute ma sensibilité, adorable Cousine, n'était pas due à votre amitié, les peines que le P. D'Arras vient de prendre pour moi, me toucheraient vivement. Dès que je l'eus instruit des suites de ma funeste avanture avec Laure, il vola chés cette Jeune-persone, quoiqu'elle demeure à plus de cinq lieues du Couvent qu'il dirige; il sut gâgner la confiance de la Mère & de la Fille, & prit tant d'enpire sur leur esprit, qu'il les engagea non-seulement à cesser leurs clameurs (hélas! trop bien fondées!) mais qu'il les fit disparaître de leur pays: il les a conduites lui-même dans la Capitale, où il a tout disposé pour qu'elles fussent dans l'abondance; son envie de m'obliger a même été audelà des bornes, & je sens que mon cœur le desavoue; il m'écrit (1), qu'il *a fait consentir Laure à signer, à l'insu de sa Mère, une Lettre à mes Parens, par laquelle elle s'accuse de m'avoir injustement chargé de sa faute. Le motif* de mon Ami est, dit-il, *de me reconcilier avec ma Famille, & de rendre à ma Femme sa tranquilité.....* Hélas! Manon n'était déja plus; mais il l'ignorait. Que je suis mal-

(1) Cette Lettre est perdue. Mais je me souviens d'avoir ouï-dire que toute cette conduite du Père lui avait été prescrite par M. Gaudet: ce fut encore ce dernier qui fit tous les arrangemens à Paris, pour mettre Laurote dans l'aisance; car il [illegible] dans le crime avec elle.

heureus! vous le voyez, tout ſemble tourner contre moi, & l'innocence de Laure m'eſt une ſeconde fois ſacrifiée, ſans que j'en retire d'autre fruit, que d'augmenter mes remords. Mais que dites-vous de ce motif, ma chère Cousine? rend-il mon Ami excusable? ſa Lettre fesait déja ſur mes Parens l'effet qu'il ſ'en était promis : on l'avait reçue pendant que j'étais à l'extrêmité, ſecouru de vous ſeule : on l'a montrée, répandue. A mon arrivée ici, je me ſuis hâté de la démentir. Mon Frère Aîné m'en eſtime davantage; mes Parens ont repris leur colère : mais Laurète eſt deshonorée dans le Pays ; jamais elle n'y peut reparaître. Quand j'ai voulu la défendre, on ne m'a pas écouté : ſi j'avais parlé contr'elle, on m'aurait cru ; voila les hommes! Vous, & mon Frère Aîné me reſtez ſeuls; votre amitié, Madame, ainſi que la ſienne, eſt à l'épreuve de tout. Je n'ôse, avec un ſi grand bien, me dire encore malheureus. Conſervez-le-moi, ô la plus digne de toutes les Femmes! vous êtes audeſſus des faibleſſes de votre ſexe, & de l'humanité ; votre conduite le prouva toujours : rendez-moi donc plus digne de ce nom que vous m'avez tant de fois donné, lorſque j'étais aux portes du tombeau. Ah! je ne ſaurais me les rapeler, ſans être ému juſqu'aux larmes, ces accens ſi doux, ces expreſ-

ſions touchantes qui me rendirent la vie! —*Mon ami, ne modère pas ta douleur; elle fait trop bien ton éloge.... O mon Ami! laiſſe paraître toute ta reconnaiſſance poür une Femme qui t'adorait!... ton cœur eſt encore vertueus, puiſque tu ès ſi ſenſible.... Mon Cousin, affligeons-nous enſenble; pleurons tous-deux une Amie, que nous n'avons bien connue qu'en la perdant; nous ſerions des monſtres, ſi nous ne la pleurions pas toute notre vie....* Oui, ma belle Cousine, vous avez raison: mais que ſerais-je, ſi j'oubliais ce que je vous dois! ah! que ſerai-je!... heureusement, c'eſt l'inpoſſible, je le ſens; vous êtes gravée là;.. mon anéantiſſement précéderait un oubli.

LIX.me

EDMOND, à GAUDET.

[Ecrite devant moi, ſincérement peut-être.]

LE raisonnement ne ſaurait l'enporter ſur le ſentiment, mon Cousin: je ſens, & c'eſt plus que d'être convaincu. Mettez de la vertu au lieu de tous nos vices, n'étions-nous pas heureus? *Le ſentiment égare*, me direz-vous, comme vous l'avez déja fait; *il peut être le produit de l'erreur comme de la vérité.* J'en conviens. Mais répondez à ma queſtion, & vous ſerez

forcé de convenir que la vérité eſt la ſource de celui que j'éprouve. Je ne veus pourtant pas raisonner avec vous & contre vous; je vous ſuis trop inférieur; je ne veus que vous prier d'en agir avec moi comme ſi vous étiez bon Chrétien, & comme ſi j'étais un Dévot décidé. Je l'eſpère de votre affection, & je ſuis, &c.

L X.me Réponſe.

L'IVRESSE, le plaisir, la douleur & la démence, ſont quatre états dans leſquels l'homme ne fait pas volontairement ce qu'il fait: vous êtes dans l'un des quatre, & je vous pardonne votre Billet. Edmond écrire ſix lignes à Gaudet!... Alez, Monſieur, je mérite d'être aimé de vous, fuſſiez-vous *dévot à trente-ſix karats*; parce que je vous aime, & que de tous les plaisirs que je puis goûter, le plus doux pour moi, c'eſt de vous en faire. Je perſévérerai toute ma vie dans ces diſpositions. Mais pour vous punir, je n'en dirai pas davantage: comme vous, je ne veus écrire que ſix lignes: les voila. Je ſuis, &c.

L X I.me
EDMOND, à PIERROT.

[Générosité de la Mère de Manon: nouvelles de Laurote.]

LE temps émouſſe l'aiguillon du plai-

sir & celui de la douleur : je suis enfin plus tranquille ; chèr Aîné. Les premiers jours qui suivirent mon arrivée ici, l'on craignait une rechute. En effet, je ne saurais te bien représenter le vide que j'éprouvai.... Je l'ai plus tendrement aimée que je ne le pensais moi-même !.... Que de pleurs j'ai versés, ô mon Ami ! que de pleurs ! & quel douloureus sentiment la vue de sa Mère & de sa Sœur ont renouvelé dans mon pauvre cœur ! Tous-trois nous fondions en larmes : ce fut-là tout notre entretien. Le lendemain, je leur fis dire, que je ne me crayais plus de droits à garder leur héritage, & que j'alais le leur remettre. Elles ne me répondirênt que par l'invitation de me trouver à leur profession. Je courus au Monastère, & je demandai la Mère de mon Epouse, pour conbattre sa résolution. On vint me dire de sa part, Qu'elles ne parleraient à persone qu'après la consommation de leur sacrifice. Je crus que M.me Parangon serait serait écoutée ; j'alai la chercher : elle vint, mais elle ne put les voir, non-plûs que moi. Il falut abandonner mon dessein. Hièr, elles prononcèrent leurs vœux. Deux heures après la cérémonie, elles me firent avertir, qu'elles m'attendaient au parloir. Là, toutes-deux, l'air serein, presque joyeus, elles me témoignèrent toute leur

affection. La Fille se retira, sur un signe que la Mère lui fit. Alors, M.me Palestine me dit : —Mon chèr Fils, j'ai plûs de confiance en vous que dans toute autre Persone ; je connais votre probité, la tendresse que vous eutes pour ma Fille : aussi, j'ai dédaigné toutes les précautions que les Lois demandent, & je n'ai voulu vous faire la prière que vous alez entendre, que lorsque je n'aurais plus rien à atendre que de votre générosité. Vous êtes possesseur de notre fortune ; mais vous savez qu'une innocente Créature... Adoptez-la, je vous en suplie, ici, devant Dieu & moi : je me contente de votre parole ; donnez-la moi, que vous lui ferez passer en entier le bien de sa Mère, lorsque Dieu disposera de vous : non plutôt ; car je veus que vous en jouissiez jusque-là-. Elle se tut. Je pleurais. Je lui jurai de faire ce qu'elle souhaitait, & me liai par des sermens qu'elle me priait de ne pas faire. J'ajoutai : —Et je vous laisse, Madame, tout le revenu. —Parlez plus bas, me répondit-elle ; si l'on vous entendait, vous seriez cause qu'on nous tourmenterait ici. Je refuse votre offre Nous avons donné comme les autres Religieuses, on ne nous fait point de grâce : & s'il était possible ou permis de *trésoriser* dans mon nouvel état, je n'aurais point d'autre de-

sir que de vous faire passer mes épargnes. Adieu, mon chèr Fils. Aimez-moi toujours : nous ne cesserons jamais d'offrir nos vœus au Ciel pour vous, & pour votre Pupile. Adieu, mon Fils-.... Elle ferma le rideau. Mais je demeurai bien un quart-d'heure encore à ma place, à sangloter ; car toutes mes douleurs venaient de se renouveler avec violence. Je t'avouerai, mon Ami, que si les Cloîtres d'Hommes étaient tels que je me les figurais autrefois, je n'hésiterais pas à m'y jeter, pour y pleurer mes fautes : mais, ô mon Frère, je les connais ; ils sont une image de l'Enfer : les Supérieurs y tyrannisent jusqu'à la pensée, dans ceus qui leur sont soumis ; c'est un théocratisme odieus, par lequel ces Gens-là se mettent à la place de Dieu, à l'égard de leurs Moines (& c'est ce que le mot théocratisme veut dire) : ceux-ci, de leur côté, n'oublient rien pour se soustraire à ce révoltant despotisme, né dans les climats brûlans de l'Arabie & des Indes, & qui n'est point fait pour des têtes Européennes. J'ai cette obligation au P. D'Arras, entre beaucoup d'autres, c'est qu'il a levé le voile qui cachait encore à mes yeus les desordres & l'esclavage des Moines. Il ne vaut guère mieus que ses Pareils ; mais il n'est pas hypocrite.

Madame Parangon devait elle-même conduire Urſule à Paris : mon bonheur voulut, comme tu ſais, qu'elle changeât d'avis ; mais elle promit de ne pas tarder à l'aler voir : ces jours-ci nous avons reçu des nouvelles de cette chère Sœur (1) ; elle preſſe M.me Parangon de lui tenir ſa parole. Elle lui dit, qu'elle ſe *trouve très-ſatiſſaite de la Capitale*, & qu'*il ne* lui *manque, pour être heureuse, que la préſence de* ſon *Amie.* Elle ſe plaint de mon ſilence. Urſule ignore tous mes malheurs. M.me Parangon veut en tenpérer l'amertume, en les lui aprenant elle-même. Tu vois, mon Ami, que je vais la perdre pour quelque temps. Si quelque chose peut me conſoler, c'eſt que je ne la cède qu'à ma Sœur.

Ni le P. D'Arras ni M. Gaudet ne ſont encore revenus de Paris ; mais le dernier m'écrit (2) que Laure eſt accouchée d'une Fille, & que très-ſatiſfaite d'être *débarraſſée d'un incomode fardeau*, elle *prétend jouir dans la Capitale de toute ſa liberté.* Je ne conprens pas ces derniers mots : c'eſt une énigme dont il faut je demande le mot au P. D'Arras, qui eſt ſur-le-point d'arriver. Les ſoins que mon Couſin prend de l'Enfant, m'ont ſenſiblement

(1) Cette Lettre d'Urſule ne s'eſt pas trouvée.

(2) Lettre non-retrouvée.

touché. Je le prie de le confier aux ſoins d'une Nourrice que j'envoye, & qui eſt du même Pays que mon Pupile : ils ſeront élevés enſenble ; c'eſt une fantaisie que ma belle Cousine aprouve.

Mon Ami, les plus grands maux ne ſont pas toujours ſans quelque mêlange de plaisir. Il eſt vrai que cette Fille, qui me conſole un-peu, me coûte bien-chèr! cependant, je ſens mon cœur treſſaillir, dès que je ſonge à elle, & le plus vif de mes desirs eſt de pouvoir l'enbraſſer. O mon Frère! pourquoi ce qui nous rend pères eſt-il quelquefois un crime! C'eſt un nom ſi dous!... Heureus Aîné, tu le porteras ſans remords! aulieu que le crime enpoisone pour moi, juſques dans leur ſource même, les faveurs de la Nature!...

Le Conſeiller, Amant d'Urſule, eſt venu ce matin. M.me Parangon lui a fait part de ſon voyage : il l'a priée de lui permettre d'écrire à Urſule, une Lettre qu'il laiſſerait ouverte, & où il ne prendrait que la qualité d'Ami de notre Famille (1). Accordé. Mais enhardi par cette faveur, il a ſuplié qu'on ne refusât pas un petit présent qu'il voulait faire à ſa Maitreſſe. Ma Cousine ſ'en eſt défendue. Il a fait obſerver que l'éloignement ôtait le danger. Elle ne ſ'eſt pas rendue. —J'obtien-

(1) Elle ne fut pas rendue à Urſule.

drai dumoins a (pourſuivi le Conſeiller) que vous le donniez ſans parler de moi ? Mme Parangon a voulu voir le présent; il lui a paru trop conſidérable, elle l'a refusé. Cet Honnête-homme a été mortifié, mais profondément. Et envérité je souffrais pour lui. Mais il faut bien que ma Cousine ait raison.

J'aprens, avec bien de la ſatiſfaction, què la chère Sœur, ton Epouse, avance heureusement: dis-lui mille choses tendres de ma part. Je veus abſolument être un des premiers à careſſer ton Fils, lorſqu'il verra le jour. Mon Ami, je lui ſouhaiterai le cœur de de ſon Père, les vertus de ſon aimable Mère, avec un Ami tel que l'eſt pour toi, Ton EDMOND.

LXII.me

Le Même au Même.

[Regrets d'Edmond, après le départ de Madame Parangon pour Paris; regrets que ſes Corrupteurs ne tardent guère d'adoucir.]

ME voila ſeul, triſte, anéanti. O mon Frère! l'abſolue, l'ennuyante ſolitude, n'eſt pas celle où l'on ſe trouve au-milieu de nos forêts! L'on n'y eſt pas ſeul, dans un beau jour d'été; l'on a pour conpagnie la Nature & tous ſes attraits. Mais la vraie, la pénible ſolitude, eſt celle où nous laiſſe

un unique Ami : ces Hommes méchans qui nous restent & qui nous environent ; ces Femmes fausses qui cherchent à séduire, & ne réüssissent qu'à se rendre odieuses, ne sont pas une conpagnie, c'est .... un tourment.

Ma Cousine est partie, elle va voir Ursule, il est vrai ; mais moi, je ne la verrai plus ! & toute l'amitié que j'ai pour ma Sœur ne saurait conpenser la perte que je fais. Nous l'avons acconpagnée jusqu'à deux lieues, M. Parangon, M. Loiseau, son Epouse & moi. Dans nos adieus, les yeus qui m'observaient, m'ont obligé de me contraindre ; mais, en revenant, je me suis écarté, pour laisser couler mes larmes en liberté. M.me Loiseau, qui s'en est doutée, a fait conprendre à son Mari, qu'elle souhaitait qu'il prît les devans avec M. Parangon.

Elle m'a attendu. Je ne me suis point trouvé gêné devant elle, & j'ai pleuré de tout mon cœur. Cette Jeune-persone est un excélent caractère ; elle rend son Mari le plus heureus des Hommes. On dit que son Père, touché des éloges qu'il entend faire de sa Fille à tous ceux qui la connaissent, est prêt à lui rendre sa première tendresse ; il n'attend, dit-il, que la persévérance dans le bien. Heureus, mon chèr Aîné, ceux qui ayant, comme elle

& comme moi, donné des chagrins à leurs Parens, peuvent en effacer le souvenir à force de vertus! Que cet exenple est beau, & que je me sens porté à le suivre!

Le surlendemain, on est venu m'aprendre le retour du P. D'Arras. Je n'y ai pas été insensible. Il y a longtemps que je n'avais vu un homme à qui je ne saurais nier que je n'aye de grandes obligations. Je me suis rendu à son Couvent. Il m'a reçu comme un Père reçoit son Enfant.—Ma-foi, m'a-t-il dit, en venant m'enbrasser, je ne me crais arrivé que de l'instant où je te vois. Eh-bien, mon Ami, tu me parais triste-?.. Comme je ne répondais pas, il a repris. —Pardonne à mon étourderie, mon chèr; je sais que tu en as plus d'un sujet; & que la présence de l'Ami le plus chaud, n'est pas capable de réparer la brèche qui vient d'être faite à ton pauvre cœur. Ta tristesse ne me déplaît pas; ne la contraint point devant moi; si je veus la détruire, ce n'est pas avec de fraids conseils & d'inpertinentes maximes. En-attendant, soupons ensenble: j'aurai le P. Gardien, le P. Vicaire, Frère Sainte-Hermine, & une autre Persone: en-sus, bonne chère, vin de huit feuilles, dont m'a *guerdonné* Papa Lieutenant de Saintbrix, & grand feu, comme tu vois. Nous t'égayerons. Tiens, Edmond, le cœur sur la main, & tout à toi. Je ne

ſuis Moine que de nom : le ſeul titre que je prenne, & dont je faſſe gloire avec mes Familiers, c'eſt celui de Galant-homme, d'Ami du plaiſir, & d'Edmond ; & cette dernière qualité-là, je ne la donnrais pas pour les trésors des deux Indes-. Chèr Frère ! Quel eſt le cœur qui pourrait tenir à tant de franchiſe ? J'y ai répondu, & d'une manière qui l'a ſatiſfait. Pas un ſeul mot de remercîmens des ſervices rendus, il n'a voulu rien entendre. C'eſt M. Gaudet qui a tout fait ; il n'a eu lui, que le mérite de quelques conſeils.

Comme il achevait ces mots, j'ai vu ſortir de la ruelle mon Cousin lui-même : —Ne me remercie pas plûs que lui-, (m'a-t-il dit en m'enbraſſant.) J'ai travaillé pour moi ; j'ai ſuivi les mouvemens de mon cœur ; c'eſt moi-même que j'ai ſervi ; & c'eſt à moi ſeul à m'en ſavoir gré à moi-même-.

Après que je l'ai eu remercié, nous avons parlé de l'infortunée Laurète. —Oh! la bonne, la charmante Créature ! me diſait mon Cousin ; envérité, elle eſt à croquer ! Ne t'en inquiète pas ; nous en avons pris ſoin ; elle eſt contente, heureuse. —Tiens, a repris D'Arras, voici la Procuration de ſa Mère, que M. Gaudet renplira de ſon nom, à-cause que je ſuis mort civilement, ſuivant nos Lois

baroques; mais je n'en agirai pas moins en vivant, & il n'aura la peine de rien du-tout: se suis chargé de vendre leurs biens, & d'en faire une somme, que je placerai sûrement. Tu vois la confiance qu'elles ont en moi? —Lorsqu'il aura tout ramassé (a interronpu mon Cousin) j'espère joindre à la somme quelque chose de mes épargnes; & leur faire un revenu tant-soit-peu honnête. Je te le répète encore, je t'aime beaucoup, mais je te jure (& D'Arras le fait bien) que tu n'entres pour rien là-dedans-.

Je ne sais que penser, chèr Frère: mon Cousin est bien honnête-homme; ou.... un grand Scélérat! mais il faut craire le bien, sur-tout de ses Amis.

Les Pères invités ont paru. Les aprêts ont fait sur eux une sensation fort agréable. A table, l'enjoûment des Convives a redoublé: j'ai trouvé le vin délicieus, moi qui l'aime médiocrement; & comme la pointe en était émoussée, aulieu de l'ivresse, il n'excitait que cette chaleur douce qui dilate le cœur, en laissant la tête libre. Je n'ai jamais vu d'Hommes plus aimables que les trois Moines; c'était la politesse, l'usage du monde, une aménité, un poli dans les manières qui m'enchantaient. Peu-à-peu néanmoins, l'homme naturel s'est montré davantage. (*Nous*

suprimons

suprimons ici les détails de la Lettre originale.) Une chose qui m'a fait plaisir, c'est que Gaudet a plusieurs fois assuré, *qu'il respectait les liens du mariage.* C'est toujours un vice de moins, que de n'avoir pas secoué le respect pour l'union qui donne des Citoyens à la Patrie. Je ne pense pas que ces conversations me préjudicient en rien; au-contraire, elles me donnent des lumières utiles, & me font connaître le monde; c'est le fruit que je prétends en tirer.

Nous suprimons ici une Lettre d'Edmond pour la nouvelle année : Il y donnait des nouvelles d'Ursule; il exaltait les bontés de Madame Parangon, & félicitait ses Parens sur ce qu'ils alaient renaître dans la postérité de leur vertueus Aîné; Qui est, *leur dit-il*, votre Lieutenant à notre égard.

LXIII.me 1751.

EDMOND, à LOISEAU.

[Il félicite M. Loiseau sur la reconciliation de M.me Tiennète avec son Père : Ensuite on voit comme Gaudet le menait au vice par un chemin de fleurs : & dans une Lettre incluse une Femme vertueuse, qui fait une inprudente déclaration.]

JE n'aurai donc plus persone ici, mon chèr; tous mes Amis vont m'abandonner, & la reconciliation de ton Beaupère avec sa Fille, est un malheur pour moi. Mon chèr Loiseau! je ne sens de quel se-

cours tu m'étais, qu'en te perdant. Si mon Cousin, & le chèr P. D'Arras me quittent, comme ils assurent qu'ils y seront forcés dans quelques semaines, je vais succomber à l'ennui; je sens déja dans mon cœur un vide qui m'épouvante.... Il faut pourtant laisser-là mon ton douloureus, pour vous féliciter, mon Ami, toi & ta charmante Conpagne: Dieu bénisse le bon Vieillard, puisqu'il veut anplement réparer le tort qu'il vous a fait, & qui aurait été une tache pour la vertueuse Tiennète. Jouis au sein de ta patrie de tout ton bonheur. Ta nouvelle charge de Procureur-du-Roi va te donner occasion d'exercer toutes ces vertus que je te connais: sois, mon chèr, le soutien du Pauvre, l'ami de la Veuve & de l'Orfelin; venge dans ton district l'humanité souffrante de la dureté des Gens à fortune: ne crains pas d'aler trop loin de côté-là; c'est la chimère qu'un Magistrat qui favorise le Pauvre aux dépens du Riche; tu ne la trouveras nulle-part, & je ne te dis pas de chercher à la réaliser: hélas! l'infortunée portion du genre-humain ne porte pas ses vues si haut; elle ne demande que de n'être pas oprimée. Mais tu sais ce que nous avons vu souvent, quand tu suivais ici le Palais, & conbien de fois le Pauvre a perdu par la seule raison qu'il était pauvre? Mon Ami, les lions

& les tigres des sables de la Libye sont moins cruels ; l'Assacin qui détrousse les Passans est moins dangereus & moins coupable que ces indignes Magistrats qui font trébucher la balance d'après leur rapacité ou leur luxure.

Mais que te dis-je là, mon chèr ? *C'est*, come l'on dit, *porter de l'eau à la fontaine*.

Il faut t'avouer, (& je n'avais pas d'abord envie de te le dire) qu'un des deux Hommes, que je viens de nommer (& tu verras bien que ce n'est pas le Père), met tout en usage pour que je suporte l'absence de mes Amis, & la sienne même, avec résignation. Tu connais M.lle *Baron* l'aînée, cette Fille charmante, vive, enjouée, qui paraît toujours environée des Grâces & des Ris ; mais à qui la Pudeur (dit-on) ne tient pas toujours aussi fidelle conpagnie ? Eh-bien, il nous fit faire connaissance hièr. —Voila, me dit-il à l'oreille, en me la montrant, un excèlent topique pour tous tes maux ; je vais te remettre entre les mains de cette Demoiselle, comme dans celle d'un Médecin expérimenté. —Peut-être (continua-t-il tout-haut, en s'adressant à elle comme si elle avait entendu ce qu'il venait de dire) sera-t-on obligé d'enployer quelquefois le fer & le feu ; ce sont des blessures invétérées que celles du Malade que je vous

adresse; mais avec de la patience & en secondant la Nature, je crais que l'on en pourra venir à-bout-. La Belle, qui sans-doute était prévenue, sourit de l'apostrophe, & j'en fus gracieusement acueilli. Nous alames à la promenade: au retour, l'on dansa, & malgré ma répugnance, il falut prendre part à ce divertissement. Je l'ai trouvé bien insipide! & comme l'ennui me gagnait, je me suis retiré d'affés bonne-heure. Un véritable plaisir m'atendait à la maison. J'y ai trouvé une Lettre de notre respectable Amie. Je vais te la copier: aussi-bien elle me permet d'en faire part à M. & Madame Loiseau.

LETTRE de M.me PARANGON à EDMOND.

J'AI voulu vous écrire la première, chèr Cousin; & si j'ai tardé longtemps, c'est que les choses que j'avais à vous marquer demandaient ce retard.. Vous savez qu'il en est qu'on ôse dire à-peine, mais qu'on se permet quelquefois d'écrire; c'est le cas où je me trouve avec vous depuis quelque temps.....

Vous êtes libre, Edmond: tous nos anciens projets, crus possibles d'abord, abandonnés ensuite, sont aujourd'hui quelque chose de plûs que d'agréables chimères. Vous êtes mon Cousin; je me serais toute ma vie contentée de ce titre, si je n'avais pas à vous en offrir un plus doux; il faut devenir

mon Frère : conptez là-dessus, & vivez en-conséquence. Fanchète est belle ; j'entrevois qu'elle sera tendre : votre Sœur & moi nous travaillons dès-àprésent à vous l'attacher, & nous y réussissons à merveilles. Edmond, c'est une chose grande & difficile, que l'enpire sur soi-même : tel Homme aurait mieus gouverné un Enpire, que réglé ses passions.... Mon Frère (car il est sûr de notre part que vous le serez) quand il en sera temps, je vous ferai lire dans mon cœur. Vous vous plaignez, Edmond ? vos maux ne vous absorbent donc pas ?

Votre toute aimable Sœur me paraît heureuse. L'air de la Capitale lui est favorable ; vous la trouveriez à-ravir. Je vois, quand nous sortons ensenble, tous les yeus fixés sur elle mais les siens ne se fixent sur persone. Heureuse tranquillité ! Je mettrai tous mes soins à l'y conserver longtemps.

Je vis hièr le Conseiller : si je l'en crais, des affaires l'ont conduit ici ; si je m'en crais moi-même, c'est Ursule toute seule. Il l'a vue sans en être remarqué. Il est inutile de vous dire qu'il est plus épris que jamais ; nos grâces font bien plus d'inpression sur les Hommes que nos vertus. Il voulait écrire sur-le-chanp à vos Parens, & conclure au mépris des volontés d'un Oncle qui depuis longtemps a fait un autre chois pour son Neveu, qu'il doit instituer héritier d'une fortune consid-

rable. Je l'ai retenu. Pourquoi se presser? Ce grand feu peut s'éteindre tout-à-coup, & laisser une Femme malheureuse. Ce n'est pas-là le sort que je prépare à mon Amie; je veus que toute mon expérience, mes malheurs & mes peines servent pour assurer sa félicité. Elle ne sera jamais la Femme d'un Homme qui se verrait contraint de lui faire le sacrifice d'une partie de sa fortune; cela tire trop à-conséquence.

J'ai reçu des nouvelles de notre Amie Madame Loiseau: Elle parle beaucoup de vous; ce qui m'a fait plaisir, parce que cela prouve qu'elle vous aime. Témoignez-lui conbien je m'intéresse au changement avantageus de son sort, & assurez-la que je lui écrirai dans un autre moment de tranquilité; pour le lui prouver, vous pouvez lui montrer ma Lettre; il n'y a point de secret pour une si chère Amie. Mais je vous donne le premier instant, parce que vous êtes malheureus; le second sera pour elle. J'aime bien son raisonable Epous: que l'épithète ne vous surprenne pas; on est tout raison, lorsqu'on sait toujours conserver son sang-fraid comme lui. Une Femme risque bien-moins, avec un Homme de ce caractère, qu'avec vous, Edmond; j'ôserais dire, qu'elle sera plus heureuse. Et pourtant, si j'avais à choisir; .... ce n'est pas le plus sûr que je préférerais. Peut-être

un-jour vous en dirai-je les raisons : mais ne vous en enorgueilliſſez pas, elles pouraient bien ne faire honneur ni à vous, ni à moi....

Ah-Seigneur ! voila Madame Canon qui gronde ! Je l'entens qui dit : —Hom ! qu'écrit-elle donc tant ? ſi c'eſt à ſon Mari, il n'y a qu'un mot à lui dire, qu'il eſt une brute : ſi c'eſt à d'autres, c'eſt fort mal- ! Alons, alons, chère Tante ! ... Mondieu ! ſerons-nous toutes ainſi, lorſque nous ſerons vieilles ! Adieu, mon Cousin.

Mon chèr *Tout-raison*, cette Lettre-là me donne plus de plaisir que tous les divertiſſemens que veut me procurer Gaudet.

LXIV.me

PIERROT, à EDMOND,

Naiſſance de mon Fils.

VIENS, mon Frère, nous t'attendons avec inpatience, viens enbraſſer ton Neveu. La Mère ſe porte bien, & t'enbraſſe de tout ſon cœur : & il n'y a qu'elle ici qui ſoit plus joyeuse que moi. Oh ! ce que c'eſt que la nature ! Marie-Jeane, depuis qu'elle a mis un Fils au monde, ne voit plus que lui. Moi-même, ſi aimé encore l'inſtant d'avant, à cet'heure je ne ſuis plus rien : on me regarde avec in-

Sancho-Pança, tous plus co[...]
que les autres. Un bon [...]
sor, & tu me le prouves [...]
pénitence de nos tredaine[...]
serons vieus, n'est ce pas, [...]
Ma petite Parente a cédé a[...]
inexprimable, comme tu [...]
soir, lorsque tout le monde [...]
& que mon chèr Frère [...]
faire perdre à sa chaste & jo[...]
nom de Fille, s'enivrait, ou [...]
ivrer de plaisirs permis, j'en [...]
moi, de défendus, en condui[...]
tite Laure dans sa chanbrète. [...]
retiré pour la laisser mettre au [...]
l'avoir priée de ne pas éteind[...]
delle, parce que je n'en avais p[...]
Elle s'est bien dépêchée, pour [...]
faire trop attendre; & lorsqu[...]
draps, elle eut arrangé ses apas [...]
dit, —*Mon Cousin, je suis co*[...]
nez querir votre lumière—. Je suis re[...]
le-champ; j'ai laissé tonber le ch[...]
j'ai mis le piéd sur la mèche co[...]
mégarde, & j'ai paru très-fâc[...]
accident: ensuite, je me suis ap[...]
lit de l'aimable Fille, pour lui so[...]
bonsoir, & l'enbrasser. Un bais[...]
baisers; la petite Cousine souriai[...]
erté; la petite Cousine se défend[...]
maladraitement! pour dér[...]
sein, elle livrait tout le reste... Ima[...]

(4v)

différence, & il semble que tout le monde, toutes les créatures ne doivent être attentifs qu'à son Fils; & s'il pousse un cri, elle tressaille; & s'il dort, elle l'admire; & s'il s'éveille, elle le baise & s'il la regarde, elle lui sourit, mais d'un sourire!...il faut la voir! O chèr petit Enfant, dès ton entrée dans le monde, tu possèdes un trésor inestimable, le cœur de ta Mère, ce cœur si pur, où le vice n'est jamais entré! En t'écrivant tout-ça, mon Edmond, je me sens comme enlevé audessus de moi-même... Mon Dieu! je suis père! je vous benis!... Viens, mon Frère, & depêche-toi: à ton arrivée, je te parlerai; car je n'aime pas tes soupers de Moines, entens-tu: & il faut que ça me tienne bien sur le cœur, si je t'en parle dans un moment comme celui-ci. Ecris ma bonne nouvelle à Ursule, avant que de partir, à-celle-fin que toute notre famille partage à la-fois mon contentement. Je t'attens pour t'enbrasser plus tendrement que jamais.

Ton heureus frère & ami à toujours &c.

FIN de la Seconde Partie, & du Tome I.

Meinertzhagen (4v)
10.i.3.80

